

GAVROCHE

THAÏLANDE



Spécial

CHINA TOWN

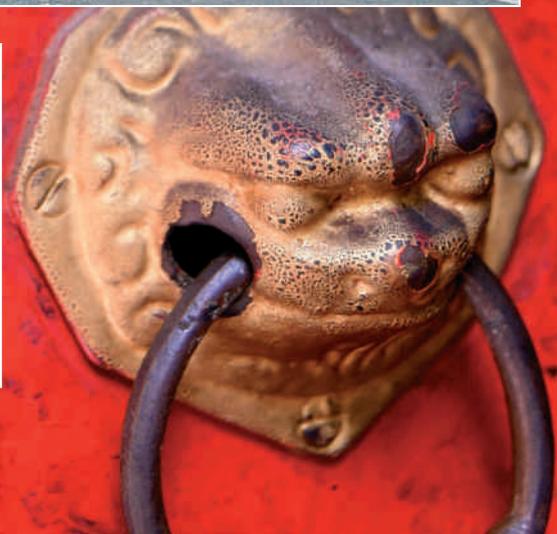
LA MARCHÉ EN AVANT



UN VOYAGE DANS L'HISTOIRE



LE RÉVEIL DU DRAGON ENDORMI



CENTRES ORTHOPÉDIQUES DU SAMITIVEJ HOSPITAL

Soins orthopédiques aux standards internationaux

Centre orthopédique et de médecine du sport

Premier hôpital au monde à recevoir la certification de JCI
pour son programme de soins de l'arthrose du genou

Centre de soins pour la colonne vertébrale et les articulations

Premier hôpital au monde à recevoir la certification de JCI
pour son programme de soins de l'arthrose des lombalgies

Centre de reprise chirurgicale de la colonne vertébrale

1er hôpital dans la région Asie-Pacifique
pour la reprise chirurgicale de la colonne vertébrale

Pour plus de renseignements, contactez nous à info@samitivej.co.th



WORLD-CLASS EXCELLENCE

With 120 years of heritage, Le Cordon Bleu is one of the world leaders in gastronomy education and gourmet creations. From Gold Medal award-winning mustards from the Napa Valley to France's most traditional biscuits and elegant tea towels, the range of products adheres to Le Cordon Bleu's philosophy of quality and tradition of excellence.



Discover the exclusive collection only at Central Food Hall, selected Tops market and www.cordonbleu.edu.





Dextra

Solutions pour le secteur de la construction

Fondé en 1983 par des entrepreneurs français, le groupe Dextra s'est développé pour devenir un **fournisseur international de produits et services pour le secteur de la construction**. Notre philosophie : privilégier la qualité et rechercher l'entière satisfaction de nos clients.

Nos trois principales activités sont **la production, la distribution et le transport**, pour le secteur de la construction et de l'industrie.

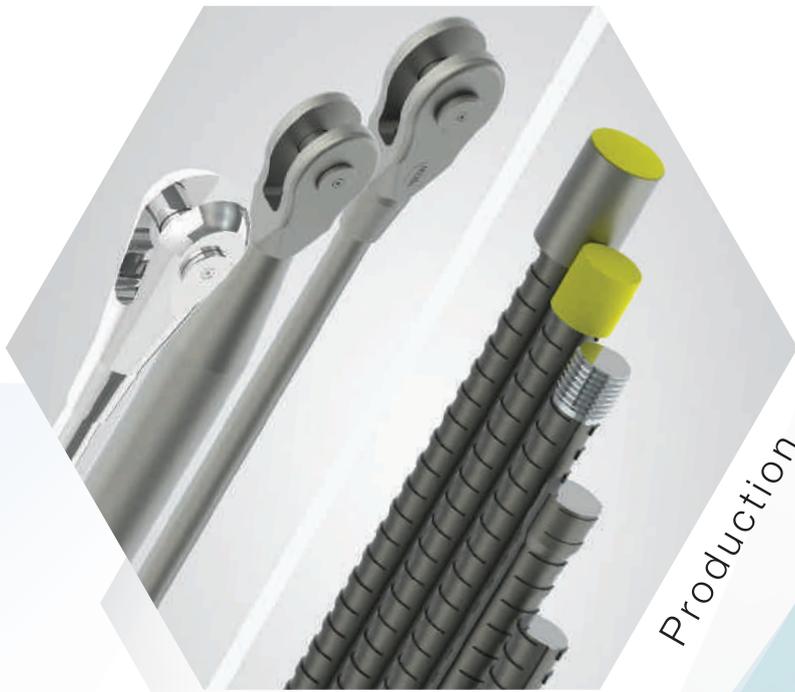
Notre activité est soutenue par deux principaux sites de production : Canton en Chine et **Bangkok en Thaïlande**, où se trouve également notre **siège international**.

> 900 employés

> 7,000 projets

en France, Thaïlande et à l'international

activités dans 55 pays



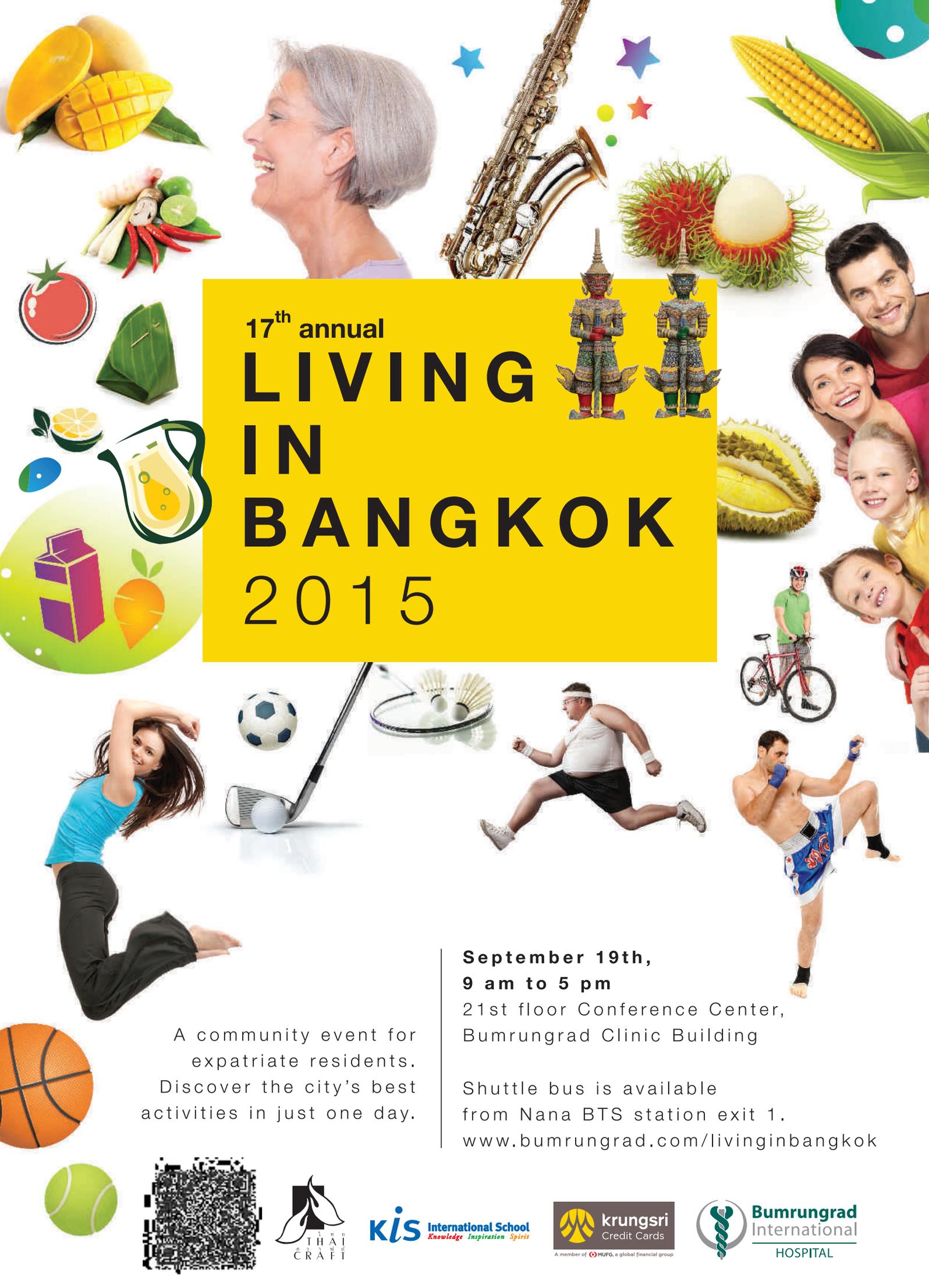
Production



Distribution



Transport



17th annual
**LIVING
 IN
 BANGKOK
 2015**

A community event for
 expatriate residents.
 Discover the city's best
 activities in just one day.

**September 19th,
 9 am to 5 pm**
 21st floor Conference Center,
 Bumrungrad Clinic Building

Shuttle bus is available
 from Nana BTS station exit 1.
www.bumrungrad.com/livinginbangkok



Plus sûr, plus loin avec le **Groupe SFS**



Choisissez la sécurité avec le Groupe SFS

Un chiffre d'affaires de 43 millions
d'euros en 2014

Un capital social Groupe de
5,65 millions d'euros

52.000 contrats sous gestion
au bénéfice de 25.000 clients

54 représentations dans le monde
et plus de 300 collaborateurs à
votre service



Securities & Financial Solutions

**INTERMEDIAIRE
EN ASSURANCE CONSTRUCTION**

SFS EUROPE

Bureau de représentation Thaïlande

Contact : Aurelien GUZZI

Email : aurelien.guzzi@sfs-thailand.com

Tél. : +66 (0) 87 718 13 91

Zuellig House Building,
level 9, suite n° 0911B 1-7,
Silom Road, Silom District
Bangrak District
10500 BANGKOK

Tél. : +66 (0) 23 18 310

Email : contact@sfs-thailand.com

www.sfs-groupe.com

SFS, un Groupe d'envergure internationale en constante évolution

Incontestablement positionné en tant que spécialiste et devenu incontournable sur le marché français de l'assurance construction, le Groupe SFS enregistre depuis 5 ans une croissance moyenne de plus de 30% de son chiffre d'affaires.

Le service de proximité apporté par SFS, véritable marque de fabrique du Groupe, s'est renforcé récemment avec de nouvelles implantations et un maillage plus serré des régions.

**Notre mission
repose sur
votre satisfaction**

Enfin, déjà présent à Luxembourg depuis 2008, le Groupe SFS accélère son internationalisation en s'implantant successivement en Italie à partir de 2011 puis en Belgique en 2014. Aujourd'hui, SFS compte 54 représentations dans le monde dont 48 agences de proximité.

**« Pas les plus grands,...
seulement différents »**

SFS est présent en :

THAÏLANDE

PHILIPPINES

ITALIE

LUXEMBOURG

BELGIQUE

GIBRALTAR

FRANCE MÉTROPOLITAINE

MARTINIQUE

GUADELOUPE

GUYANE

RÉUNION

MAYOTTE

NOUVELLE-CALÉDONIE

POLYNÉSIE FRANÇAISE



Anikó Palánky

250!

C'est un numéro exceptionnel à plusieurs titres que nous vous proposons ce mois-ci. Exceptionnel parce qu'il marque le 250^{ème} numéro du mensuel, né il y a plus de 21 ans, à une époque où l'on comptait 2000 résidents français – vingt fois plus aujourd'hui ! – et où l'aéroport Don Mueang était à 2 heures et demie du centre de Bangkok, que l'on rejoignait dans des taxis sans climatisation, ni compteur !

Exceptionnel aussi par le sujet que nous vous présentons : le quartier chinois de Bangkok, l'un des plus grands au monde – connu ici selon les époques sous le nom de Sampheng, Yaowarat, Chainathao, comme le rappelle Jean Baffie, sociologue et anthropologue, spécialiste de la Thaïlande, dans l'introduction au dossier de 59 pages que nous consacrons au plus ancien quartier historique de la Cité des Anges, qui fêtera bientôt ses 250 ans...

Une Chinatown immuable mais bien vivante, mémoire indélébile de l'histoire de Bangkok, et à travers elle de l'immigration – puis de l'assimilation – des Chinois de Thaïlande ; une Chinatown secrète et impénétrable ; un dragon qui a tourné le dos au fleuve et qui doit faire face aujourd'hui aux défis de demain : l'arrivée du métro et la pression immobilière qui s'ensuit ; la lutte pour préserver un patrimoine architectural et une cohésion sociale uniques ; la gentrification, qui voit l'arrivée de nouveaux habitants – artistes, créateurs, bobos – bouleverser les modes de vie, mais aussi redynamiser des rues assoupies.

C'est tout cela Chinatown, le cœur vivant de la capitale, un cœur qui bat le jour au rythme

effréné de ses marchés suffocants, de son activité commerciale trépidante, de ses rues embouteillées et bruyantes, de ses touristes qui s'y perdent, de ses sanctuaires embrumés par l'encens, et qui, à la nuit tombée, s'endort pendant que Yaowarat, son épine dorsale, se pare de ses plus belles lumières et sort ses tables sur les trottoirs où l'on vient manger, « à la thaïe », les meilleurs fruits de mer et spécialités chinoises de toute la ville.

Enfin, exceptionnel parce que ce numéro a été une nouvelle fois l'occasion de constater avec

fierté combien Gavroche est apprécié par les entreprises – et les hommes et femmes qui sont derrière – qui ont répondu avec beaucoup d'enthousiasme et d'encouragements à notre demande de soutien pour ce 250^{ème} numéro ; sans oublier tous les autres annonceurs, ceux qui nous accompagnent par choix ou par conviction tout

le long de l'année, sans que la presse francophone en Thaïlande, et par delà en Asie, ne pourrait exister.

Chers lecteurs, c'est à vous que ce 250^{ème} numéro est dédié. Que nos remerciements pour votre fidélité et vos encouragements vous soient adressés une nouvelle fois et que vous continuiez à être toujours plus nombreux à nous lire.

Parler de *Gavroche* autour de vous, encourager vos amis, votre entreprise à s'abonner, à acheter *Gavroche*, c'est apporter un petit soutien supplémentaire à cette lutte exigeante pour la défense de la francophonie dans le monde, pour le droit à la diversité, à l'exception et à la libre pensée !

PHILIPPE PLÉNACOSTE
Rédacteur en chef





Gavroche Magazine

Magazine mensuel indépendant en langue française fondé en juin 1994.
22^{ème} année.

Directeur de la publication, Rédacteur en chef : Philippe Plénacoste (direction@gavroche-thailande.com)
Directeur commercial : Renaud Cazillac (ads@gavroche-thailande.com), Directrice administrative
Rungnapar Wongsiri (accounting@gavroche-thailande.com), Equipe éditoriale Magazine : Martine Helen,
Malto C. / Newsletter, édition en ligne : Edition en ligne/newsletter Gaëtan Guilaine (news@gavroche-
thailande.com) Maquette Darika Sa-ut/ iSi
Site Internet : www.gavroche-thailande.com

Gavroche Media

Graphic Design, Communication, Web Agency : La French Touch in Thaïlande !

(Ph & Ph Co., Ltd.), 6/19 Somkid Place 2^{ème} étage, Soi Somkid, Ploenchit Rd, Lumpini, Pathumwan
Bangkok 10330. Standard : (66) 2 255 28 68 / Fax : (66)2 255 28 69

Directeur général : Renaud Cazillac (renaud@gavroche-thailande.com), Directeur communication :
Philippe Plénacoste (direction@gavroche-thailande.com), Webmaster Kanniga (Gai) Ponpi boon
(kanniga@gavroche-thailande.com), Graphic Designer : Adisak (Nui) Jantarapark (adisak@gavroche-
thailande.com) Informations : contact@gavroche-media.com

Distribution, points de vente

Chef de service Veeviga (Palm) Riantragool (circulation@gavroche-thailande.com) Bangkok Newspaper Direct
(headoffice@newspaperdirect-asia.com), Chiang Mai, Chiang Rai : Stéphane Dureau, Nissra Thitadilok
(Tél : 084 052 29 80 (uma_services@yahoo.fr) Pattaya, Phuket, Hua Hin, Koh Samui, Koh Phan-gan, Koh
Tao : Newspaper Direct (headoffice@newspaperdirect-asia.com) Cambodge : Monument Books
Tél : (012) 217 617 (mp@monument-books.com) Laos : Nam (+856) (0)20 5590 0948 (namcocktails@gmail.com)
Imprimé à Bangkok : Amarin Printing (titaya@amarin.co.th)
OÙ TROUVER GAVROCHE ? Liste des points de vente en **page 80** de ce numéro.

abonnement

A PARTIR DE 21 € PAR AN ! Coupon d'abonnement en **page 80** de ce numéro.
Abonnement en ligne sécurisé, version papier, PDF, ou E-Mag :
www.gavroche-thailande.com/abonnement
POUR CONTACTER LE SERVICE DES ABONNEMENTS : TÉL : 02 255 28 68 / circulation@gavroche-thailande.com

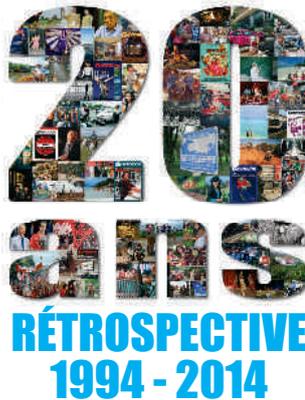
A LIRE AUSSI !

Gavroche Rétrospective : 20 ans - Juin 1994 - Juin 2014

Ce numéro hors-série publié en juin
2014 retrace, à travers des articles et
reportages publiés dans Gavroche, les
principaux événements
nements qui ont marqué la vie du
royaume ces vingt dernières années.

À TÉLÉCHARGER GRATUITEMENT SUR
WWW.GAVROCHE-THAILANDE.COM

GAVROCHE
THAILANDE



Anikó Palánky

**Gavroche tient à
remercier pour leur
soutien à la
réalisation de ce
numéro :**

*Bruno-Edouard Perrin, Anikó
Palánky, Jean Baffie, Fabien
Poux, François Doré, Martine
Helen, Veeviga Riantragool,
Pimwalan Duangchan,
Catherine Barbier, Pieter
Comprenol, Romain Dupuy,
Victor Hierro, Carol & Surat
Isoux, Fabrice Launay,
Pongkwan Lassus, Antoine
Loubry, Niramom Kulsrisombat,
Thomas Ménard, KC Ortiz,
Bruno Philip, Yongtanit
Pimonsathean, Duangthavan
Posayajinda, David Robinson,
Juliette Tissot, Steve Van Beek,
Delphine Thouvenot, National
Archives of Thailand... et toute
la communauté de Sampheng
pour son accueil chaleureux !*



Carnets d'Asie Librairie francophone de Thaïlande

Alliance française de Bangkok 179 Rue Witthayu,
Lumphini, Bangkok 10330
(600 mètres du MRT Lumphini)

Du lundi au samedi : de 9h00 à 19h00
Tel. +66 (0)2670 4280
cabangkok@gmail.com
www.facebook.com/CarnetsdAsie.Bkk



WE MAKE IT CLEANER

Widely acknowledged as a leader in the aerospace industry – and fully equipped with the world's most innovative products, such as the fuel saving carbon fibre design of our A350 XWB – we are uniquely positioned to tackle any challenge brought our way, and deliver solutions around the globe that help drive and expand our customers' businesses. Visit www.airbusgroup.com

Airbus Group. We make it fly.

AIRBUS
GROUP

LA
MARCHE



EN
AVANT

NUMÉRO SPÉCIAL
CHINATOWN



12

Sampheng, Yaowarat, Chainathao :
 une simple question d'images ?
Par Jean Baffie, CNRS

Le réveil du dragon endormi, ou comment
 Chinatown fait face à son futur.
Par Bruno-Edouard Perrin

18



Un voyage dans l'histoire : l'influence
 des immigrants chinois en Thaïlande.
Par Bruno-Edouard Perrin

46


LIVRAISON OFFERTE*
 AVEC LE CODE PROMO GAVFREE 02 663 4 663
 * OFFRE NON CUMULABLE RÉSERVÉE AUX NOUVEAUX UTILISATEURS www.foodbyphone.com
 * COMMANDES EN LIGNE UNIQUEMENT 



DINE & FLY AT MISTRAL RESTAURANT ***THE TASTE OF ASIA SUNDAY BRUNCH***

Indulge yourself in an authentic Asian brunch from Korea and Vietnam from now - 31st August 2015. **WIN A CHANCE** for a trip to Vietnam with round - trip air tickets from **THAI AIRASIA** and a 2-night stay at **PULLMAN SAIGON CENTRE** including breakfast for 2 persons. Mistral Sunday brunch is only THB 899 net per person including juices, tea and coffee.

Children under 6 years of age dine free and children under 12 years of age get 50% off

Sampheng, Yaowarat, Chainathao : une simple question d'images ?

Par **JEAN BAFFIE**

CNRS

Institut de Recherches Asiatiques, IrAsia –

Université d'Aix-Marseille, AMU

IRASEC

Les Thaïlandais évitaient de prononcer le nom de Sampheng (Samp'eng) en 1978, quand je me suis installé à Bangkok. Le quartier était généralement appelé Yaowarat (*yàohuáilù* en mandarin), du nom de la principale rue qui le traverse depuis l'année 1900 et qui fait référence au « jeune roi », c'est-à-dire au roi Chulalongkorn. Au fil des décennies, son image s'est profondément transformée.

Sampheng, indécente, dangereuse et insalubre

Le mot Sampheng – avec ou non précédé de i – avait pris depuis des décennies le sens de prostituée (des dictionnaires cambodgiens-français lui donnaient la même signification) et le nom restait associé à des éléments très négatifs de la vie des Chinois en société. Les 90 fumeries d'opium de Bangkok avaient été fermées moins de vingt ans plus tôt – exactement le 1er juillet 1959 – mais la rumeur voulait que quelques-unes fussent encore en activité dans ce quartier chinois. Même chose pour les tripots et autres casinos, interdits en principe depuis 1935, mais dont le nombre est resté important puisqu'en 2008 un chercheur thaïlandais en avait compté 170, dont 70 permanents et 100 mobiles dans l'ensemble de la capitale.

La prostitution, déclarée illégale en 1960, était omniprésente dans les hôtels, les salons de massage, les restaurants et surtout les « salons de thé » (*rong namcha*), mais elle était plutôt bas de gamme, les riches Chinois préférant alors les établissements de la rue Phetchaburi Tat Mai, puis de la rue Ratchadaphisek. D'après l'unité des maladies sexuellement transmissibles du ministère de la Santé publique, en 1990, la rue Yaowarat et les rues voisines comptaient six hôtels avec un total de 230 prostituées, trois cafés avec 70 prostituées, sept « salons de thé » avec 440 prostituées et quinze salons de coiffure avec 178 prostituées, soit un total de 918 prostituées recensées, chiffre de l'avis de tous largement sous-estimé.

Pour beaucoup d'habitants thaïs de Bangkok, le quartier chinois était un lieu inhospitalier et même dangereux. On m'expliquait que le marchand serait moins accueillant ou refuserait même de servir un client d'ethnie thaïe ou ne parlant pas le chinois. Surtout, le quartier était encore perçu comme le repaire des triades, les mafias chinoises, lesquelles avaient peut-être été derrière les deux dernières émeutes que connut le quartier, en 1945 et en 1974.

En août 1945, les émeutes commencèrent lorsque les Chinois de Bangkok refusèrent que le drapeau thaï soit hissé aux côtés des drapeaux anglais, américain et chinois puisque, selon eux, les Thaïlandais s'étaient rangés dans le camp japonais pendant la guerre et ne pouvaient donc faire partie des vainqueurs. Le conflit dégénéra en septembre avec des fusillades, des charges à la baïonnette, des pillages à Yaowarat et à Hualamphong.

Les émeutes de juillet 1974 sont mieux documentées. Elles débutèrent par une altercation entre des policiers et un chauffeur de taxi chinois qui avait arrêté son véhicule à un arrêt de bus. En peu de temps, l'atmosphère était devenue digne de scènes d'une guérilla urbaine. L'état d'urgence fut décrété et l'armée dut intervenir. Au final, au moins 25 morts et 125 blessés furent dénombrés. Par ailleurs, jusqu'au cours de la décennie 1980, beaucoup pensaient que Chinois et communiste étaient quasiment synonymes ; ainsi, en novembre 1952, la Thaïlande procéda à des arrestations massives de Chinois soupçonnés de sympathies pour les communistes, et lorsque la guérilla rurale commença à s'essouffler, des informations signalaient que le Parti communiste de Thaïlande avait changé de stratégie et allait investir davantage les secteurs urbains. Sampheng-Yaowarat était placé sous étroite surveillance. L'environnement dans le quartier chinois posait également problème. En 1935, P.-Louis Rivière parlait à propos de ce quartier d'une « fourmilière malodorante » visitée chaque année par le bacille du choléra (« Siam », p. 82, 85). Le quartier est connu pour être un des plus pollués de la capitale. Le trafic automobile a toujours été un problème majeur et l'on sait que le code de la route y est encore moins respecté que dans les autres secteurs de Bangkok. L'habitué sait qu'il doit redoubler de vigilance en traversant les rues. Des accidents mortels n'y sont pas rares. En dehors des quatre ou cinq grandes rues, Sampheng-Yaowarat est un labyrinthe de *trok-sok-soi*, selon l'expression consacrée, à savoir des ruelles et des venelles où deux personnes ont parfois des difficultés à se croiser. La nuit tombée, généralement peu éclairées, elles ne sont pas particulièrement sûres.

Qu'est-ce qu'il y a d'intéressant à visiter pour un touriste étranger dans le quartier chinois de Bangkok ? La réponse n'était pas évidente pour les guides de voyage des années 1970-1980. Nombre d'entre eux restaient dans le flou et parlaient d'ambiance exceptionnelle ou d'atmosphère unique sans plus de précisions. Le temple chinois du Leng Noei Yi était souvent mentionné, mais il n'avait pas l'allure engageante d'aujourd'hui : sa cour principale donnait sur la rue Charoen Krung servait surtout de parking. Tous les guides mentionnaient également le Woeng Nakhon Kasem sous le nom de « marché aux voleurs ». Il m'est arrivé de rencontrer de jeunes touristes



Ces statues de bronze du bazar de nuit Asiatique, construit à l'emplacement d'anciens entrepôts au bord du Chao Praya, rappelle le temps où les coolies chinois déchargeaient le riz. (F. Doré)

européens perdus dans le quartier et tenant absolument à découvrir cet endroit mystérieux. Leur indiquant la direction, je les prévenais que les deux ruelles en question n'avaient plus rien pour mériter un tel surnom et que c'était sans doute au début du XXe siècle qu'on y revendait les objets volés ; mais le guide ne pouvait pas avoir tort et le groupe continua son chemin.

Presque trois décennies plus tard, en 2006, un des ouvrages les plus complets sur Sampheng, œuvre d'une équipe de chercheurs de l'université Chulalongkorn, semble avoir eu bien du mal à donner une liste de sites intéressants dans le quartier ; sont étudiés cinq monastères, cinq sanctuaires de moindre importance, deux hôpitaux, une école, un marché, un embarcadère, un café, un marchand d'or, une pharmacie traditionnelle, une école, l'association des Hakkas et les compartiments de la rue Songwat. Il est vrai que c'est beaucoup plus au sud, dans le district de Yannawa, que fut construit, entre 1959 et 1964, l'impressionnant monastère chinois Phomaen Khunaram. Dans l'imaginaire des Bangkokois, Sampheng est pourtant perçu comme le lieu où l'on peut faire fortune assez rapidement, les moyens mis en œuvre important peu. Une version thaïe du Monopoly de la fin des années 1960, baptisée « milliardaire en s'amusant », donne Sampheng comme lieu d'arrivée et donc de la fortune, après avoir évité les diverses cases prison et le fisc.

Yaowarat, quartier de l'or et de la modernité

Sampheng-Yaowarat a toujours eu un lien privilégié avec la monarchie et la haute noblesse thaïlandaise. Le 3 juin 1946, le roi Ananda Mahidol et son frère, l'actuel roi Bhumibol Adulyadej, visitaient l'Association commerciale

chinoise de Thaïlande (la Chambre de commerce), la fondation Po Tek Tueng, l'hôpital Hua Chiao, et descendaient la rue Yaowarat. Le 8 mai 1979, le roi Bhumibol est venu inaugurer le nouvel hôpital Hua Chiao de la fondation Po Tek Tueng, situé sur la rue Bamrung Mueang. Mais, depuis 1980, quand elle a commencé à apprendre le chinois sur les conseils de son père, c'est la princesse Sirindhorn qui est devenue la véritable patronne des Chinois de Thaïlande et se rend régulièrement dans le quartier.

En mai 1981, elle réalisa un premier voyage officiel en Chine. C'était la première fois qu'un membre de la dynastie Chakkri de ce niveau se rendait dans ce pays. En 2015, la

« Pour beaucoup d'habitants thaïs de Bangkok, le quartier chinois était un lieu inhospitalier et même dangereux. »

princesse doit en être à sa 39e ou 40e visite. Le majestueux portique de plus de 16 mètres de hauteur qui annonce aujourd'hui le début du quartier chinois, surnommé « porte du dragon », a été élevé pour marquer le sixième cycle du roi Bhumibol, le 5 décembre 1999.

Un autre lien existe entre le quartier et l'élite princière et nobiliaire, c'est celui de la propriété du sol. Le trésor de la couronne, de grandes familles princières comme les Paripatra et des nobles comme les Bunnag, possèdent une partie importante des terrains sur lesquels se trouve le quartier chinois de Bangkok. Ils leur ont été donnés sous le règne du roi Chulalongkorn à la fin du XIXe siècle, à une époque où leur valeur était modeste. Cela pourrait entraîner des conflits d'intérêt maintenant que l'actuel descendant de la famille Paripatra est devenu, depuis 2009, gouverneur de Bangkok.

Une spécialisation ancienne de Sampheng-Yaowarat est le commerce de l'or, puisque l'or sous forme de chaînes et ►

Sampheng-Yaowarat reste un quartier à part dans Bangkok. Les lois n'y sont pas appliquées de la même manière.

autres bijoux est réputé de meilleure qualité et au meilleur prix. Environ une centaine de marchands d'or seraient établis le long de la rue. Sa réputation est telle que le mot Yaowarat est devenu une sorte de garantie et est appliqué sur la vitrine de nombreux orfèvres à Bangkok et dans les provinces. L'autre spécialisation est la pharmacie chinoise traditionnelle. On affirme que de nombreux touristes chinois se rendent dans le quartier pour se procurer des plantes médicinales ou autres médicaments introuvables ailleurs.

Mais si Yaowarat représente une certaine tradition, elle fut longtemps marquée par la modernité. Longue de seulement 1,2 kilomètre mais assez large, elle fut une des 18 rues construites par le roi Chulalongkorn dans son projet de modernisation de la ville. Longtemps, les bâtiments les plus élevés de Bangkok se trouvaient à cet endroit, dont le Tuek 7 Chan (construction de sept niveaux), transformé en hôtel. La perspective de la rue Yaowarat avec ses immenses enseignes fournit depuis des décennies une des rares photos de cartes postales de Bangkok qui ne soit pas un monastère bouddhique ou un palais royal.

Chainathao (Chinatown), paradis des gastronomes

La promotion du quartier chinois de Bangkok à des fins touristiques n'est pas un phénomène allant totalement de soi. Elle est due à la détermination conjointe des gouverneurs de Bangkok (d'origine chinoise comme Phichit Rattakul [1996-2000] et Apirak Kosayodhin [2004-2008] ou princières comme Sukhumbhand Paribatra [depuis 2009]), des ministres du Tourisme (depuis 2002, généralement d'origine chinoise eux aussi), des gouverneurs de l'Office du Tourisme thaïlandais et des leaders de la communauté chinoise de Bangkok. Les 7-8 mars 1998, se tint la fête « Amazing Chi-

Un ouvrier d'un atelier de recyclage mécanique du quartier de Siang Gong, à Talat Noi. (Anikó Palánky).



natown » à Yaowarat. Ce fut le début d'une série de festivals se déroulant dans le quartier chinois de Bangkok. Le dimanche 9 septembre, l'inauguration de la « fête gastronomique de Yaowarat » se fit en présence du Premier ministre et de deux autres ministres de premier plan. Le 11 décembre 2004, se déroula une autre manifestation sur la sécurité des aliments proposés. Et chaque année, les fêtes du Nouvel an chinois sont l'occasion de célébrations populaires souvent inaugurées par le gouverneur de Bangkok en personne. L'idée de positionner le quartier chinois comme un paradis pour gourmets s'était répandue au cours de la décennie 1990. La difficulté venait du fait que le meilleur

restaurant chinois du quartier, le Hoi Thian Lao, avait définitivement fermé ses portes en 1988. Un ouvrage de 1990 présentait les dix meilleurs « chinois » de Bangkok, mais un seul était situé à Yaowarat, le Grand Shangarila. En 1994, un hebdo

madaire économique distribuait un guide gastronomique de 90 pages sur les restaurants de Bangkok : Sampheng-Yaowarat n'était même pas mentionné. Peu importait, à partir de 2001, un nombre impressionnant de guides culinaires (dont un en langue anglaise), d'articles de magazines ainsi qu'un plan et un dictionnaire encyclopédique furent publiés sur les restaurants et les mets du quartier chinois. Si de très nombreux « restaurants » ont été répertoriés, beaucoup n'ont qu'une existence en pointillés : ce sont des restaurants de rue qui s'installent tôt le matin pour les petits déjeuners et plient boutique lorsqu'ils ont épuisé leurs mets, ou après la fermeture des boutiques, le soir, transformant la rue Yaowarat en immense restaurant de plein air. Les touristes européens les connaissent plutôt comme des restaurants de fruits de mer et l'aspect « restaurant chinois » leur échappe fréquemment.

Sampheng-Yaowarat a d'autres spécialités. Sampheng est assez souvent associé au commerce des tissus, mais, dans ce cas-là, on pense autant aux commerçants sikhs que ►

สุราเป็นเหตุให้พิการได้

RICARD PRÉSENTE:

2 VERRES
1 SEULE CARAFE

EN SALLE
EN TERRASSE

N°1
DEPUIS 1932



LE BALLON

VS

LE CHALLENGER
DES TERRASSES

L'ALLONGÉ



CHACUN VEUT UNE PLACE AU COMPTOIR

BALLONVSALLONGE.COM



MEKONG CRUISES

FEEL A LIFE-REWARDING EXPERIENCE WITH MEKONG CRUISES' EXCLUSIVE PLEASURES IN LAOS. MEKONG CRUISES HAS BEEN CAPTURING THE IMAGINATION OF PASSIONATE TRAVELERS AS LONG BACK AS THE 1990, PROVIDING THE MOST BREATHTAKING AND ALLURING CRUISES ALONG THE EXPANSIVE AND PICTURESQUE MEKONG RIVER.



TIME TO EXPLORE THE EXTRAVAGANCE OF THE BELLE EPOQUE IN LAOS - www.luangsayresidence.com



FASCINATING TRAVEL ON LUXURY FLOATING HOTEL ALONG THE SOUTHERN MEKONG RIVER
www.vatphou.com



ENCHANTING JOURNEY ON THE NORTHERN MEKONG RIVER IN THE UNIQUE WAY
www.luangsay.com

www.mekong-cruises.com

Laos Hotline: Tel. +856 (0) 20 56 44 90 18 | Luang Prabang: Tel. +856 (0) 71 25 25 53 | Vientiane: Tel. +856 (0) 21 21 68 86
Pakse: Tel. +856 (0) 31 25 14 46 | Houei Sai: Tel. +856 (0) 84 21 20 92 | Luang Say Lodge: Tel. +856 (0) 81 21 22 96





Cette famille prend son repas au rez-de-chaussée de la maison familiale, dans une contre-allée du soi Nana. (Bruno-Edouard Perrin)

chinois. Dans le même secteur, le visiteur peut se trouver dans une rue de bijoutiers tamouls et en déduire, à tort, qu'il s'est éloigné de Sampheng-Yaowarat. Ce quartier, qui correspond administrativement surtout aux districts de Samphanthawong et de Pomprap Sattru Phai, est le grand quartier chinois historique de Bangkok, mais ce n'est bien entendu pas la seule concentration de Chinois dans la ville. Le professeur Piyanart Bunnag, historien de l'université Chulalongkorn, qui a beaucoup étudié le quartier depuis les années 1990, a insisté sur les concentrations de Chinois situées sur la rive de Thonburi, mais dans un de ses articles sur l'administration des Chinois de Bangkok sous le roi Chulalongkorn (1868-1910), il reproduit des documents d'archives montrant déjà à l'époque l'importance des communautés chinoises de Bangrak, Silom, Samsen, Sao Ching Cha, Ban Thawai, Thanon Tok... Sur un document daté du 5 février 1906, on découvre même que près du tiers des trente triades chinoises répertoriées se trouvait en dehors de Sampheng-Yaowarat.

Un quartier qui garde des spécificités

Malgré tout, Sampheng-Yaowarat reste un quartier à part dans Bangkok. Les lois n'y sont pas appliquées de la même manière. Le grand commissariat de Phlaphlachai fut la résidence de Yi Ko Hong, leader d'une triade et fermier d'une loterie sous les rois Chulalongkorn et Vajiravudh. Il fut anobli sous le nom de *phra* Anuwat Rachaniyom et reçut le nom de famille de Techawanit. Aujourd'hui quasiment divinisé comme « dieu de la chance », un petit sanctuaire lui est consacré sur le toit du commissariat et l'on peut acheter des statuètes, des amulettes et des

posters à son effigie dans le quartier, notamment devant le siège de la fondation d'entraide Po Tek Tueng, qu'il contribua à créer, à côté du monastère theravada Khanikhaphon, fondé par Madame Faeng, une des plus célèbres mères maquerelles de son temps.

Le quartier de Khlong Thom fut longtemps l'endroit où se procurer des produits électroniques bon marché, pas toujours importés de manière très officielle. Et le marché du dimanche dans le même secteur est connu depuis fort longtemps comme le plus grand sex-shop (illégal bien entendu) de la capitale (voire de toute l'Asie du Sud-Est). Sampheng (le soi Wanit I) représente le quartier chinois du XIXe siècle, tandis que Yaowarat (symbolisé par un dragon rayonnant) est le quartier chinois du XXe siècle où des dizaines d'hommes d'affaires ont fait fortune. Enfin, Chainathao (Chinatown) est le quartier chinois du XXIe siècle ouvert sur le tourisme et l'international.

Mais l'ouverture du quartier chinois de Bangkok sur le tourisme ne pourrait être qu'un prétexte, car peu de touristes occidentaux ne songent à venir dans cette ville pour visiter des Chinatowns qu'ils ont certainement chez eux sous des formes quelque peu différentes. Un des objectifs est vraisemblablement de promouvoir la culture chinoise en Thaïlande dans la perspective d'un pays ayant vocation à devenir véritablement multiculturel. (1)

(1) *La promotion actuelle d'un tourisme orienté vers l'identité thaïe (« Discover Thainess 2015 ») est en phase avec la nature du régime politique du moment, militaire donc nationaliste, l'accent devant être mis plus particulièrement sur « le caractère distinctif de la population thaïe et de sa culture unique » (selon les paroles de Thawatchai Arunyik, alors gouverneur de l'Office du Tourisme thaïlandais), mais la tendance lourde est très différente.*



LE RÉVEIL DU DRAGON ENDORMI

Longtemps tenue à l'écart du développement de Bangkok, Chinatown s'est peu à peu figée dans son passé. Elle voit aujourd'hui son patrimoine menacé par l'arrivée du métro et la poussée immobilière. Habitants, architectes et artistes dénoncent l'indifférence des autorités et se mobilisent pour tenter de lui donner un nouveau souffle..

Texte : BRUNO-EDOUARD PERRIN

Photos : ANIKÓ PALÁNKY et BRUNO-EDOUARD PERRIN



Le Nouvel an lunaire est l'occasion pour les habitants de Chinatown de se divertir tout en affirmant leurs origines. (photo A.P.)



La maison Sol Heng Tai, dans le quartier de Talat Noi, est l'un des rares témoignages architecturaux des origines de Bangkok, il y a presque 250 ans. (photo : A.P.)



Un soir de juin, alors que le crépuscule envahit doucement les ruelles du quartier de Talat Noi – le petit marché – au sud de Chinatown, et que la chaleur estivale se fait un peu moins harassante, on peut passer en se promenant non loin du fleuve Chao Phraya sous les branches d'un arbre sacré centenaire. Orné de rubans multicolores et de lanternes de papier, son tronc gigantesque abrite de petits autels dorés sur lesquels sont posés bâtons d'encens, statuettes et offrandes diverses. Assises non loin de là sur un petit banc de béton brut, deux dames discutent. Devant l'une d'elles, posée sur le damier bleu et blanc qui orne la table, une grande cruche de plastique où flottent de bons morceaux de glace. Elles sirotent l'eau fraîche grâce à une longue paille colorée. Il fait bon, encore un peu tiède évidemment, mais enfin, c'est une heure agréable pour discuter dehors avec

une voisine. Cette femme s'appelle Duangtawan Posayajinda. Elle porte un chemisier à fleurs et un pantalon court du même motif ; sa permanente est impeccable. Elle a 70 ans et en a passé une bonne partie là, dans la maison située juste à côté. Cette maison, tous les habitants de Chinatown la connaissent, et si son nom officiel est Sol Heng Tai, beaucoup l'appellent tout simplement Baan Duangtawan (la maison de Duangtawan). C'est également le prénom de la propriétaire qui a été donné à la ruelle qui longe les lieux, et que Duangtawan a fait tracer il y a quelques décennies pour remplacer le petit sentier boueux qui serpentait alors entre les habitations. Des sentiers boueux comme celui-ci ont longtemps existé, et les derniers ont disparu il y a peu de temps. Durant plus d'un siècle après sa fondation en 1782, Bangkok resta essentiellement aquatique et concentrée sur la rive du fleuve Chao Phraya. Les témoignages de la première moi-

tié du XIX^e siècle décrivent une ville où il faut traverser sans cesse des canaux ou des fossés, les ponts étant de simples planches glissantes, sans balustrade, le plus souvent recouvertes par une eau boueuse à l'odeur fétide. Il fallu attendre la fin du XIX^e siècle pour que les autorités fassent appel à des ingénieurs italiens pour construire dix-sept ponts modernes et élégants – les ponts «Chalerm» – dont la plupart sont encore en place. À la même époque furent construites les premières véritables rues pavées de la capitale siamoise : Charoen Krung – longtemps appelée New Road – en 1864, puis Yaowarat et Ratchawong, au cœur du quartier chinois, au cours de la dernière décennie du siècle.

L'arrivée du métro perturbe Chinatown

Aujourd'hui, les routes ont remplacé la plupart des canaux, mais pour désengorger la ville, l'heure est au développement du réseau de trans-



La forme incurvée de Yaowarat, l'une des principales artères du quartier, rappela à ses habitants le dos d'un dragon, et y virent un présage très favorable. Le tramway et les pousse-pousse qui la parcouraient au début du XXe siècle ont cédé la place à la circulation chaotique de Bangkok. (photo : A.P.)

On distingue sur la gauche un ensemble de bâtiments en travaux, mais les signes du passé sont encore bien présents.

ports en commun rapides, encore à ses balbutiements pour une métropole de plus de huit millions d'habitants (quatorze au total pour l'agglomération).

L'un des projets en cours est le prolongement de la « ligne bleue » du MRT, ouverte en 2004 et reliant la gare de Hua Lamphong à Bang Sue. Au-delà de Hua Lamphong, 14 kilomètres supplémentaires permettront d'atteindre Bang Khae. Une seule station, souterraine, se situera dans le quartier de Chinatown proprement dit, à proximité du Wat Mangkon, à 800 mètres de la gare de Hua Lamphong. Les deux stations suivantes seront positionnées plus à l'est sur Charoen Krung, près du Wang Burapha et du Wat Pho. Le MRT obliquera ensuite vers le sud avant de traverser le fleuve pour rejoindre Thonburi où son parcours sera essentiellement aérien.

Dans les quartiers historiques de Chinatown et de Rattanakosin, entre la gare et le Wat Pho, nombreux sont les travaux en cours et plusieurs

bâtiments ont déjà été détruits. Pongkwan Lassus est une architecte thaïlandaise formée à la fois à Bangkok et à Paris. Membre et conseillère de l'Association des Architectes siamois (ASA), elle est une figure importante de la protection du patrimoine à Bangkok. Selon elle, « des immeubles ont été détruits alors qu'il aurait été possible de les conserver ». Mais comme cela a été le cas lors de la construction des lignes existantes, une pression immobilière forte accompagne toujours l'arrivée du métro: « La destruction de certains immeubles n'a peut-être pas été motivée uniquement par des contraintes techniques », pense-t-elle.

En théorie, la hauteur maximale d'un bâtiment dépend de la largeur de la rue où il est construit. La présence d'une école ou d'un temple à proximité est une contrainte supplémentaire qui empêche les constructions de plus de 37 mètres de hauteur (12 étages). Dans les rues historiques de Chinatown, il serait donc en théorie impossible, compte-tenu de

l'appareil juridique actuel, de voir apparaître les condominiums et centres commerciaux géants qui ont défiguré d'autres quartiers de Bangkok. Il existe pourtant une exception : dans un périmètre de 500 mètres autour des stations de métro, un propriétaire peut demander une dérogation afin de lancer la construction de projets immobiliers de grande hauteur, commerciaux ou résidentiels. À quelques pas du Wat Mangkon, la communauté de Charoen Chai est spécialisée depuis une centaine d'années dans la fabrication d'offrandes traditionnelles chinoises en papier. Enveloppes rouge et or offertes lors du Nouvel an lunaire, drapeaux jaunes utilisés pendant le festival végétarien d'automne, billets de banque, téléphones portables et voitures de luxe en papier destinés à être brûlés lors des funérailles pour être envoyés aux défunts, sont fabriqués dans les « compartiments » (shop houses) alignées dans une ruelle située juste derrière la rue Charoen Krung. Construits dès le règne de ►



La ligne de métro souterrain qui va traverser Chinatown amène avec elle une pression immobilière sans précédent et risque de bouleverser durablement ce quartier jusqu'à présent préservé. (B-E. P.)

Rama V, ces compartiments sont typiques de Chinatown et des quartiers historiques de Bangkok : le rez-de-chaussée sert de commerce ou d'atelier alors que l'étage est destiné au logement. Les maisons de Charoen Chaï abritent aujourd'hui les enfants et petits-enfants, voire arrière-petits-enfants des premiers arrivants.

Il y a quelques années, alors que le projet de prolongement de la ligne de métro venait d'être validé, les artisans de la rue, tous locataires de leurs maisons, ont vu la durée de prolongation de leurs contrats de bail d'une durée de cinq ans en général se réduire à un an, avant que les propriétaires ne les obligent à les renouveler tous les mois. « Des plans émanant d'un cabinet d'architectes et évoquant la construction d'un centre commercial de dix-huit étages à la place des shop houses centenaires furent découverts », explique Pongkwan Lassus. Ce projet, le Station One, décida les habitants de Charoen Chaï à s'organiser et une association de protection vit le jour en novembre

2010. L'année suivante, un petit musée expliquant la vie de la communauté fut ouvert et l'association entama des discussions avec la BMA (Bangkok Metropolitan Administration, mairie de Bangkok) pour demander un changement du plan d'occupation des sols dans un quartier qui est officiellement intégralement dévolu à l'activité commerciale. Demande rejetée en 2012. Depuis, les discussions continuent et les compartiments chinois de Charoen Chaï sont toujours debout.

Mais pour la communauté de Pleang Nam, située de l'autre côté de la rue Charoen Krung, c'est déjà trop tard. Leurs maisons ont été détruites pour laisser place à la construction de la future station Wat Mangkon. « Si encore les nouvelles constructions s'intégraient harmonieusement dans le paysage urbain des rues de Chinatown, poursuit Pongkwan Lassus. Mais la BMA n'a pas de design guidelines (principes directeurs de construction, ndlr). Ils ne comprennent pas qu'il y a des normes à respecter en terme de conservation des hauteurs exis-

tantes et d'alignement des bâtiments afin de préserver le paysage culturel ». Certaines des artères principales de Chinatown ont été tracées pendant le règne de Rama IV (Mongkut), puis celui de Rama V (Chulalongkorn), et possèdent une homogénéité architecturale rarement vue ailleurs à Bangkok. Si les chaussées elles-mêmes ont été sensiblement modifiées au cours du temps, notamment pour accueillir l'automobile, les bâtiments, eux, sont souvent restés inchangés. Le quartier n'a en tout cas pas observé la floraison d'immeubles de bureaux, de centres commerciaux et de condominiums qui ont transformé définitivement Sukhumvit ou Sathorn. Tout au moins jusqu'à l'arrivée du métro, dont les premiers effets se font désormais sentir.

À Talat Noi, la maison de Duangtawan a plus de 200 ans. Sa propriétaire incarne la septième génération du clan des Sol, l'une des plus anciennes familles chinoises de Bangkok, et ce n'est pas peu dire qu'elle l'annonce avec fierté. Le premier aïeul serait arrivé de la

« Leurs maisons ont été détruites pour laisser place à la future station Wat Mangkon. »



province du Fujian alors que le royaume d'Ayutthaya vivait ses dernières heures. Commerçant hokkien, il amenait de Chine matériaux de construction et fruits secs, puis exportait en retour le riz siamois vers l'Empire du Milieu. Le premier fils du clan à naître au Siam vit le jour en 1776, alors que Taksin régnait à Thonburi. Ce roi, qui avait lui-même pour père un Chinois Teochiu, était, selon Duangtawan, « un ami de la famille », confiant aux Sol le paiement de son dernier tribut à l'empereur de Chine. L'argent familial aurait servi également à financer les guerres royales. La demeure pourrait avoir été construite à cette époque, ce qui en fait l'un des rares vestiges d'habitation chinoise de la période pré-bangkokoise. La porte d'entrée de bois rouge peut laisser penser au promeneur non averti qu'il s'agit d'un sanctuaire chinois. Au-dessus, en porcelaine peinte, figurent les Huit Immortels de la religion populaire chinoise. À l'in-

térieur, une grande cour est entourée de bâtiments à deux étages aux balcons joliment ornés. Au centre de la cour, une piscine a été creusée. Au rez-de-chaussée de l'aile gauche, dans les quartiers qui abritaient autrefois les hommes de la famille, des chiens enfermés dans des cages aboient sans discontinuer. La maison a connu de meilleures heures... On aperçoit dans la pénombre d'une pièce au deuxième étage un autel familial où les photographies en noir et blanc des ancêtres côtoient les statues de divinités. Plus loin, un grand lit à baldaquin trône seul dans l'obscurité. Beaucoup d'espace semble inoccupé. Les Sol étaient de riches propriétaires et possédaient de nombreux terrains à Talat Noi et au-delà. Après avoir cessé d'assurer le commerce entre le Siam et la Chine, la famille s'était spécialisée dans le prêt bancaire. Duangtawan raconte que jusqu'aux premières décennies du XX^e siècle, la maison abritait de nombreux cof-

fres-forts remplis d'or, « si lourds que le sol s'effondrait sous leur poids ». Elle-même n'était pas riche de naissance. À 18 ans, elle épousa l'héritier de la famille Posayajinda, qui régnait sur le commerce de nids d'hirondelles, fut ensuite stagiaire dans un salon de coiffure au Japon et parvint à économiser quelques grammes d'or par mois. À 20 ans, elle eut son premier enfant, puis deux autres suivirent. Son mari est mort en 1980. Elle hérita de son patrimoine alors qu'elle n'avait pas encore 40 ans. Aujourd'hui, l'un de ses fils gère le club de plongée dont la piscine occupe la cour centrale de la maison, l'autre élève les chiens en cage. Sa fille habite la maison voisine. On sent bien que la gloire de la famille est un peu passée. Duangtawan confie d'ailleurs que de nombreux terrains ont été vendus au fil des années. Si son charme est encore là, la maison, aujourd'hui classée, aurait néanmoins besoin de sérieuses rénovations. ➤

Tracé de l'extension de la ligne de MRT qui passe sous Chinatown et le quartier historique de Rattanakosin, avant de devenir aérienne de l'autre côté du fleuve. (Cartographie : B-E. P.)



CHINATOWN À BANGKOK



Un classement qui ne fonctionne pas correctement

Pourquoi un quartier historique, aux bâtiments centenaires, n'est-il pas suffisamment protégé ? Pongkwan Lassus, la conseillère de l'ASA, est formelle : « La loi thaïlandaise est assez vaste et pourrait couvrir tout en théorie ». Inspirée, selon elle, par la législation française de protection des bâtiments historiques, la loi prévoit que le ministère de la Culture thaïlandais, via son département des Beaux-Arts, est en charge d'identifier les édifices du patrimoine à protéger. A ce jour, environ deux mille bâtiments sont classés et donc intouchables en Thaïlande. A titre de comparaison, la France compte près de vingt-cinq mille édifices classés ou inscrits au titre des monuments historiques. « En réalité, quatre mille autres ont déjà été identifiés, explique Pongkwan Lassus, mais les moyens alloués et la longue procédure d'enregistrement ne permettent pas d'en classer plus de vingt par an actuellement. » Selon l'architecte thaïlandaise, « ce système de gestion des monuments historiques souffre d'un autre problème. Contrairement à la France où les particuliers peuvent, sous conditions, se faire financer une partie des travaux de rénovation ou de réhabilitation, il n'y a pas de budget affecté à cela en Thaïlande. » La solution selon elle ? « Etablir un « Heritage Trust » (fiducie du patrimoine, n.d.r.) pour financer la préservation de tous les bâtiments que le département des Beaux-Arts ne peut aider. »

La membre de l'Association des Architectes siamois n'est pas tendre avec les acteurs en charge de la conservation du patrimoine architectural et des programmes de réhabilitation. « Ceux qui sont chargés de faire respecter la loi ne font pas leur boulot, constate-t-elle avec dépit. Même au sein de la BMA, les départements ne collaborent pas entre eux, ils veulent avant tout défendre leur budget. Les projets de réhabilitation en Thaïlande ne sont pas coordonnés et ne répondent pas aux vrais besoins. Lorsque l'un d'eux par exemple est effectivement financé, les propriétaires, au lieu de faire appel à des architectes spécialisés, préfèrent em-

baucher de simples dessinateurs qui montent un projet sur la base de vagues photos, sans connaissances historiques et artistiques. »

Pongkwan Lassus donne ainsi l'exemple de la restauration de bâtiments près du marché aux fleurs, à proximité du Wat Pho, qui pour elle n'est pas une réussite : « Souvent, c'est le même organisme qui délivre le permis de construire, puis qui dessine le projet ».

Yongtanit Pimonsathean, professeur à la faculté d'architecture de l'université Thammasat, spécialiste de la conservation du patrimoine architectural et de la planification urbaine, pense qu'il ne faut pas sous-estimer l'aspect culturel : « Les propriétaires et les locataires n'ont en général pas conscience de l'importance ou de la signification du bâtiment en lui-

ceux relevant du patrimoine national », souligne Yongtanit Pimonsathean, qui a également beaucoup de doutes concernant le système d'évaluation de l'intérêt architectural. « Le système est le même pour tous les bâtiments. Par exemple, l'un des critères est la valeur archéologique : pour une shop house, ça n'a évidemment aucun sens... Il faudrait trouver une nouvelle classification, continue-t-il. Pour certains bâtiments « vivants », il devrait même être possible de faire des modifications, de ne pas les figer définitivement comme la loi actuelle le prévoit. »

Si la préservation du patrimoine architectural doit logiquement aller de concert avec une planification urbaine intelligente et efficace, pour le professeur de Thammasat, qui a fait son

« Les anciennes générations ne voient pas nécessairement l'intérêt de préserver des maisons qui sont souvent vétustes. »

même. Pour eux, c'est seulement l'endroit où ils vivent. Les anciennes générations ne voient donc pas nécessairement l'intérêt de préserver des maisons qui sont souvent vétustes».

Pour celui qui a été pendant plusieurs années président de la branche thaïlandaise d'Icomos, une organisation non-gouvernementale qui œuvre pour la conservation des monuments et des sites dans le monde, c'est le système de classement lui-même qu'il faudrait améliorer. « Jusque dans les années 1990, tout le monde était d'accord sur ce que devait être un monument historique : ruines archéologiques, temples, palais, ponts... Depuis, certains se sont rendu compte que d'autres lieux devaient également être protégés : de vieux marchés historiques par exemple, des maisons privées, des clubs ou encore les shop houses de Chinatown... Mais la loi existante ne peut s'appliquer à ce genre d'édifice, car nous n'avons qu'une seule catégorie de bâtiments protégés,

master et sa thèse de doctorat en urbanisme à Tokyo, « le système de planification urbaine en Thaïlande est trop rudimentaire : le ministère se contente d'établir un plan directeur, il ne gère pas le détail ».

Dans le cadre de la décentralisation, les universitaires ont été mis à contribution par la Ville de Bangkok pour aider à la protection du patrimoine. Le principe du transfert des droits de développement consiste par exemple à inciter le propriétaire à ne pas construire d'étages supplémentaires en transférant le permis de construire sur une autre propriété. Un autre système a été testé avec succès par le Crown Property Bureau (CPB), qui gère les biens de la famille royale et pour lequel Yongtanit Pimonsathean intervient en tant que conseiller : lorsque des travaux de rénovation sont réalisés dans l'une des propriétés concernées, le CPB en paie 75% et le reste est à la charge du locataire. ►

Witchai, le gardien du temple

Dans une petite cour, un peu à l'écart du marché de Talat Maï, se dresse le sanctuaire teochiu de Leng Buai La. Sa façade brille au soleil, mais son intérieur est sombre et mystérieux. Selon une plaque de bois accrochée sur la devanture, il aurait été fondé en 1658, au temps du royaume d'Ayutthaya, ce qui en ferait le plus ancien sanctuaire chinois du pays.

Witchai, le gardien du sanctuaire, est un homme au visage anguleux qui porte une fine moustache à la chinoise. Quelques mèches de cheveux poivre et sel tombent devant ses yeux rieurs. Tous les jours, au petit matin, il sort de la maison qu'il occupe à côté du sanctuaire, et ouvre les portes. Puis il fait du thé pour les dieux et en remplit de petits verres qu'il pose ensuite sur les autels. Jusqu'à leur dissolution complète dans les années 1920, le sanctuaire était un lieu de réunion prisé par les sociétés secrètes chinoises.

Quand il était enfant, à la fin des années 1950, Witchai se souvient que « *le temple était plus sombre encore et qu'il y avait moins de décorations* ». Une fois l'école terminée, il a aidé pendant quelques années sa famille en vendant du porc sur le marché. Mais à 29 ans, une crise mystique l'a conduit au sanctuaire. D'abord bénévole, il fait partie depuis trente ans d'une petite équipe rémunérée par l'association qui gère le temple.

C'est à Witchai que les visiteurs, qui viennent des communautés teochiu de Bangkok, mais également de Singapour, Hong



Kong ou encore de Malaisie, demandent la permission d'organiser des cérémonies. Les fidèles sont particulièrement nombreux lors des fêtes chinoises traditionnelles comme le Nouvel An lunaire.

Né à Bangkok et originaire lui-même d'une famille teochiue, il sait parler le dialecte, mais ne sait ni lire ni écrire le chinois. Sa femme est Thaïe et il a deux filles, dont l'une vit aux Etats-Unis depuis neuf ans. « *Je suis heureux pour elle, mais elle me manque* », dit-il dans un sourire soudain triste. « *Il n'y pas de prêtres dans les sanctuaires chinois, aucun intermédiaire entre les dieux et les fidèles* », explique Witchai. Ses dieux préférés sont les protecteurs du temple, Koe Yi et sa femme Hu Yin. Ce savant chinois du XIV^{ème} siècle, vénéré par les Teochiu, travailla toute sa vie à concilier les enseignements du Bouddha avec la philosophie taoïste de Lao Tseu.

VISAGES DE CHINATOWN



George dit avoir développé au cours des années « un don de communication avec les dieux du sanctuaire. »

« George », le musulman bouddhiste qui parle avec les dieux hokkiens

George n'est pas un gardien de temple comme les autres. Né il y a 61 ans d'une mère musulmane et d'un père bouddhiste, rien ne prédisposait cet homme à devenir le gardien du plus vieux sanctuaire hokkien de Bangkok, Cho Su Kong, au cœur du quartier cosmopolite de Talat Noi, enclave de calme dans Chinatown.

Il y a plus de 20 ans, alors qu'il était fonctionnaire, il se porta candidat pour succéder à l'ancien gardien nonagénaire. Un tirage au sort permit à George de se reconvertir. Depuis, il est salarié par l'association hokkienne et sa femme travaille avec lui au sanctuaire où elle vend des bougies et offrandes aux fidèles.

La vie du gardien du sanctuaire s'écoule paisiblement dans ce magnifique bâtiment de 1804 au bord du fleuve. Il sait tout des sculptures et des bas-reliefs sur les murs représentant des épisodes de la littérature chinoise, et des gravures figurant des coutumes hokkiennes sur la robe dorée du moine Qingshui, la statue principale du sanctuaire. George donne aux fidèles des conseils sur les prières à faire en fonction de la maladie dont ils souffrent. Cho Su Kong est en effet fréquenté par la communauté hokkienne de Bangkok, mais également par d'autres communautés chinoises ou des Thaïs bouddhistes. Tous viennent prier les divinités locales qui ont la réputation de pouvoir guérir les maladies.

D'APRÈS
LA MÉTAMORPHOSE DE FRANZ KAFKA

LA MÉTAMORPHOSE VERSION ANDROÏDE

adaptation et mise en scène
Oriza Hirata

développement des androïdes
Hiroshi Ishiguro

Irène Jacob
(La mère)

Jérôme Kircher
(Le père)

Laetitia Spigarelli
(La sœur)

Thierry Vu Huu
(Le locataire)

Gregor Samsa Repliee S1
(un androïde)

マルク西山円茄
Photo:Madoka Nishiyama

20-22 Août Sodsai Pantomkomol Centre for Dramatic Arts
(BTS Siam sortie n° 6)
Facebook: Drama Arts Chula

青年団
SEINENDAN



独立行政法人
国際交流基金



Alliance Française Bangkok
สมาคมฝรั่งเศส กรุงเทพฯ



conscious

CREATIVE
INDUSTRIES

World@D
Performances DRAMA
CHULA

« Dans le plan d'urbanisme élaboré il y a deux ans, la zone de Chinatown est en rouge, c'est-à-dire qu'elle est entièrement dévolue à des activités commerciales, explique Pongkwan Lassus. Une lettre a été envoyée à la BMA pour que la zone soit considérée comme spéciale. » Cela pourrait permettre de reconnaître la spécificité de l'habitat et donc de mieux le préserver. Mais l'administration n'a pas souhaité retarder les plans de développement.

L'absence de connaissance exhaustive du bâti est un problème important en Thaïlande et empêche une préservation efficace. A ce titre, l'équipe du professeur Yongtanit Pimonsathean a été chargée par le département des Beaux-Arts de réaliser un travail d'inventaire des bâtiments de Chinatown. « Huit mille ont déjà été identifiés, et le travail continue », précise le professeur, lui-même passionné par le quartier chinois.

Le développement organisé du quartier a réellement commencé sous Rama IV, avec la construction de rues comme Charoen Krung. « Un peu plus tard, à l'époque de son successeur Rama V, de nombreux bâtiments furent financés par les fonds royaux, puis loués aux commerçants locaux, précise-t-il. Certaines familles chinoises purent aussi construire leurs habitations indépendamment. » Aujourd'hui, la majeure partie de Chinatown est d'ailleurs constituée de petites surfaces appartenant à des particuliers.

« On peut distinguer trois grands époques de construction : un quart des bâtiments environ a une centaine d'années ou plus, ce sont notamment les *shop houses* traditionnelles ; entre 30 et 40% datent des années 1920 à 1950 et sont une combinaison de néo-classicisme et de modernisme ; et à partir des années 1950, on trouve de nombreux bâtiments modernes, des théâtres, des hôtels, mais beaucoup ont déjà été détruits », précise Yongtanit Pimonsathean. Face à cette profusion de styles et d'histoires, l'enseignant reste pragmatique : « On ne peut pas tout figer. Conserver, c'est sélectionner l'héritage ».

Sous les murs de la maison de Duangtawan, à Talat Noi, une Fiat 500 rouille tranquillement. De l'autre côté de la ruelle, une guirlande lumineuse clignote, posée sur une petite maison aux esprits. De par son âge respectable et ses origines familiales, la maîtresse des lieux est une institution dans la communauté

« On ne peut pas tout figer. Conserver, c'est sélectionner l'héritage. »



Visages de Chinatown

Anan et Atit, père et fils dans la vessie de poisson à Talat Kao

Talat Kao et Talat Mai, respectivement « le vieux marché » et « le nouveau marché », situés de part et d'autre de la rue Yaowarat, marquent le centre géographique du quartier chinois. Ils comptent parmi les plus anciens marchés de la ville et on y trouve toutes les spécialités culinaires chinoises, y compris les plus recherchées : concombres et oreilles de mer, ailerons de requins, nids d'hirondelles... À Talat Kao, la boutique d'Anan est spécialisée dans la vessie de poisson. Utilisées dans les soupes chinoises, les vessies sont frites dans sa fabrique de Dao Khanong, puis conditionnées dans de grands sacs de plastique.

Le magasin a été créé il y a 80 ans par le père d'Anan. A 69 ans, Anan est en train de passer la main à Atit, l'un de ses cinq enfants, le seul à travailler avec lui. Ils vivent tous deux avec leurs familles dans la maison de six étages au-dessus du magasin. Anan, bien que né à Bangkok, « se sent complètement Chinois ». Quand il explique être allé plusieurs fois dans le village de ses ancêtres, dans la province chinoise du Guangdong, il emploie le terme « rentrer à la maison ». Il parle couramment teochiu et comprend également le mandarin.

Atit, lui, à 39 ans, ne s'est rendu dans son village qu'une seule fois, quand il était enfant. Contrairement à son père, il se sent « absolument



Thailandais » et préfère de loin parler en thaï plutôt qu'en dialecte teochiu. A l'entendre, le quartier n'a pas beaucoup changé jusqu'à présent. Certes, Talat Kao compte désormais quelques boutiques de vêtements. Mais Atit se souvient également que dans son enfance, « la rue de la boutique était très étroite et très sale, les rats y couraient partout ». Elle est désormais pavée, large et nettoyée quotidiennement.



Sur la rue Phadsai, au sud de Yaowarat, le café La Sae, ouvert en 1928, est probablement le plus ancien café de Sampheng. Les habitués viennent y déguster une tasse de café noir toujours allongé de lait concentré. Sur le mur, une photo du roi enlaçant sa mère, à côté d'un tableau représentant le quartier au début du siècle dernier. (B-E. P.)



VAUBAN

IMMOBILIER THAÏLANDE

LE MEILLEUR DE L'IMMOBILIER
EN THAÏLANDE DEPUIS 2006

BANGKOK HUA HIN PATTAYA CHIANG MAI SAMUI PHUKET

APPARTEMENTS DE STANDING

FROM 5 000 000 THB
À PARTIR DE 125 000 EUR

Une sélection d'appartements en pleine propriété dans des résidences de standing. Idéalement situées pour une qualité de vie et une valorisation dans le temps.



RESIDENCES AVEC GESTION LOCATIVE

FROM 3 000 000 THB
À PARTIR DE 75 000 EUR

Rendements locatifs garantis de 6% à 10% par an à Pattaya, Phuket, Hua Hin et Samui. Gestion hôtelière professionnelle intégrée, appartements vendus meublés.



VILLAS HAUT DE GAMME

FROM 6 000 000 THB
À PARTIR DE 150 000 EUR

Sélection de villas haut de gamme à Hua Hin, Pattaya, Phuket, Samui et Chiang Mai. Accédez à une superbe qualité de vie dans un lieu idyllique.



EXPATRIATION • INVESTISSEMENT • RETRAITE • VILLÉGIATURE

6 AGENCES EN THAÏLANDE

BANGKOK • Sukumvit soi 13, BTS Nana

HUA HIN • Naresdamri Road, Centre Ville

PATTAYA • Thappaya Road, entre Pattaya et Jomtien

CHIANG MAI • Pavilion Night Bazaar

SAMUI • Lamai, IT Complex

PHUKET • Patong Beach, Mam Terrace



CONTACTEZ-NOUS



+66 (0) 2 168 7047

+66 (0) 8 5227 7175
(mobile)



contact@vauban.co.th

WWW.VAUBAN.CO.TH



AGS FOUR WINDS,
pour déménager en toute sérénité.

Tous types de prestations :

- Déménagement maritime ou aérien
- Déménagement local ou international
- Service complet de porte-à-porte
- Groupages réguliers vers la France et d'autres pays
- Garde-meubles
- Assurances

Pour toute demande d'informations ou pour un devis gratuit et sans engagement, contactez directement Cindy Marsal au +66 (0) 89 815 1980

AGS FOUR WINDS THAILAND

55 Bio House Building, Sukhumvit 39,
Klongton-Nua, Bangkok 10110

Tél : +66 2 662 7880 Fax : +66 2 662 7881

Email : cindy.marsal@agsfourwinds.com

www.agsfourwinds.com



One International
Move with AGS
= One Tree Planted

VISAGES DE CHINATOWN

Somjet, le vendeur de tissus

Sampheng Lane, la rue historique de Chinatown, est un étroit corridor de plus de deux kilomètres de long, dont la largeur n'excède jamais deux ou trois mètres. Protégée des intempéries par des toitures de verre ou de simples bâches, cette rue commerçante autrefois suffocante est désormais largement rafraîchie par les climatisations des boutiques.

Somjet travaille dans une des nombreuses boutiques de vente en gros de tissus de Sampheng Lane, prisées par les créateurs de mode haut de gamme. Depuis une dizaine d'années, il charge et décharge les longs rouleaux de soie, de coton ou de lin venant pour la plupart du Japon. Aujourd'hui âgé de 36 ans, « *il aime ce travail, dit-il un peu pensif, et n'en changerait pas* ». Il travaille six jours par semaine, sauf le dimanche qu'il passe avec ses trois enfants dans l'appartement familial de Bang Khae, à une douzaine de kilomètres de Bangkok.

Inaccessible aux voitures en raison de son étroitesse, Sampheng Lane est parcourue de vespas multicolores hors d'âge transportant notamment, de façon acrobatique, les grands rouleaux de tissu de Somjet.



Jaeb, la créatrice de mode islamique

A l'extrémité de Sampheng Lane, à quelques dizaines de mètres du pont de Saphan Han, une boutique attire l'œil avec ses mannequins aux hijabs multicolores. Les matières chatoyantes, les couleurs vives et les coupes très originales laissent presque penser que l'on se trouve dans une boutique de chapeaux milanaise. Avant de se spécialiser sur ce marché, Jaeb, la propriétaire de la boutique, fabriquait des accessoires, notamment des bandeaux, pour des marques thaïlandaises. Elle a eu l'idée de se spécialiser dans la mode islamique, un marché en forte expansion en Thaïlande où vit une minorité musulmane de près de 4 millions de personnes (5,8% de la population), et a ouvert sa boutique il y a deux ans.

« *Les musulmans aiment la mode* », dit dans un sourire cette femme énergique de 55 ans, de confession bouddhiste. Dessinant elle-même ses modèles, elle a appris l'anglais et l'arabe pour accueillir ses clients originaires des Philippines, de Malaisie, de Brunei ou des pays du Golfe.

Sur les deux étages que comptent la boutique, on trouve tout ce que compte une garde-robe islamique: *hijabs* et voiles pour femmes, *qamis* pour hommes. Les tapis de prière viennent de Chine, mais tout le reste est fabriqué dans son usine de Lat Krabang qu'elle a montée il y a une douzaine d'années.

Jaeb vit dans une maison de sept étages à côté de son usine. C'est là que cette femme divorcée a élevé ses cinq fils, dont trois travaillent également à Sampheng Lane. Certains de ses arrière-grands-parents sont arrivés de Chine au début du XXe siècle. Elle a préféré Sampheng aux temples du vêtement comme Pratunam, car la clientèle musulmane préfère faire ses emplettes à Chinatown, meilleur marché. Jaeb s'apprête le mois prochain à agrandir son magasin en louant l'espace situé de l'autre côté de la ruelle. Elle y proposera notamment un vaste choix de hijabs pour fillettes.

Une coexistence possible ?

Ces nouveaux lieux artistiques et créatifs attirent une population qu'on ne voyait pas habituellement dans le quartier. David Robinson, de Bangkok River Partners, évoquait les atouts du fleuve : de l'espace et de l'air, des lieux chargés d'histoire dans une ville finalement encore très jeune. Les paysages urbains de Chinatown ont assez peu évolué au cours des dernières décennies, alors que le reste de Bangkok se transforme à vue d'œil, et souvent pour le pire. Pour certains jeunes, soucieux de se promener ailleurs que dans des centres commerciaux aseptisés et d'habiter autre part que dans des condominiums sans âme, s'installer là n'est pas forcément de l'ordre de l'impensable.

Assis au rez-de-chaussée d'un compartiment chinois du soi Nana, un homme aux bras amplement tatoués caresse un petit chat noir en buvant un café glacé. KC Ortiz est un photographe américain réputé. Le trentenaire réside à Bangkok depuis quelques années et a quitté en juillet 2014 le quartier de Sukhumvit, où il vivait, pour s'installer à Chinatown. «*La rue a déjà beaucoup changé depuis mon arrivée, constate-t-il entre deux bouffées de cigarette. Beaucoup de lieux ont ouvert, mais cela reste assez chaud la nuit, avec des putes, des junkies...*» Comme tous les jours, un camion est stationné juste devant sa porte pour charger ou décharger des marchandises. À moins de 12 000 bahts le loyer pour une maison à trois étages, le tarif est imbattable. Évidemment, à ce prix-là, il n'y a pas le gaz à

tous les étages, ni de climatisation. «*Moi j'aime bien, mais ma femme est moins fan. La rue est très sale, et il n'y a aucun confort.*» KC Ortiz n'a pourtant pas envie de partir et dit avoir de très bons rapports avec ses voisins, anciens ou nouveaux locataires.

Pieter Compagnol, lui, ne voit pas comment Chinatown pourrait rester à l'écart de ce qui se passe ailleurs, «*alors qu'il y a tellement de maisons ici qui ne valent rien*». Il croit d'ailleurs à l'évolution organique d'un quartier : «*Regardez Soho par exemple, il n'y avait que des entrepôts, puis les artistes sont arrivés, et le quartier s'est gentrifié. Ici, il n'y a pas vraiment eu l'étape artistes, sourit-il. Mais le mot est lâché : la gentrification, autrement dit l'embourgeoisement urbain, est un phénomène qui n'épargne pas les capitales asiatiques. Il se produit lorsque des arrivants plus*»

VISAGES DE CHINATOWN



Inki et Nam, les fabricants de tonneaux

Dans la rue Songwat, en face du Wat Pathum Khongkhla, de très jolis compartiments chinois sont alignés. Construits à la fin du XIX^e siècle et inspirés par l'architecture de Singapour, ils étaient loués à des marchands qui y entreposaient leurs stocks, alors que l'étage servait de bureau ou de logement.

Aujourd'hui, Inki et son frère cadet Nam y vendent de jolis barils et tonneaux en bois de tek. A 72 ans, Inki est la plus bavarde des deux. «*Nous possédons une fabrique de barils à Nong Khaem, à l'est de Bangkok, où travaillent dix employés. La boutique de la rue Songwat nous sert de lieu d'exposition*», dit en bon anglais cette dame coquette. Son frère Nam, âgé de 52 ans, est plus taciturne : il est occupé à passer du vernis sur le bois.

Leur grand-père a quitté la région de Canton il y a une centaine d'années pour s'installer à Bangkok. Inki est allée plusieurs fois dans le village d'origine de la famille et a gardé contact avec ses cousins restés là-bas. «*Tout le monde continue à parler cantonais chez nous, même si tous les enfants sont en Thaïlande*», confie-elle. «*Toutes les communautés chinoises sont désormais intégrées et mélangées, les Cantonais comme les autres*», ajoute celle qui annonce fièrement que l'un de ses fils travaille à la police de l'Immigration à l'aéroport de Suvarnabhumi.





Une fois l'atelier rempli de pièces détachées, les artisans de Siang Gong doivent bien souvent mobiliser le trottoir pour s'adonner à leur activité, et n'hésitent pas à déborder sur la chaussée elle-même. (B.-E. P.)

« Dans ce quartier, les gens se lèvent tôt et se couchent tôt. »

de Talat Noi. Elle nous explique défendre les intérêts de l'ensemble de la communauté hokkienne locale et servir d'intermédiaire avec les autorités de Bangkok en arrondissant parfois les angles lorsqu'un jeune fait du grabuge. Notre conversation est soudain interrompue par une femme d'une cinquantaine d'années qui a l'air pressé de s'adresser à notre interlocutrice. On comprend qu'il s'agit de favoriser un mariage entre deux membres de la communauté. L'échange dure quelques minutes, puis la femme s'éloigne, visiblement satisfaite. On découvre ainsi que Duangtawan a un rôle supplémentaire, celui d'arranger les mariages... « Jamais une femme hokkienne n'aurait épousé un Teochiu, et même s'il y a des

exceptions, cela reste encore problématique. Tenez, par exemple, celle-là, dit-elle en montrant une jeune femme à peine quadragénaire qui passe un peu plus loin, elle a préféré rester vieille fille plutôt que d'en épouser un. »

Les Hokkiens comptent parmi les premiers arrivants chinois au Siam, dès l'époque d'Ayutthaya. Majoritairement marins et marchands, ils étaient aisés et ont souvent fait fortune. Talat Noi est à l'origine leur quartier, contrairement au reste de Chinatown, où les Teochius dominent. Ceux-ci sont arrivés plus tard, à l'époque de Thonburi, d'abord à Rattanakosin, puis à Sampheng quand Rama I décida de construire le palais royal et les en délogea. Majoritairement agriculteurs,

bon nombre de Teochius sont arrivés en tant que coolies, porteurs de riz ou ouvriers pour la construction des chemins de fer. Visiblement, après plusieurs générations, les préjugés demeurent. Néanmoins, Duangtawan affirme parler couramment le dialecte teochiu en plus de son dialecte d'origine, le hokkien, et du mandarin. Yongtanit Pimonsathean, l'architecte urbaniste, insiste sur l'importance de cet héritage humain qui ne s'inscrit pas dans la pierre. « Au-delà de l'architecture, il faut absolument prendre en compte les communautés existantes. Historiquement, la loi sur la protection est centrée sur les monuments. Mais, en Asie particulièrement, le concept d'héritage intangible est particulièrement important. »



La mécanique automobile est l'activité phare de Talat Noi.

Au fond de la plupart des ateliers du quartier de Siang Gong, caché derrière des montagnes de pièces détachées, l'autel des ancêtres. Le bateau suspendu rappelle que les ancêtres des mécaniciens du quartier étaient souvent des Hokkiens, peuple de marins. (B-E. P.)



Duangtawan Posayajinda, 70 ans, incarne la septième génération de l'une des plus anciennes familles hokkiennes de Talat Noi. A Chinatown, tout le monde la connaît. (B-E. P.)

Le Wat Uphai Rat Bamrung, au nord de Talat Noi, a été construit à la fin du XVIII^e siècle par des réfugiés vietnamiens, dans la tradition du bouddhisme Mahayana, commun à la Chine et au Vietnam. Avant la construction du premier temple bouddhiste chinois en 1871, les habitants de Chinatown allaient souvent prier dans les lieux de culte vietnamiens. (B-E. P.)

» Depuis une vingtaine d'années, ce professeur aux multiples casquettes est intervenu à plusieurs reprises pour que les habitants ne soient pas oubliés dans les projets. Invité en tant qu'expert à Phuket en 1992, celui qui venait alors à peine d'obtenir son doctorat se retrouva rapidement au centre du projet de préservation de son centre historique, et facilita le dialogue entre habitants et administration locale. Les anciens compartiments chinois du vieux Phuket furent préservés et pour certains transformés en hôtels. La riche histoire cosmopolite du vieux Phuket continue ainsi aujourd'hui à pouvoir être appréciée des visiteurs.

Le professeur est également intervenu en 2000 pour aider la communauté de Luen Rit à monter un projet alternatif alors que le Crown Property Bureau souhaitait initialement détruire les 220 habitations qui avaient abrité au début du XX^e siècle des travailleurs à la fois indiens et chinois. Plus récemment, le projet de Na Phra Lan, à Rattanakosin, près du Grand Palais, est l'un de ceux dont il est le plus fier. Fruit d'une collaboration efficace entre les habitants et le Bureau royal, la rénovation des bâtiments a été menée selon les normes

architecturales internationales et tous les locataires ont pu réintégrer leur maison par la suite.

Les collaborations entre universitaires et communautés sont nombreuses. Dans le quartier de Talat Noi, l'Arson Silp Institute, regroupant des architectes souhaitant œuvrer pour la communauté, a créé un mastère qui permet aux étudiants de travailler sur des projets de réhabilitation urbaine réels en étant rémunérés. A Chinatown, le travail de cartographie est en cours de réalisation par l'équipe de Yongtanit Pimonsathean de l'université Thammasat. Niramon Kulsrisombat, directrice de l'UddC (Urban Development and Design Center), une agence thaïlandaise de réflexion et de prospective sur l'urbanisme, a travaillé sur un projet de régénération urbaine à Kadeejeen. Dans ce quartier cosmopolite « jumeau » de Talat Noi, situé à Thonburi, de l'autre côté du fleuve, un festival centré autour de l'art et de la culture des communautés du quartier a notamment été organisé à plusieurs reprises.

Duangtawan nous propose de continuer la conversation en allant boire un verre. De son petit pas, elle se dirige vers le River View Guest House, juste à côté.



Photo page de droite :

Les ruelles de Chinatown sont parcourues par de nombreuses vespas italiennes d'époque, que les commerçants apprécient notamment pour leur robustesse à toute épreuve. (A.P.)

La guest house en question est un bâtiment de béton de huit étages, assez vilain, mais dont la terrasse offre un magnifique panorama sur la rivière. En quelques secondes d'ascenseur, on passe des petites rues obscures de Talat Noi à une vue dégagée sur les gratte-ciel de Sathorn et les péniches illuminées qui croisent sur le Chao Phraya. Le plus étonnant est peut-être de voir cette femme aussi à l'aise sur le banc jouxtant sa maison qu'attablée au milieu des jeunes baroudeurs étrangers qui composent la majorité du public du restaurant. Elle nous indique le sanctuaire en contre-bas : « Il a été ramené de Phuket il y a une centaine d'années. C'est un sanctuaire hokkien et il est interdit de construire quoi que ce soit derrière un sanctuaire hokkien. » Personne n'avait jamais bravé l'interdit durant plus d'un demi-siècle, mais les promoteurs de la River View Guest House ont osé passer outre il y a une trentaine d'années. Visiblement, aucune malédiction ne s'est abattue sur eux, pour l'instant du moins, et l'hôtel, récemment rénové, est bien fréquenté.

La figure emblématique de la communauté hokkienne se souvient d'une époque où il n'y avait que peu de voyageurs étrangers, des aventuriers pour la plupart, alors que l'on voyait encore des bateaux de marchands sur la rivière. La rue Charoen Krung n'était pas si large, croit-elle se souvenir, et un tramway la parcourait alors. On fabriquait de la sauce de

poisson dans les entrepôts situés un peu plus bas. Aujourd'hui, l'activité phare de Talat Noi est la mécanique automobile. Les pièces sont achetées au Japon, à Singapour ou en Malaisie, là où les lois obligent les propriétaires à changer de véhicule régulièrement. Les pièces détachées sont ensuite réparées et nettoyées dans les échoppes qui débordent sur les rues étroites du quartier, puis revendues localement ou exportées dans les pays africains et du Proche-Orient. Au début du XXe siècle, Bangkok comptait environ 600 000 habitants, dont un tiers de Chinois vivant à Sampheng. Le quartier était au centre de la ville. Les décennies suivantes furent les témoins d'une longue poussée progressive vers le nord et l'est : Pathumwan, Petchaburi, Sukhumvit... Les rizières et les champs laissent place aux entrepôts et aux maisons, puis aux condominiums. Aujourd'hui, l'aéroport de Suvarnabhumi, situé à une trentaine de kilomètres à vol d'oiseau du Palais royal, est désormais presque intégré à la conurbation. De même, vers le nord, il faut rouler longtemps avant de quitter la ville.

Bangkok, cette ville tentaculaire dont la croissance semble ne jamais devoir s'arrêter, a tourné le dos au fleuve au cours du siècle dernier. Les anciens quartiers le long du Chao Phraya ne sont plus aujourd'hui ni le poumon économique de la ville, ni un lieu où vont s'installer volontiers ses habitants. On voit encore passer sur le fleuve



Visages de Chinatown Pornchai, le mécanicien



Pornchai est né il y a cinquante ans à Talat Noi, dans le quartier de Siang Gong, dans les appartements situés au-dessus de son garage. À l'époque, ce n'était qu'un café tenu par son grand-père, arrivé de Chine peu avant la Seconde Guerre mondiale. Le père de Pornchai a lancé ensuite une activité de recyclage mécanique dans les années 1970.

Siang Gong se distingue par ses rues envahies par des montagnes de pièces détachées automobiles. Après les forgerons et chaudronniers hokkiens des débuts du quartier, l'industrie mécanique qui a participé au décollage économique de la Thaïlande à partir des années 1950 a laissé son empreinte. En recyclant des pièces usagées venant de surplus ou de pays voisins, les mécaniciens de Siang Gong approvisionnent l'industrie thaïlandaise en pièces de rechange bon marché pour automobiles, bus, camions ou tracteurs, mais également pour groupes électrogènes, frigos ou pompes. Un artisanat de construction de moteurs économes en essence et aux émissions réduites a également vu le jour, et des étudiants viennent encore dans le quartier apprendre la mécanique et chercher des pièces.

« Mes ouvriers désossent les vieilles pièces de voiture et séparent ce qui peut être recyclé du reste, qui est envoyé dans une fonderie de métal », explique l'entrepreneur. Les ouvriers travaillent assis à même le trottoir, devant la maison. Pornchai confirme qu'il peut tout à fait retrouver une pièce en particulier dans le tas qui occupe toute la surface de son atelier. « L'activité ne fonctionne plus si bien qu'avant, mais je préfère rester ici car les loyers ne sont pas chers, dit celui qui habite désormais avec sa femme et ses trois enfants à Yannawa, où il peut disposer d'une maison plus grande. Mais mes ouvriers continuent à habiter dans le quartier ».



Les restaurants chinois de Chinatown n'hésitent pas à proposer les mets traditionnels les plus réputés, tels les ailerons de requins, en principe interdits à la consommation en Thaïlande, ou les nids d'hirondelles. Le Nam Sing, sur le soi Texas, est l'un des plus réputés. (B-E. P.)

quelques grandes péniches, mais la plupart des marchandises arrivent désormais à Bangkok par la route. Les centres commerciaux de Siam ou d'Asok ont remplacé les marchés flotants dans le cœur des habitants, qui préfèrent souvent vivre dans les quartiers récents où l'habitat est plus moderne.

De nombreux touristes aiment encore les grands hôtels du bord du fleuve, comme le très chic Mandarin Oriental, à côté de l'ambassade de France, où descendirent Joseph Conrad, Somerset Maugham et Graham Greene. Mais il est rare qu'ils s'attardent dans ces quartiers. S'ils visitent évidemment le Palais royal et le Wat Pho, ils s'aventurent somme toute plus rarement dans les venelles de Sampheng et délaissent vite le fleuve pour rejoindre la ville moderne.

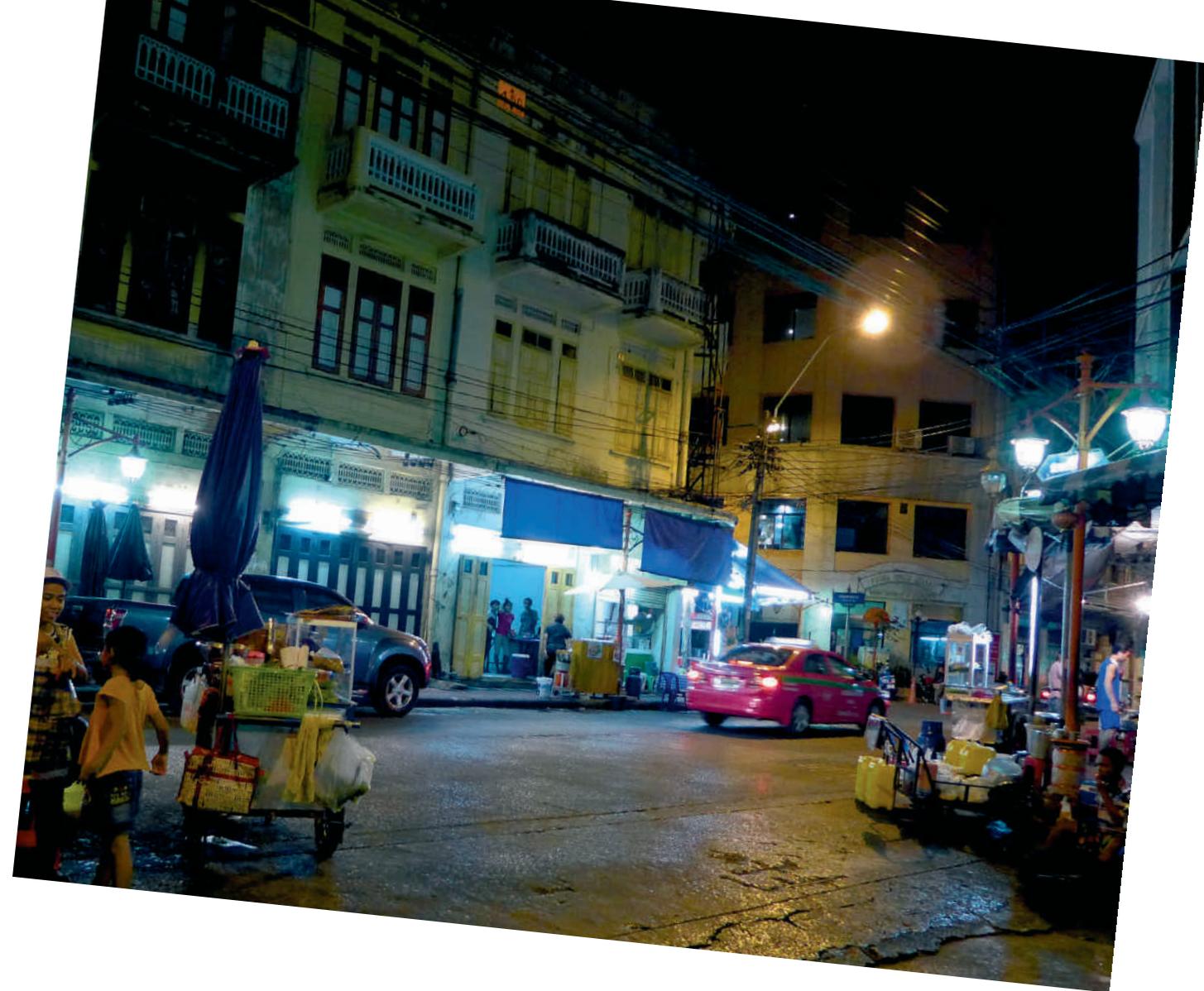
Duangtawan montre le Chao Phraya depuis la terrasse du River View Guest House : « Ces bateaux sont remplis de touristes chinois. Ils couchent dans les grands hôtels sur le fleuve, adorent faire du shopping à River City, mais on ne les voit jamais dans le quartier ». Les Chinois

ne semblent donc pas intéressés par les promenades dans les ruelles tortueuses du Siang Gong où les forgerons et chaudronniers hokkiens s'installèrent il y a plus de deux cents ans avant de se convertir à la mécanique automobile. Des touristes, la vieille dame commence néanmoins à en voir passer devant chez elle. Ils font des tours de vélo à Talat Noi, où la faible circulation automobile permet de se déplacer ainsi sans trop de risques. « Les touristes qui sillonnent le quartier sur leurs vélos, ils sont tous Européens, on ne voit pas vraiment de Chinois ici », s'amuse-t-elle.

Des lieux d'art et de créativité

Dans cette mégapole plate à l'urbanisme souvent incompréhensible et anarchique, les quartiers le long du Chao Phraya conservent indéniablement un charme particulier. Les « heures d'argent et de soleil vers les fleuves » qui ont illuminé Rimbaud pourraient bien permettre à Chinatown de reprendre sa place centrale dans la Cité des Anges.

David Robinson, Britannique installé à Bangkok depuis une douzaine d'années, est le directeur de Bangkok River Partners, un partenariat public-privé dont l'objectif est de promouvoir la Rivière des Rois (Ménam Chao Praya) en tant que destination touristique. Ce groupement, financé par huit grands hôtels situés sur la rive, collabore avec des organismes publics tels que l'Office du tourisme de Thaïlande (TAT) ou la Ville de Bangkok (BMA), ainsi qu'avec les « communautés » (designers, artistes, artisans, temples, écoles, etc.) pour redynamiser ces quartiers. Pour David Robinson, « Bangkok, comme Londres avant elle, est une ville qui a certes longtemps tourné le dos à son fleuve, mais qui est en train de le redécouvrir ». L'ambition affichée est large : « Il ne s'agit pas seulement d'un projet marketing pour attirer les touristes vers le Chao Phraya, nous voulons raconter aux Thaïlandais une histoire qui ne leur a jamais été dite ». Selon lui, si ses eaux sont quotidiennement empruntées par des milliers de passagers qui profitent de la brise presque fraîche qui y souffle et de la circulation fluide, il y a



encore beaucoup à faire pour réussir à en faire un lieu pour « apprendre, découvrir et profiter », la formule magique du tourisme moderne, plus connue sous sa forme anglo-saxonne « *Learn, Experience, Enjoy* ».

Robinson rêve tout haut de projets comme celui de la High Line à New York, où la transformation d'une voie ferrée aérienne désaffectée en promenade arborée attire chaque année environ cinq millions de visiteurs. Le maître-mot n'est plus la réhabilitation, mais la réaffectation : utiliser des infrastructures anciennes et les dédier à une nouvelle utilisation, orientée vers le « tourisme intelligent ».

Dans un pays où les bâtiments anciens ont longtemps été voués à la destruction, par superstition ou parce qu'il est en général moins cher de détruire que de rénover, ces objectifs peuvent sembler trop ambitieux, voire irréalistes. Quelques projets précurseurs, tels la réaffectation de la Poste centrale, semblent cependant s'inscrire dans cette tendance.

Construit dans les années 1930, cet imposant bâtiment situé sur l'avenue

Charoen Krung est une synthèse réussie des styles fonctionnaliste et néo-classique. Conçu par l'architecte thaïlandais Jit Sen Aphaiwong, les garudas qui ornent sa façade l'inscrivent dans le patrimoine architectural du pays. Récemment rénové, le « Grand Postal Building », qui hébergeait jadis la direction des services de poste et télégraphie du royaume, offre désormais un espace important pour banquets, réunions, salons et autres événements. Mais il va surtout abriter à partir de fin 2016 le Thailand Creative & Design Center, également connu sous son acronyme TCDC. Situé depuis sa création en 2004 au dernier étage du centre commercial Emporium, le TCDC est rapidement devenu un lieu majeur pour le design thaïlandais, abritant notamment la plus grande librairie consacrée à ce domaine en Asie, et offrant au public d'intéressantes expositions temporaires.

Pieter Compagnol en est convaincu, l'arrivée du TCDC au bord du fleuve à la fin de l'année prochaine va permettre d'accélérer la redynamisation

du quartier. Depuis son installation à Bangkok il y a dix ans, ce Belge qui fabrique artisanalement – sous le nom P. Tendercool – des tables dont les plateaux sont en bois rares, explique avoir déjà vu changer la vie des rues autour de son atelier, notamment avec l'arrivée de restaurants, de bars ou de galeries.

Participant à l'initiative Bangkok River District, le designer aimerait voir ce quartier du nord de Charoen Krung devenir « *un lieu d'art et de créativité* » où de jeunes designers pourraient s'installer. Le TCDC apportera selon lui une dimension supplémentaire à ce projet nommé « Bangkok Art District », et permettra aux jeunes créateurs « *de se confronter plus facilement à ce qui se fait à l'étranger* », ce qui, pour Pieter Compagnol, reste souvent le point faible de la création locale, trop aut centrée.

À quelques dizaines de mètres de la galerie P. Tendercool, le Speedy Grandma occupe trois compartiments chinois contigus. C'est un lieu de création artistique ouvert en 2012 par Thomas Ménard, un Français de ►

En début de soirée, les charrettes des restaurants ambulants envahissent la rue Songsawat, alors que la chaleur tombe enfin. (B.-E. P.)



29 ans ayant travaillé brièvement dans la finance. «*Ma famille est dans le milieu de l'art* », prévient, comme pour s'excuser, celui qui a passé ses week-ends d'enfant à chiner aux puces. Passionné par le design et la décoration, il aime également l'art contemporain. «*Avec mes trois partenaires, nous avons une visée éducative, car nous souhaitons permettre aux gens de se poser des questions sur le milieu de l'art, sur la politique.* » Pour celui qui parle désormais thaïlandais couramment, le bord du fleuve, au sud de Chinatown, fut comme une évidence. «*Jamais je ne me serais imaginé ouvrir à Thonglor, ou même à Phra Khanong, où les espaces d'exposition ouvrent et ferment très vite, par effet de mode. Ici, l'investissement nécessaire est bien moindre et on peut envisager de durer. Et puis, le bord de la rivière est facile d'accès, à proximité de Silom et de Hua Lamphong.* »

À quelques pas de Speedy Grandma, la Soy Sauce Factory, dernière née des créations de Thomas Ménard, s'est installée dans l'un des anciens ateliers où étaient fabriquées des sauces. «*Ces lieux avaient été donnés aux Chinois pour faciliter leur reconversion après l'interdiction du commerce de*

l'opium », précise le Français. La galerie donne directement sur le canal Padung Krung Kasem, qui marque la limite entre le quartier de Talat Noi, au sud de Chinatown, et celui de Bang Rak. «*En créant des lieux ici pour attirer du monde, nous voulons aussi attirer l'œil sur ce quartier* », insiste-t-il. Le public est mixte, et cela lui plaît : pas mal d'expatriés bien sûr, mais également des Thaïlandais travaillant dans les médias, le design ou la mode.

Thomas Ménard s'est associé dernièrement avec Antoine Loubry, un autre Français, âgé de 27 ans, dont quelques uns à Manchester où il gérait un pub. Leur création, le Saddle and Bun, est un petit restaurant sur Charoen Krung au design contemporain trendy, vélo accroché au plafond, dominantes de gris et charpente métallique rouge. «*La clientèle est assez locale, des employés de bureaux et des étudiants. Nous avons aussi un partenariat avec la guesthouse voisine.* » Dans les mois à venir, Antoine espère développer des balades à vélo dans les rues de Talat Noi. Les deux-roues sont déjà garés devant l'établissement où de temps en temps des concerts sont organisés. Mais c'est surtout le Soul Bar, quelques dizaines

de mètres plus au nord sur Charoen Krung, qui est au cœur de la scène musicale du quartier. Cette petite salle accueille des groupes de jazz locaux. Romain Dupuy, son fondateur, Français lui aussi, a 37 ans et est l'ancien directeur créatif du Bed Supperclub, l'une des boîtes de nuit les plus réputées de Bangkok, aujourd'hui fermé.

Ce touche-à-tout passé par la création graphique et le design de boutiques a lancé le Soul Bar en 2014 dans ce quartier de Talat Noi où il avait toujours rêvé de s'établir, au milieu des vapeurs d'huile de moteur et de la brise du fleuve. Le concept du bar est en partie inspiré de ce voisinage industriel et mécanique. Si les voisins ont au départ vu plutôt d'un mauvais œil son arrivée dans ce quartier «*où les gens se lèvent tôt et se couchent tôt* », quelques habitués viennent maintenant boire un verre en écoutant de la musique. «*D'autres clients n'hésitent pas à faire le déplacement d'Ari ou de Sukhumvit, mais Talat Noi est très éloigné de la vie nocturne, ce qui est quand même un problème* », reconnaît celui qui, après treize ans en Thaïlande, avoue que Chinatown est le seul endroit qui l'intéresse à Bangkok et qu'il a envie de



« Le système de planification urbaine en Thaïlande est trop rudimentaire : le ministère se contente d'établir un plan directeur, il ne gère pas le détail. »

Yongtanit Pimonsathean, professeur à la faculté d'architecture de l'université Thammasat, spécialiste de la conservation du patrimoine architectural et de la planification urbaine.

Les artisans du quartier de Siang Gong, au cœur de Talat Noi, ont développé un savoir-faire en mécanique qui a facilité le décollage économique de la Thaïlande après-guerre. (B-E. P.)

développer. « Le seul moyen de sauver ces bâtiments, c'est de mettre de l'activité dedans : si ça marche, on paie le loyer, on rénove », pense ce pragmatique qui aimerait que beaucoup de petits lieux artistiques ou autres ouvrent dans le quartier pour le dynamiser avant que les propriétaires ne soient tentés de vendre à des promoteurs sans scrupules. « Mais les propriétaires ne parlent jamais de leurs espaces libres, beaucoup ont peur d'une invasion, ce qui bloque toute dynamique », regrette-t-il.

Romain Dupuy est également perplexe face à certaines associations de protection qui idéalisent un passé fantasmé au risque de condamner l'avenir : « Arsom Silp pense que Talat Noi est enlaidi par les tas de moteurs. J'avais proposé de faire venir des artistes gratuitement pour peindre certains murs, mais l'association a bloqué le projet. » Le cœur de Chinatown résiste encore largement à cette vague d'ouvertures qui touche essentiellement Charoen Krung et Talat Noi. Une rue fait pourtant exception. À quelques minutes de marche de la gare centrale de Hua Lamphong, le petit soi Nana partage avec un quartier bien connu de Sukhumvit le nom d'une famille indienne

du Gujarat établie en Thaïlande depuis plusieurs générations. Selon Victor Hierro, l'un des premiers à s'être installé dans cette rue, « c'est en particulier parce qu'elle appartient encore aujourd'hui intégralement à cette famille qu'elle a pu devenir rapidement l'épicentre de l'évolution urbaine du quartier, les négociations avec le propriétaire étant facilitées ».

Après avoir longtemps fait des allers-retours entre la Thaïlande et sa boutique madrilène d'antiquités asiatiques, Victor Hierro s'est décidé il y a deux ans à s'installer à plein temps à Bangkok avec sa femme. Ils ont choisi une ancienne shop house pour ouvrir un bar à tapas, El Chiringuito, dont les magnifiques murs bleus tranchent parmi des habitations en général peu entretenues. Les lieux ont une atmosphère incomparable, surtout après une petite pluie d'orage, lorsque l'asphalte reflète les lumières des lampions rouges traditionnels ou celles de la petite église protestante chinoise qui occupe son extrémité. Victor et sa femme thaïlandaise ont également un petit lieu d'exposition à côté du restaurant, apprécié de la clientèle « composée essentiellement d'expatriés occidentaux et de Thaïlandais

éduqués », qui n'hésitent plus à venir dans ces quartiers « qui ont la réputation d'être excentrés mais qui ne sont en fait qu'à cinq minutes de marche de la station de MRT de Hua Lamphong ».

Les galeristes et commerçants du soi Nana ont créé il y a peu un événement, le « Soi NaNa Craft + Jumble Trail », qui fêtait en juin sa deuxième édition. Un dimanche, en fin d'après-midi, toutes les galeries, bars et lieux de création ouvrent leurs portes. Certains proposent à l'extérieur fripes et antiquités vintage. On peut aussi déguster un *bánh mì* vietnamien ou un barbecue thaï sur le trottoir et acheter les créations artisanales des boutiques qui ont fleuri dernièrement. On y retrouve un public composé à la fois de jeunes occidentaux et de hipsters thaïlandais. La terrasse sur le toit du Cho Why, lieu de création artistique multidisciplinaire emblématique de cette nouvelle scène, permet de siroter une bière en observant cette drôle de rue où coexistent commerces traditionnels, restaurants bon marché et ces nouveaux arrivants qui apprécient visiblement le côté chaotique et vivant de ces quartiers « plus authentiques ».



RESTAURANT

FRANÇAIS

JEAN-PIERRE
(EX LE JARDIN) EST HEUREUX
DE VOUS ACCUEILLIR



FORMULE DE JEUNER 399B

TOUS LES MIDIS (PRIX NET)

ENTREE (3 CHOIX)

+

PLAT (3 CHOIX)

+

DESSERT DU JOUR

+

CAFE/THE

59/1 SUKHUMVIT RD
SOI 31 - SOI SAWASDEE - BANGKOK

T. 02 258 42 47

WWW.JPFRENCHRESTAURANT.COM



BTS
ASOKE

MRT
SUKHUMVIT



Sukhumvit Rd.

DU LUNDI AU SAMEDI 11:30/14:30 - 18:30/22:30

FREE PARKING - YOUNG PLACE BUILDING



Le Boeuf
The Steak & Fries Bistro

Ground Floor, Marriott Hotel,
60 Soi Langsuan, Lumpini,
Pathumwan, Bangkok 10330

T: (+66) 093 971 80 81

info@leboeufgroup.com

www.leboeufgroup.com

OUVERT TOUS LES JOURS

De 11:30 à 23:00

(Sam Dim dès 11h)



Just one
classic dish, all day, everyday!



[LIDO]

ITALIAN RESTAURANT & PIZZERIA



Nouvelle adresse même soi, à 30 m!

Delivery or Reservation

call. **02-677-6351**

Open daily 11.30 - 23.30

Visit our menu online at

www.lidobangkok.com

« Certains habitants craignent l'arrivée de ces nouvelles populations, souvent étrangères aux communautés locales. »



Le roi singe est l'un des principaux personnages de la culture chinoise. Vénééré en tant que divinité taoïste dans de nombreux temples, un petit sanctuaire de la rue Charoen Krung en offre de nombreuses représentations. (A.P.)

Le plus ancien sanctuaire hokkien de Bangkok est situé à Talat Noi. Les fidèles viennent au Cho Su Kong prier les divinités locales qui ont la réputation de guérir les maladies. Sur la robe dorée du moine Qingshui, la statue principale du sanctuaire, figurent des scènes de la vie traditionnelle hokkienne. (A.P.)



aisés s'approprient un espace occupé initialement par des habitants moins riches et le transforment peu à peu selon leurs goûts et à leur profit.

Bien entendu, tous ceux que nous avons rencontrés ont conscience de ce risque. Victor Hierro dit « ne pas vouloir abîmer l'âme du quartier ». Mais la cohabitation n'est pas toujours simple. Pieter Comprenol, qui a d'ailleurs ensuite quitté la rue pour aller vivre dans une maison avec un peu plus d'espace, se souvient: « Lorsque nous vivions dans les shop houses que nous avons rénovées et qui abritent désormais Speedy Grandma, les voisins n'autorisaient pas leurs enfants à venir chez nous pour jouer avec notre fils ». Certains habitants craignent l'arrivée de ces nouvelles populations, souvent étrangères aux communautés locales, qui apportent avec elles une culture et un quotidien souvent bien différents des habitudes du quartier, en plus de faire

grimper les prix de l'immobilier. Pour d'autres, ces jolis murs bleus fraîchement repeints détruiraient cette atmosphère faite de crépis abîmés, d'arbres poussant dans des interstices et de laideur devenue belle, subtil équilibre qui rend aimable et désirable une rue déglinguée et mal soignée qui n'attirerait pas forcément le regard dans un autre contexte...

Contrairement aux villes américaines ou européennes où l'hétérogénéité sociale a été balayée au cours des dernières décennies, on continue à voir dans la mégalopole thaïlandaise des mondes se côtoyer ; les marchands de quatre-saisons pousser leur charrette à bras au milieu des berlines de Sukhumvit et les pêcheurs accoudés aux balustrades des khlongs, à l'ombre des « résidences exclusives » de trente étages. Cette diversité est certes devenue un poncif et un argument commercial pour vendre la fameuse image

de « Bangkok, ville de contrastes », mais elle reste bien réelle, même dans les rues les plus huppées de la capitale, et il semble difficile de croire qu'elle pourrait disparaître rapidement.

Imaginer que le petit soi Nana va transformer le Chinatown de Bangkok en un alignement de jolis compartiments bien propres mais sans âme, comme dans le centre historique de Penang ou à Singapour, n'est-il pas pour autant exagéré ? Depuis le poste d'observation où nous buvons un verre en picorant quelques frites et cacahouètes grillées, Duangtawan indique une maison de béton à quatre étages, sans grand charme, à mille lieux des bâtiments ripolinés de Penang : « J'ai fait construire cette maison sur un de mes terrains pour loger les gens pauvres du quartier. La construction ne répondait pas aux normes en vigueur ; il a fallu payer une amende, mais la maison est toujours debout. » ➔



Dans les petites ruelles autour du Talat Mai - « le nouveau marché », en réalité probablement le plus ancien encore en activité, les cuisines artisanales approvisionnent tout au long de la journée les vendeurs ambulants en plats chinois et thaïs. (B-E. P.)

Visages de Chinatown

Tawan Suvantamee, l'ingénieur-pharmacien

Il règne sur la pharmacie Chao Krom Poe, voisine du Wat Chakrawat, au sud-ouest de Chinatown. Les cheveux blancs un peu clairsemés, Il va et vient entre les clients et son équipe de préparateurs pesant des poudres et des racines sur d'antiques balances métalliques.

La plus ancienne pharmacie de Bangkok, spécialisée en médecine traditionnelle thaïlandaise, a ouvert il y a 124 ans et n'a pas dû changer beaucoup depuis. Un grand meuble en bois orné d'innombrables tiroirs court le long de l'un des murs. Occupant toute la surface de la vaste pièce unique, ouverte sur la rue, des caisses d'herbes et de plantes aux parfums entêtants. Dominant le tout, la photo de l'arrière-grand-père de Tawan Suvantamee, fondateur de l'officine, habillé à la mode de la fin du XIX^{ème} siècle.

A plus de 70 ans, Tawan garde de ses années passées en Allemagne, entre 1960 et 1973, un allemand parfait. Incarnant la quatrième génération d'une famille de pharmaciens de Chinatown, il a pourtant étudié l'ingénierie en construction mécanique à Berlin, puis a travaillé à Hanovre, où il a rencontré sa femme, Allemande. Le pharmacien semble garder un excellent souvenir de son séjour, même si, « douze ans en Allemagne, ça suffit ! ». Lorsque sa mère lui demande de revenir l'aider dans la pharmacie familiale, il rentre à Bangkok avec femme et enfants. C'était fin 1973, « entre Noël et le Jour de l'an », ajoute-t-il avec une précision toute germanique.

Deux ans d'études de la pharmacopée traditionnelle thaïe au Wat Pho plus tard, après avoir mémorisé 750 plantes et les secrets de leurs actions conjuguées contre plus de 60 maladies répertoriées, Tawan a repris les commandes de la pharmacie. Aujourd'hui, celle-ci compte plus de 20 employés et des clients dans tout le pays. Sa famille est thaïe, et Tawan prétend « ne pas avoir une goutte de sang



chinois dans les veines ». Contrairement aux trois pharmacies chinoises situées dans la même rue, on ne trouve dans la pharmacie Chao Krom Poe que de la pharmacopée traditionnelle thaïlandaise. La différence avec la phytothérapie chinoise n'est pas forcément flagrante pour le néophyte. Selon lui, elle réside essentiellement dans le type de plantes utilisées. Ses clients viennent habituellement munis d'une ordonnance faite par un médecin thaïlandais ou indien. Mais il pourrait également indiquer la recette adéquate en fonction des symptômes observés. Aujourd'hui veuf, Tawan a deux fils. Il se rend au moins une fois par an chez celui qui réside au Tyrol, dont la fille épouse un Autrichien le mois prochain. L'autre vit à Bangkok, mais ne reprendra pas la pharmacie. Heureusement, le fils de sa soeur est d'accord pour incarner la cinquième génération familiale le moment venu.

La terrasse du Cho Why, lieu emblématique de la nouvelle scène artistique du soi Nana, permet d'apprécier la coexistence entre commerces traditionnels et la jeunesse à la mode qui fréquente les lieux fraîchement ouverts. (B-E. P.)



« Les nouveaux arrivants apprécient visiblement le côté chaotique et vivant de ces quartiers. »



Lieu d'expression artistique multidisciplinaire, le Cho Why, situé dans un angle du soi Nana, occupe une ancienne « shop house » joliment rénovée. (B-E. P.)



Promoteurs immobiliers, administrations, associations, artistes, sans oublier les habitants eux-mêmes : chacun a ses propres idées et la coordination de l'ensemble n'est évidemment pas simple. Comment faire pour redynamiser les quartiers historiques tout en prenant en compte les demandes et besoins de ceux qui vivent là, sans oublier de préserver l'héritage architectural? Yongtanit Pimonsathean, l'architecte urbaniste qui fait également souvent de la politique de terrain, appelle à ce qu'il nomme un « *changement de paradigme* » : « *Il faut passer de l'approche classique où l'administration impose ses vues aux habitants à une approche opposée qui consiste à inclure dès le départ les acteurs dans la réflexion* ». Pas si facile à mettre en place dans un pays centralisé et peu habitué à la concertation comme la Thaïlande. Mais le professeur est optimiste : « *Dans le plan directeur concernant l'évolution du quartier de Rattanakosin, dressé il y a plus de vingt ans, l'objectif initial était de détruire les anciennes shop houses, de reloger leurs habitants ailleurs à Bangkok et de créer à leur place des musées*

pour les touristes. » Grâce notamment à son intervention en tant que médiateur, le pire a pu être évité. « *Il est fondamental de tisser des liens entre la municipalité de Bangkok, le Crown Property Bureau et les communautés* », insiste-t-il.

Le quartier de Chinatown est passé au cours des vingt-cinq dernières années de 100 000 habitants permanents à moins de 40 000. Va-t-il connaître le même sort que le centre historique de la vieille ville de Georgetown, sur l'île de Penang en Malaisie, qui a vu sa population baisser drastiquement, passant de 40 000 à moins de 10 000 habitants, en même temps qu'il est devenu un lieu de prédilection parmi les destinations touristiques régionales ? « *En réalité, si de plus en plus de résidents choisissent de ne plus habiter le quartier chinois historique de Bangkok pour des raisons de confort et d'espace notamment, beaucoup continuent à venir y travailler chaque jour* », explique Yongtanit Pimonsathean. L'architecte-urbaniste ne croit pas du tout que le tourisme et la gentrification vont produire les mêmes effets qu'à Penang. « *Il faudra s'attendre*

à ce que les combats actuels entre développeurs et résidents se poursuivent, mais je suis convaincu que les habitants resteront, pour la plupart. »

Quant à Duangtawan, c'est tout le contraire d'une femme nostalgique : « *Ceux qui veulent faire du business dans le quartier doivent de toutes façons compter avec moi* », affirme la figure de la communauté hokkienne de Talat Noi, qui semble toujours tournée vers l'avenir. On en sera témoin quelques instants plus tard, au moment de se quitter. En sortant de la guesthouse, le propriétaire lui confie son problème : visiblement, certains utilisent un parking sauvage situé sur le terrain derrière sa maison sans payer de redevance. En effet, un jeune couple de Sino-Thaïs vient de garer une jolie Mercedes métallisée en contrebas et s'apprête à partir dîner en filant à l'anglaise. Ni une ni deux, elle les interpelle. Le jeune homme est bien embêté, mais obéit à l'injonction de payer les 20 bahts réglementaires, un peu penaud. Ce soir-là, il aura fallu compter avec Duangtawan la femme d'affaires.

B-E. P.

Nouveaux espaces - ici le Saddle & Bun sur Charoen Krung - et lieux plus traditionnels coexistent sans heurts. (B-E. P.)



S. U. G. D.
 (Handwritten notes in black ink are present above and around the letters)

詩禮一
家春





UN VOYAGE DANS L'HISTOIRE

Des premiers marchands chinois dont les filles devinrent reines aux entrepreneurs sino-thaïs qui règnent aujourd'hui sur l'économie thaïlandaise, durant plus de deux siècles, l'histoire de la Thaïlande s'est écrite à Chinatown.

Par BRUNO-EDOUARD PERRIN

En face de vous, de l'autre côté du Chao Phraya, c'est Sampheng, le quartier chinois. Vous le connaissez mieux sous son nom occidental : Chinatown.

Pour commencer le voyage, montez dans le BTS, le train des cieux comme on l'appelle ici. Descendez à la station Saphan Taksin, près du pont érigé en l'honneur du roi du même nom, et dirigez-vous vers la jetée de Sathorn. Demandez à l'un des bateliers de vous emmener de l'autre côté du fleuve : n'hésitez pas, grimpez sur son bateau longue-queue pour traverser avec lui le Ménam, la mère des eaux, et vous perdre dans les canaux de Thonburi, entre varans et poissons-chats. Faites-vous déposer à Kadeejeen, ce quartier cosmopolite où s'installèrent les premiers marchands étrangers, bien avant la naissance de Bangkok.

Entrez dans l'église catholique de Santa Cruz, puis allez sentir les parfums du sanctuaire chinois de Tien An Kong et visiter la magnifique mosquée de Saifee Masjid, avant de déguster un *kanom farang*, l'un de ces gâteaux dont seules quelques familles sino-portugaises ont la recette. Quittez ensuite les ruelles fraîches et l'ombre des frangipaniers pour vous diriger vers le petit ponton de Din Daeng. En face de vous, de l'autre côté du Chao Phraya, c'est Sampheng, le quartier chinois. Vous le connaissez mieux sous son nom occidental : Chinatown. Le capitaine de la petite barge qui s'approche l'appellera probablement Yaowarat. Pour 3 bahts, il vous fait traverser les eaux. Vous voilà bientôt sur la jetée de Ratchawong. C'est là que la plupart des migrants chinois accostèrent en arrivant au

Siam. Vous êtes prêt pour un voyage dans ce quartier de Chinatown qui concentre une bonne partie de l'histoire des Chinois en Thaïlande. Vous croiserez un roi sino-thaï, emprunterez un pont vénitien, apprendrez comment les aristocrates félons étaient punis au XIX^e siècle. Vous slalomerez entre des montagnes de moteurs, lèverez vos yeux vers le balcon d'où partit la révolution chinoise, entrerez dans des sanctuaires aux parfums entêtants... Ouvrez vos yeux et vos oreilles, le voyage commence !

La plus ancienne trace de la présence chinoise à Bangkok est une inscription portée sur une plaque. Accrochée sur la façade du Leng Buai La, l'un des sanctuaires les plus importants de Chinatown, au cœur du



Une famille chinoise de Bangkok, vers 1900. (National Archives of Thailand)



Villes et provinces chinoises de Chine méridionale d'origine des migrants chinois au Siam, puis en Thaïlande.
(Cartographie : B-E. P.)

Talat Maï, celle-ci indique 1658. Le sanctuaire teochiu se dresse dans une petite cour, à quelques mètres des étals du « nouveau marché ». À l'époque où il aurait été construit, Bangkok n'était encore qu'une petite bourgade sur le Chao Phraya, tandis qu'Ayutthaya était la capitale royale. Le sanctuaire de Leng Buai La est dédié à Koe Yi, savant chinois du XIV^e siècle qui tenta de réconcilier les enseignements du Bouddha avec la philosophie taoïste de Lao-Tse. Sa tombe, lieu de pèlerinage religieux important, se trouve dans la région d'origine des Teochius, la plus importante communauté chinoise en Thaïlande, à la frontière entre les régions du Guangdong et du Fujian. Le sanc-

tuaire de Bangkok ne porte pas le nom de Koe Yi : il est appelé Leng Buai La, qui signifie « queue du dragon » et fait référence à la forme traditionnellement donnée au quartier de Chinatown. La plaque lui vaut la réputation d'être le plus ancien sanctuaire de la ville, mais beaucoup pensent qu'elle a en réalité été apportée d'Ayutthaya, car l'installation des premières communautés teochiues à Bangkok ne date que de 1782. Alors que sa façade dégagée – contrairement à de nombreux autres sanctuaires de Bangkok, l'espace ne sert pas de parking – brille au soleil, l'intérieur du sanctuaire est sombre et mystérieux. Les bougies et encens habituels brûlent en l'honneur des di-

vinités locales. Des morceaux de tissus ornés de dessins mystiques protègent des influences maléfiques et sont accrochés par les commerçants quand ils ouvrent une nouvelle boutique. Lié à une société secrète importante qui s'y réunissait encore dans les années 1920, le Leng Buai La est aujourd'hui encore un lieu central pour la communauté teochiu et les visiteurs viennent de loin, notamment lors des fêtes traditionnelles chinoises. En réalité, même si le sanctuaire n'est probablement pas aussi ancien qu'on veut bien le dire, la présence des Chinois à Bangkok et au Siam est attestée depuis bien longtemps, et même avant que les Thaïs eux-mêmes n'arrivent dans la région... ➤



Le pont de Saphan Han au début du XXe siècle, alors qu'il avait un petit air d'Italie. À droite, la même prise de vue aujourd'hui. (Photo tirée du livre « Bangkok Then and Now », de Steve Van Beek – éditions Wind & Water).

Le commerce maritime entre l'Empire du Milieu et le « Nanyang », comme les Chinois appellent l'Asie du Sud-Est, commence dès le Xe siècle. Des colonies de peuplement chinoises sont déjà établies, en particulier sur les côtes du Golfe de Thaïlande, quand les premières tribus thaïes, originaires des régions de Chine méridionale, s'installent au XIIIe siècle dans le bassin du Chao Phraya.

Au cours des siècles suivants, des marchands chinois, majoritairement hokkiens, venant du sud de la province du Fujian, s'établissent à Ayutthaya ainsi que dans d'autres ports du Golfe de Siam. La Chine est alors le premier partenaire commercial du Siam. En 1768, après qu'Ayutthaya a été mise à sac par les armées birmanes, le chef d'armée Taksin est couronné roi et établit la nouvelle capitale à Thonburi. Il sera renversé en 1782, après avoir réuni le royaume.

Sampheng, premier quartier chinois

Le successeur de Taksin, Rama I, fondateur de la dynastie actuelle des Chakri, est couronné le 6 avril 1782. Dès son arrivée au pouvoir, il déplace le siège du gouvernement de Thonburi à Bangkok, sur la rive gauche du Chao Phraya, afin de le rendre moins accessible à d'éventuelles

invasions birmanes. Le lieu choisi pour construire le nouveau palais royal, Rattanakosin, est alors occupé par des Chinois teochiu. Ceux-ci sont invités à déménager leur colonie un peu plus au sud sur la même rive, entre le Wat Samploem – qui deviendra plus tard le Wat Chakrawat – et le Wat Sampheng, appelé aujourd'hui le Wat Pathum Khongkhla.

Lors de l'installation des Chinois en 1782, le Wat Sampheng, qui marque la limite sud du quartier qui porte son nom, est abandonné une vingtaine d'années suite aux invasions birmanes. Construit à l'époque d'Ayutthaya, ce temple royal est alors reconstruit par un jeune frère de Rama I.

Le Wat Sampheng joue un rôle particulièrement important pour les rites funéraires royaux, puisque les cendres sont traditionnellement dispersées dans le Chao Phraya sous ses murs. Dans les champs qui l'entourent sont également enterrées les carcasses des éléphants blancs royaux. Au XIXe siècle, le temple est également un lieu d'exécutions. Les aristocrates condamnés à la peine capitale sont en effet battus à mort avec un bâton de bois de santal, leur corps recouvert d'un sac de velours pour empêcher le sang royal de tacher le sol. Plusieurs exécutions ont lieu au Wat Sampheng, dont celle du



Prince Rakronaret. Ce fils de Rama I, accusé d'intriguer pour renverser Rama III, est mis à mort en 1848. La pierre contre laquelle on plaçait la tête des suppliciés avant d'y porter le coup fatal est toujours visible derrière le viharn du temple. Les terrains autour du temple abriteront longtemps des charniers à ciel ouvert où se décomposaient les corps des indigents et des esclaves.

Après la création de Sampheng, le temple est vite entouré d'une communauté chinoise qui ne connaît pas bien les rites bouddhistes theravada. Souvent, après une matinée passée à mendier, les bonzes rentrent au temple avec leurs sébiles presque vides... Mais avec l'acculturation progressive des Chinois, cet îlot de culture thaïe trouvera sa place dans la vie du quartier. Les familles d'origine chinoise participent aujourd'hui au support des communautés monastiques et le temple abrite un site de crémation et de dépôt des reliques.

Dans ses premières années, le quartier

« Sampheng, immense bazar chinois, où se trouve une population tellement dense qu'on n'a jamais pu l'évaluer exactement. »

habité par les Chinois est essentiellement constitué de la rive du Chao Phraya et d'un petit territoire allongé qui ne va pas au-delà de la rue principale de Sampheng, appelée Sampheng Lane, et nommée aujourd'hui soi Wanit I. Au-delà de cette ruelle, commence la « Mer de boue », un estuaire marécageux qui sera peu à peu conquis tout au long du XIXe siècle. Des milliers d'artisans chinois viennent participer à la construction du quartier : briquetiers, maçons, charpentiers, forgerons, or-

fèvres...

Le nom des ruelles qui courent entre Sampheng Lane et la rive indiquent aujourd'hui encore leur usage premier : Trok Khao San était le lieu où se trouvaient les bureaux des rizeries ; Trok Rang Katha abritait les ateliers de casseroles en métal alors que dans le Trok Tao étaient fabriqués des fourneaux ; les calligraphes et artistes ou fabricants de lanternes en papier se trouvaient sur le Trok Rong Khom ; le Trok Vet abritait lui tout simplement ►

des latrines publiques, probablement en plein air !

Georges Chaudoir (1873-1930), militaire belge qui fit un tour du monde dans sa jeunesse et passa quelques jours au Siam en 1897, décrit le Sampheng de façon assez évocatrice. Le texte date de la fin du XIX^e siècle, mais la rue n'avait pas dû changer beaucoup depuis l'époque de sa création : « *En dehors de ses palais et de ses pagodes, Bangkok renferme plus d'un point intéressant. Tel est le Sampheng, immense bazar chinois, où se trouve une population tellement dense qu'on n'a jamais pu l'évaluer exactement ; les ruelles sont étroites et tortueuses ; les habitants s'y empilent dans des huttes en bambou d'où se dégage une odeur nauséabonde. On y trouve de tout, depuis une banane jusqu'à des carabines de cavalerie. [...] Le marché le plus important, le Sampaeng, long de plusieurs kilomètres, est une succession de couloirs étroits où les piétons seuls peuvent accéder. Et encore ne circule-t-on que difficilement entre deux rangées d'étalages qui débordent sur la ruelle. Tous les genres de commerce, y compris les maisons de jeu et les monts-de-piété, s'exercent dans ce marché. Le Chinois y tient le haut du pavé. Les trois quarts des boutiquiers sont des Célestes. [...] Le long des couloirs dallés les magasins s'alignent, boîtes carrées dont un côté manque, ornementées d'énormes lanternes de papier, d'enseignes rouges sur lesquelles grimacent des caractères d'un demi-pied de haut, en colonne ver-*

ticale. Intérieurement, c'est l'éternel et même décor : au fond l'autel des ancêtres et un peu partout des poussahs à barbiche, des dragons, des cigognes, des brûle-parfums en bronze, des potiches de porcelaine et des paravents où les oiseaux prennent leur vol. »

Aujourd'hui, Sampheng Lane est toujours une petite ruelle couverte longue de plus de deux kilomètres et dont la largeur n'excède pas deux ou trois mètres. On y trouve une succession d'échoppes : décoration pour la maison, bijoux, tissus, papeteries, chapeaux, chaussures, maroquinerie, parapluies... L'air conditionné des boutiques rafraîchit un peu l'atmosphère. Les seuls moyens de transport que l'on y croise sont la charrette à bras et la vespa hors d'âge, qui toutes deux ont priorité sur les piétons.

Il fut une époque où Sampheng Lane abritait également d'autres activités. Les bordels, sophistiqués et décorés par les meilleurs designers de l'époque, étaient identifiés par une lumière verte. Leur nombre était si élevé que le quartier était lui-même appelé « district de la lumière verte ». Le terme « femme de Sampheng » est d'ailleurs toujours synonyme de femme de petite vertu en thaï. Khun Yai Faeng – grand-mère Faeng – était tenancière dans les années 1830 d'un lupanar sur le Trok Tao. Bouddhiste dévote par ailleurs, elle fit construire un temple. Celui-ci porte maintenant le nom de Wat Kanikapon, « le temple construit grâce aux revenus

de la prostitution ». Devant le buste de sa fondatrice sont posés, dans une petite coupelle, un bâton de rouge à lèvres et une bouteille de parfum.

À l'extrémité ouest de Sampheng Lane, le pont de Saphan Han enjambe le canal Rob Krung, creusé en 1783, qui est le deuxième des trois anneaux de canaux autour de l'île de Rattanakosin. Initialement simple passage de bois, très étroit et peu solide, il est remplacé ensuite par un pont tournant – qui lui donne son nom actuel – permettant de laisser passer les bateaux sur le canal. Après le retour du roi Rama V d'Europe, il est reconstruit sur le modèle du Rialto de Venise, à moins que ce ne soit sur celui du Ponte Vecchio de Florence : des rangées de boutiques ornent chacun de ses côtés. Les vues du début du XX^e siècle montrent un paysage urbain assez bucolique, avec de petites jonques sur le canal et ce joli pont surplombant les eaux.

Le fossé désormais noirâtre a été comblé peu à peu par les débris et n'est plus navigable. Le pont à l'italienne n'est plus. Celui qui transite du quartier indien de Pahurat à Chinatown ne s'aperçoit même pas qu'il passe au-dessus de l'eau, le pont s'étant transformé en un tunnel hermétique recouvert de bâches en plastique et de tôles métalliques. Restent les photographies.

On entre à Sampheng de deux façons à l'époque de sa fondation. Pour qui vient de Rattanakosin, le pont de ►

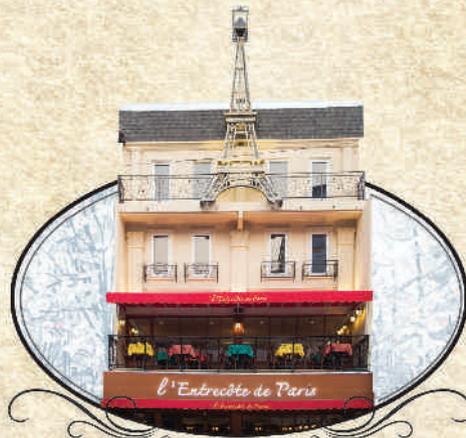


Les lignes de tramway sur Charoen Krung et Yaowarat furent inaugurées en 1894 devant une foule populaire. On remarque au premier-plan les nattes que portaient encore les nouveaux-arrivants chinois à l'époque. (Carte postale d'époque, National Archives of Thailand.)

"L'Entrecôte de Paris"

BANGKOK

Menu
Entrecôte
690B



Ouvert
7/7
11:00-22:00



The secret is in the Sauce.



Siam Square Soi 1 Bangkok ☎ 02-658-4455

 edp.siam@gmail.com

 www.edp-bangkok.com

 lentrecotedeparis_bkk

 l'entrecote de paris bangkok

LA PASSION DU GOÛT

Leader mondial des ustensiles
de cuisine depuis 200 ans



Fabricant français Eurochef
Une société du groupe
Mafter-Bourgeat



5/4 Subsoi Promsri 1, Sukhumvit 39 Rd,
Wattana, Bangkok 10110

Tel : +66 (0)2-023 6074
info@eurochef.co.th
www.eurochefworldwide.com

Quintessence
DELICATESSEN STORE

French Cheese and Delicatessen
Door-to-door Delivery

NOW AVAILABLE ONLINE
WWW.CHEESEQUINTESSANCE.COM





Ci-dessus : Le quartier de Chinatown connu son âge d'or dans les années 1950. Cette photo d'un théâtre chinois de la rue Yaowarat date de 1956 (National Archives of Thailand).

Ci-contre : Le Chinatown Rama, l'un des derniers cinémas de Yaowarat encore en activité, offre une séance pour 60 bahts. Les amateurs seront comblés par le confort moelleux de sa salle et par l'escalier du hall d'entrée, effet rétro garanti ! (B-E.P)

Saphan Han marque le passage du monde thaï au monde chinois. Mais Sampheng est avant tout le principal port du pays : sa rive, longue d'un peu plus d'un kilomètre, est occupée par une succession de pontons. Tous les produits de luxe venant de Chine, comme le thé, la soie ou la porcelaine, indispensables à l'élite siamoise, arrivent à Sampheng sur de grandes jonques entre janvier et avril. Le Siam approvisionne en retour la Chine en riz, poivre, sucre, coton, étain, cardamome, peaux, plumes, bois rares, épices, ivoire, nids d'hirondelles ou concombres de mer. Ratchawong, le port d'arrivée principal des migrants chinois, reste aujourd'hui l'un des quatre pontons publics encore utilisés. Avec l'évolution du commerce qui se fait majoritairement sur la terre ferme depuis la fin du XIXe siècle, les autres pontons ont disparu, mais leurs piliers de bois, désormais pourris, sont parfois encore visibles à la surface des eaux.

Poursuite de l'immigration chinoise et assimilation

Le commerce avec la Chine fleurit, mais Rama I est un fin financier : en plus de la taxation de certains produits et de la récolte des droits de douane, il établit des monopoles. Tous les com-

merçants doivent vendre les produits concernés à un entrepôt royal, leur commerce direct étant interdit. Ce système d'exclusivités rend les Chakri immensément riches. Les Chinois hériteront notamment de monopoles sur les jeux et loteries, créés par Rama III suite à une inondation qui obligea le Siam à importer du riz. Ils auront également le droit de vendre l'opium, les spiritueux et les nids d'hirondelles, dont ils sont par ailleurs également les plus grands consommateurs.

« Le Sampheng renferme de nombreuses salles de jeux et des tabagies d'opium. J'ai visité les premières à différentes reprises, tant la nuit que le jour. Entrons : dans l'énorme hall en bambou, sur le plancher poli, des centaines de personnes, hommes et femmes, jeunes et vieux, sont assises en cercle autour des nattes. [...] Les enjeux, poignées de « ticals » ou boulettes d'argent, sont très considérables. Rien d'original comme le spectacle de cette natte sur laquelle tombent en grêle ces billes lancées par des mains fébriles, tandis que le croupier, Chinois au torse nu, sur lequel convergent les regards de l'assemblée, les ramasse, impassible, à l'aide d'un râteau de dimension formidable », décrit Georges Chau-

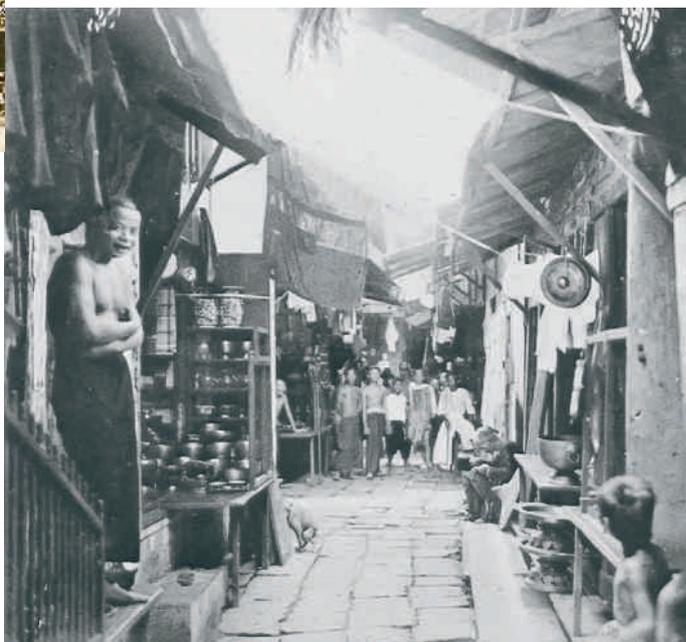
doir. A la fin du règne de Rama I, en 1809, on compte environ 25 000 Chinois à Sampheng. Ils sont les seuls étrangers

à pouvoir entrer librement au Siam durant la première moitié du XIXe siècle. L'expansion économique, tirée par les monopoles royaux, stimule l'immigration chinoise constituée quasi-exclusivement d'hommes : petits commerçants, marins, pêcheurs, fermiers et paysans, employés dans la construction, le creusement de canaux ou le commerce par jonques avec la Chine. Dès l'époque d'Ayutthaya, les Chinois établis au Siam ne sont pas soumis au système de corvée – le *phrai* – qui oblige alors tous les hommes libres thaïs à travailler gratuitement une partie de l'année au profit d'un officiel local ou d'un seigneur. En arrivant, les immigrants choisissent entre le tatouage sur le poignet en signe d'appartenance à un maître ou le paiement d'une taxe – le *phuk pi* – qui leur donne la possibilité de s'installer où ils le souhaitent, puis de travailler et vivre librement. Lors du paiement de la taxe, le fonctionnaire attache une corde au poignet puis de la cire à cacheter est appliquée sur le noeud et marquée d'un sceau officiel pour enregistrer le paiement. A la fin de sa période de validité, la cordelette est jetée et le paiement doit être renouvelé. La taxe est nettement inférieure à celle que paient les Thaïs souhaitant être exemptés du travail obligatoire. Les *lukchins*, enfants des couples sino-



Ci-dessus : En 1920, les bâtiments à plusieurs étages font de la rue Yaowarat le parangon de la modernité à Bangkok. (Carte postale d'époque. National Archives of Thailand).

Ci-contre : La largeur de la rue commerciale de Sampeng Lane n'a pas varié depuis cette photo prise en 1903. La rue est aujourd'hui couverte et rafraîchie par l'air conditionné des boutiques. (National Archives of Thailand)



thais, sont en général élevés à la siamoise. Les valeurs traditionnelles patriarcales chinoises disparaissent dans les familles mixtes. Les coutumes d'héritage matrilinéaire sont notamment adoptées. Les femmes siamoises prouvent également leur influence en aidant leur mari chinois à construire un réseau de contacts commerciaux avec l'aristocratie thaïlandaise. Au départ fiers de leurs origines chinoises, les lukchins prennent néanmoins conscience peu à peu que leur origine mêlée les condamne à un statut social inférieur par rapport aux classes dominantes d'une société thaïe à la structure très figée. L'élite des familles chinoises de Bangkok va ainsi se rapprocher de ses bienfaiteurs siamois. Cette proximité va jusqu'à l'assimilation et l'oubli des origines chinoises. Certains se mettent à fréquenter les temples bouddhistes Theravada en lieu et place des sanctuaires chinois.

Pour favoriser leurs affaires, les *chaosua*, riches marchands chinois, vont jusqu'à offrir leurs filles au roi afin qu'elles deviennent concubines. Chesua Niam est un chaosua qui doit sa fortune aux jeux et à la loterie à l'époque de Rama II et Rama III. Leader de la communauté teochiu et figure des sociétés secrètes, il fonde en 1847 le marché de Talat Kao – le « vieux marché » – au sud de la rue Yaowarat, entre les rues Mangkon

et Yaowaphanit, et qui reste de nos jours l'un des principaux marchés de Chinatown et où l'on peut trouver tous les produits à la base de la gastronomie chinoise : porc rôti et vessies de poisson frites, pousses de bambou et ailerons de requins, concombres et limaces de mer, grenouilles et crapauds... Nim, la fille aînée de Chesua Niam, épousera le fils d'un ministre issu de la famille royale. La cadette, Samli, deviendra concubine de Rama IV, le roi Mongkut, qui l'élèvera au rang de consort royale. Leur fille épousera Rama V et donnera naissance à Rama VI et Rama VII. Il y a donc dès le départ beaucoup de « sang chinois » dans la famille royale Chakri...

Le retour des Européens

Au début des années 1820, alors que le règne de Rama II s'achève, les Chinois forment la majorité de la population à Bangkok et jouent un rôle prépondérant dans l'économie siamoise, qui est intégrée au système commercial asiatique où la Chine symbolise le centre à la fois commercial et politique. L'immigration chinoise se monte à sept mille nouveaux arrivants par an. Une bourgeoisie chinoise apparaît et la mode chinoise fait fureur dans la haute société de Bangkok et

dans les cercles aristocratiques. Quand les Anglais reviennent à Bangkok, plus d'un siècle après en avoir été chassés, ils découvrent un fleuve bondé de jonques. Le volume commercial de Bangkok dépasse alors celui de Singapour.

Jean-Baptiste Pallegoix (1805-1862) arrive au Siam en 1830. Prêtre des Missions étrangères de Paris, il est évêque de Bangkok et s'y lie d'amitié avec le futur roi Mongkut, qui est alors moine bouddhiste. Sa *Description du royaume thaï ou Siam*, parue en 1854, est le témoignage respectueux et avisé de l'auteur du premier dictionnaire thaï-latin-français-anglais. « Je ne crois pas exagérer en disant que les esclaves font au moins le quart de la population du Siam ; les Chinois sont presque tous ou marchands ou planteurs ; un petit nombre d'entre eux sont pêcheurs. Quant aux Thaïs proprement dits, les uns sont employés du gouvernement, les autres font du commerce, mais le plus grand nombre cultive les jardins et les champs de riz [...]. La plupart des Chinois qui, tous les ans, arrivent par milliers, parviennent à acquérir une petite fortune ; les uns retournent en Chine et les autres s'établissent au Siam [...]. Dans l'intérieur, presque tout le commerce se fait par échange : les Chinois, surtout, vont dans les plaines et jusque dans les forêts et les montagnes, pour échanger des étoffes, ►

de la vaisselle et de la quincaillerie chinoise contre le riz, le coton et les diverses productions des provinces qu'ils parcourent.»

L'essor du capitalisme coïncide avec une volonté politique hégémonique de l'Occident et une domination technique sans précédent, alors que la révolution industrielle européenne n'a pas encore touché le Siam. Le pouvoir siamois refuse au départ toute idée de libre-échange, celui-ci menaçant les monopoles, la source principale de revenus royaux. Mais le Siam n'est pas de taille à résister très longtemps et les Anglais forcent bientôt Rama III à libéraliser les échanges en faisant évoluer la politique de monopole. Les marchands chinois en profitent pour se développer en achetant des droits de commercer.

La victoire britannique lors de la première guerre de l'opium en 1842 modifie les équilibres politiques dans la région. Rama IV doit ajuster la position du royaume en fonction de la nouvelle puissance de l'Occident. Un accord de libre-échange est signé en 1855 : le traité Bowring signe le passage du pays dans une nouvelle époque. L'image de la Chine est sérieusement écornée: le paiement du tribut commercial aux empereurs chinois est suspendu. Il sera officiellement supprimé par Rama V en 1882.

Selon Sir John Bowring, le gouverneur britannique de Hong Kong et ministre plénipotentiaire auprès des cours de Chine, du Japon, de Corée, du Siam et du Vietnam, il y a en 1855 plus de 1.5 million de Chinois dans le pays, dont 200 000 à Bangkok. « *Tous les commerces semblent être entre leurs mains. Sur dix bazars flottants qui couvrent pendant des kilomètres les deux rives de la Meinam (le fleuve), neuf sont tenus par des Chinois ; énormément sont mariés à des Siamois, car les Chinoises quittent rarement leur pays ; mais les enfants sont éduqués à la chinoise : les garçons portent une natte et le père seul semble influencer sur la nature et l'éducation de l'enfant... A de rare exceptions près, les femmes siamoises semblent bien traitées par leurs maris chinois... Les Chinois n'occupent pas seulement les plus grands bazars, mais ils vont faire le commerce des produits les moins chers ; des centaines de bateaux chinois vont et viennent sur la rivière, s'arrêtant à chaque maison, entrant dans chaque canal, fournissant n'importe quelle nourriture, vêtement et*

tout ce qui est nécessaire à la vie quotidienne. Ils vont partout où des profits peuvent être faits. ».

Grâce à la mise en place du libre-échange, le Siam devient bientôt le premier exportateur mondial de riz. Le delta du Chao Phraya est encore peu peuplé et les trois quarts des terres sont inexploitées : il suffit de cultiver plus de surface, sans nécessairement améliorer la productivité. La production est majoritairement dominée par des patrons thaïs auxquels sont attachés des paysans soumis au système du *phrai* qui ne leur laisse qu'une mobilité réduite. La commercialisation est d'abord gérée par des Occidentaux qui font appel à des intermédiaires chinois, les *compradors*. Mais ceux-ci apprennent rapidement le métier et ouvrent leurs premières rizeries dès les années 1880.

Les taxes sur l'opium, les liqueurs, la loterie et les jeux représentent près de la moitié des revenus de l'Etat durant la seconde moitié du XIXe siècle. La taxation de ces vices essentiellement chinois permet à la fois au gouvernement de les contrôler, mais également de diminuer les sommes envoyées par les Chinois dans leur pays d'origine.

Alors que le Siam bénéficie d'un essor économique important, l'Empire du Milieu, conduit par des leaders médiocres, connaît une époque de décadence. Les puissances occidentales profitent de cet état de faiblesse et le traité de Nankin, qui met fin à la première guerre de l'opium en 1842, oblige le gouvernement chinois à ouvrir de nombreux ports au commerce, permet aux prêtres missionnaires d'évangéliser le pays, et garantit aux



*Le quartier de Chinatown est particulièrement réputé pour la qualité de son or. De nombreuses bijouteries sont en particulier situées sur la rue Yaowarat.
(Bruno-Edouard Perrin)*

Européens des droits extra-territoriaux. Hong Kong est par ailleurs cédé aux Anglais. La révolte des Taiping dans le sud du pays est écrasée dans le sang, poussant de nombreux Chinois à émigrer. Ceux qui arrivent au Siam viennent pour la plupart des provinces du Hainan, du Fujian et du Guangdong. Leur nombre est plus important que lors des vagues précédentes. Cette émigration est facilitée par la modernisation des transports, notamment par l'apparition des bateaux à vapeur qui permettent de rallier le Siam en une semaine, contre près d'un mois auparavant.

Henri Mouhot, naturaliste et explorateur français né en 1826, arrive à Bangkok à l'automne 1858. Il parcourt pendant deux années le Siam, le Cambodge – il va « redécouvrir » le site d'Angkor – et le Laos, où il meurt à

Luang Prabang en 1861. Ses observations sur les traditions et croyances des peuplades autochtones sont certes marquées par l'ethnocentrisme occidental de l'époque, mais restent un témoignage essentiel : « Depuis le prince jusqu'au mendiant, tout le monde mâche le bétel à Siam : c'est un des besoins de la vie. Aussi, les Chinois établis dans ce royaume cultivent-ils avec soin le bétel et le vendent-ils avantageusement. Ces Chinois émigrés sont d'habiles cultivateurs, des commerçants intelligents ; ils parlent le siamois comme s'ils étaient nés à Siam, mâchent le bétel comme les indigènes ; comme eux, ils rampent devant les mandarins et le Roi ; mais, en revanche, ils font fortune, et avec l'argent viennent les honneurs ».

D'autres témoins de la fin du XIX^e siècle sont plus crus dans leur description de la spécificité chinoise. Charles

Buls, un homme politique belge qui séjourne au Siam en 1900 pour y conseiller le roi Rama V, publie ses *Croquis siamois* l'année suivante. « Le Siam n'a pas la classe bourgeoise d'où sont toujours sorties, en Europe, les premières revendications démocratiques. Comme dans tout l'Orient primitif, on n'y trouve en présence que la famille royale, les nobles et le peuple. Le commerce est entièrement entre les mains des Chinois, étrangers au pays et absolument indifférents, au surplus, aux droits politiques. [...] Les agressions violentes, les vols à main armée, les crimes passionnels sont moins fréquents qu'en Europe. Le peuple siamois est naturellement fort doux dans ses moeurs. Ce sont principalement les Chinois fourbes qui commettent les vols et les Malais vindicatifs, les assassinats. [...] Les Siamois laissent presque toute l'industrie et une grande



LA SOLUTION IMMOBILIERE FRANCOPHONE EN THAILANDE

Bangkok - Pattaya - Phuket - Hua Hin

 **TPG**
THAI PROPERTY GROUP



CONDOMINIUMS



VILLAS

www.thai-property-group.com

Tel FR : + 33 624 393 424 Tel TH: + 66 806 435 541

Spécialiste de
l'investissement

Gestion locative
de votre bien



POUR
INVESTIR

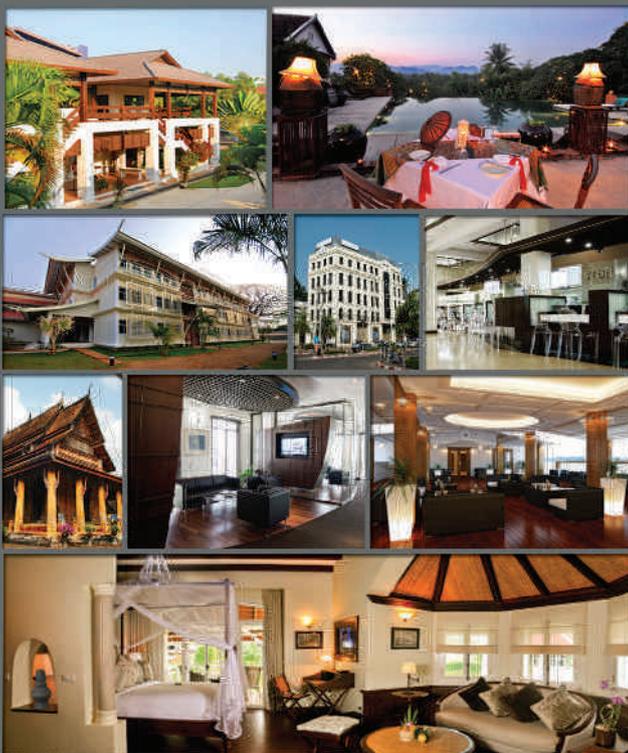


POUR
LES VACANCES



POUR
HABITER

ATELIER DE LA PENINSULE & PENINSULA ENGINEERING
Architecture Design Paysage Bureau d'étude Ingénierie



François Greck Architecte DPLG au parcours multiculturel est également chercheur conférencier, expert pour la conservation du patrimoine [dont l'élaboration du dossier de nomination de Luang Prabang au Patrimoine Mondial de l'UNESCO en 1995] et auteur de plusieurs publications. Sa grande expérience spécifiquement depuis 25 ans en Asie offre à son rôle d'architecte une dimension unique.

Fondés en 1993, l'agence et le bureau d'étude réalisent de nombreux projets aux programmes variés: dans l'hôtellerie et les croisières de luxe, l'éducation, la santé et pour le compte d'institutions publiques nationales et internationales.

De nombreuses réalisations sont publiées par la presse internationale et ont été primées par les organismes professionnels: Best World Small Hotels, Hotel & Lodge, Boutique Hotels Awards, Asia-Pacific Hotel, World Luxury Hotel...

Laos - Thaïlande - France - Vietnam - Myanmar

www.architectlaos.com - (+856) 21 21 30 89



partie du commerce aux Chinois qui sont accourus en foule, depuis la transformation de la capitale de la ville aquatique en ville terrestre. On cite seulement trois ou quatre Siamois, dont une femme, à la tête d'un commerce de riz ; les calculs compliqués d'une grande industrie, les spéculations importantes dépassent les facultés de ce peuple ; les Chinois au contraire sont là dans leur élément préféré. Mais si les Chinois sont pratiques et calculateurs, les Siamois par contre ont l'imagination vive et poétique. »

Mais ces témoignages féroces sont balancés par d'autres, plus admiratifs de la force de travail des Chinois. Emile Jottrand est un juriste belge qui conseille Rama V entre 1898 et 1902. Au Siam, le journal de voyage qu'il tient à quatre mains avec sa femme Denise, est le témoignage de leur vie quotidienne à Bangkok, puis à Korat (Nakhon Ratchasima) : « On lit et on entend sur les Chinois tout sorte d'appréciations qui paraissent contradictoires. On dit que les Chinois sont propres et on dit qu'ils sont malpropres ; honnêtes et malhonnêtes ; polis et grossiers ; travailleurs et badauds ; économes et joueurs ; pleins de vertus et perdus de vices... Tout cela est peut-être vrai ; il faut voir de quelle classe de la société on parle, et de quelle province. Quoiqu'il en soit, dans toutes les conditions sociales, le Chinois même émigré présente de très sérieux mérites qui lui ont assuré une prépondérance marquée sur les Siamois dans tout ce qui regarde le commerce et l'industrie. Il est travailleur, infatigable, ne connaissant aucun jour de repos hebdomadaire, n'ayant d'autre congé que les huit ou dix jours du nouvel an. Il peine toute la journée et travaille souvent en Chine. Ces qualités précieuses, il les porte à leur maximum grâce à l'obstination et à la persévérance indomptable qu'il met à toute chose. Aussi le Chinois est devenu le capitaliste de Bangkok. »

Charles Buls, le politique, se laisse aller néanmoins à un essai de prospective optimiste qui n'est pas finalement pas

si loin de la réalité actuelle de Bangkok : « Les Luckchins, métis de Chinois et de Siamois, déjà nombreux au Siam, concilieront peut-être les caractères opposés des deux races et formeront un jour, à Bangkok, une population urbaine qui unira le sens pratique, les facultés commerciales, l'activité industrielle des Chinois, à la vivacité d'imagination, aux dispositions artistiques, à l'inspiration poétique des Siamois. De la combinaison de l'imagination et du raisonnement dans l'esprit des Lukchins pourra naître de l'invention qui manque à tous les peuples asiatiques. »

Sampheng, poumon économique du Siam

Durant la grande transformation économique de ces années, Bangkok est le principal point de contact entre le monde traditionnel siamois, qui change peu, avec le nouveau monde de l'économie capitaliste. Le centre de gravité de la ville se déplace du palais au quartier commercial. Celui-ci s'étend de Sampheng vers le sud (Siphraya, Silom et Sathorn) grâce à la nouvelle rue Charoen Krung – appelée d'abord « New Road » – achevée en 1864, la première véritable avenue de Bangkok. Dans ce quartier qui se modernise peu à peu, les nouveaux arrivants chinois forment une communauté très hétérogène. Si tous partagent la même langue écrite et une culture largement

commune, ils sont pour la plupart issus des régions côtières du sud du pays où le morcellement culturel et linguistique est important. Jusqu'au début du XXe siècle, il n'y a pas de sentiment national chinois : chaque immigrant se rattache avant tout à sa communauté d'origine, sa langue et sa région.

Le plus vieux sanctuaire hokkien de Bangkok date de 1804 et abrite des bas-reliefs représentant des épisodes de la littérature chinoise ainsi qu'une statue du moine Qingshui dont la robe dorée est gravée de scènes figurant les coutumes de la communauté. Le Cho Su Kong est notamment fréquenté lors du festival végétarien organisé chaque automne, mais tout au long de l'année, des fidèles d'origine hokkienne ou d'autres communautés chinoises, ainsi que des Thaïs bouddhistes, viennent prier les divinités locales qui ont la réputation de guérir les maladies.

La prédominance de la communauté hokkienne au Siam a pris fin avec la chute d'Ayutthaya. Premiers arrivés dans le pays et majoritairement marins et marchands, les Hokkiens, originaires du sud de la province du Fujian, s'étaient installés dans les villes de commerce principales du Siam. Au XIXe siècle, le nombre d'émigrants hokkiens au Siam est en forte baisse. Si au sud du pays, comme à Phuket par exemple, leur identité est bien préservée, beaucoup ►



La pharmacie Chao Krom Poe, près du Wat Chakrawat, est spécialisée en pharmacopée thaïe traditionnelle, proche de la médecine chinoise. (A. P.)

des Hokkiens de Bangkok se sont intégrés à la bureaucratie siamoise et ont perdu tout lien avec la Chine et leur culture d'origine. À Bangkok, une communauté existe encore à Talat Noi où est située l'association hokkienne, juste à côté du Cho Su Kong. Les Teochius forment au contraire dès la création de Bangkok la principale communauté chinoise au Siam. Venus de la région nord du Guangdong, près de la ville de Shantou, ces excellents marins et entrepreneurs sont néanmoins spécialisés dans l'agriculture et n'hésitent pas à s'installer dans les régions rurales, contrairement aux Hokkiens qui restent dans les villes. Encouragés par le roi Taksin, dont le père est teochiu, à s'installer au Siam, ils forment la majeure partie de la population de Sampheng à sa création. Lors de l'éviction de leur quartier d'origine sur l'île de Rattanakosin en 1782, les marchands teochius emportent avec eux les statues, les objets

est ainsi conservé. Le nouveau sanctuaire, du nom de Lao Pun Thao Kong, d'abord assez simple, se voit bientôt agrémenté. Une vieille cloche porte la date de 1824.

Dès les années 1850, la main d'oeuvre teochiue domine la culture dans la plaine centrale du Siam, seules les régions les plus reculées et forestières échappant à leur présence. Les agriculteurs teochius permettent notamment le développement de nouveaux produits, comme le sucre. Une reconstruction complète du Lao Pun Thao Kong a lieu en 1868 après l'un des nombreux incendies qui ravagent le quartier chinois au XIXe siècle.

La ligne de paquebots à vapeur mise en route entre Shantou et Bangkok en 1882 incite près de la moitié des émigrants teochius à choisir le Siam comme destination finale. Leur nombre passera de 8500 personnes par an dans les années 1880 à près de 50000 durant la décennie 1905-1915. A partir

présentes au Siam, mais leur nombre est moins important. Les Hailams, venant de l'île de Hainan, sont bien adaptés au climat du Siam. Ils sont habiles pour la pêche et la construction maritime et également employés à la déforestation pour l'agriculture et l'élevage. Arrivant de façon relativement importante sur leurs jonques à partir du XIXe siècle, ils s'installent principalement autour du canal Padung Krung Kasem, entre Hua Lampong et Talat Noi. Comme les Teochius, ils construisent des autels pour déposer les cendres de l'encens brûlé avant le départ de la terre d'origine et révèrent Mae Thabthim, une divinité céleste.

Originaires eux de Chine centrale, les Hakkas ont migré vers le sud durant les périodes de guerre civile. Leur nom signifie « les invités » ou « les nouveaux venus » et ils incarnent une communauté particulière, souvent déconsidérée, au sein du monde chinois. Initiateurs de la rébellion de Taiping

« Les Chinois parlent le siamois comme s'ils étaient nés à Siam, mâchent le bétel comme les indigènes ; comme eux, ils rampent devant les mandarins et le Roi ; mais, en revanche, ils font fortune, et avec l'argent viennent les honneurs. »

Sir John Bowring, gouverneur de Hong Kong (1854 - 1859)

religieux et la charpente de leur ancien temple. Ils construisent, au coeur de leur nouveau quartier de Sampheng, à égale distance du Wat Sampleom et du Wat Sampheng, un sanctuaire dédié à Pun Thao Kong. Cette divinité vénérée en Chine du sud est la gardienne des lieux d'habitation et de commerce. On la retrouve dans tous les sanctuaires situés dans les marchés.

Avant de quitter le sol natal, Les Teochius vont se recueillir sur les lieux sacrés de leur région et sur les tombes de leur famille. Ils font brûler des bâtonnets d'encens dont ils emportent les cendres. Arrivés dans leur pays d'accueil, ils construisent des autels où ils placent les urnes contenant ces cendres. Le lien avec le lieu d'origine

de cette époque, près de 90% du commerce entre le Siam et la Chine passe par Shantou, qui devient le troisième port chinois après Shanghai et Canton.

La couleur principale dans le sanctuaire Lao Pun Thao Kong aujourd'hui est le rouge, couleur de l'honnêteté et de la vertu, de la joie et de la gaieté, qui éloigne les influences maléfiques. Ce sanctuaire où les compagnies d'opéra chinois itinérantes donnaient toujours une représentation gratuite lorsqu'elles arrivaient à Bangkok, est toujours fréquenté lors des festivités et des rites saisonniers. Bangkok est aujourd'hui la principale communauté teochiue au monde.

D'autres communautés chinoises sont

contre le pouvoir mandchou des Qing, ils fuient par milliers après l'échec de cette révolution en 1864. Travaillant souvent dans le commerce de riz en collaboration avec les Teochius, ils sont appelés « Khae » par les Thaïs. Leurs sanctuaires se trouvent souvent à la périphérie nord du quartier de Sampheng. Leur unité repose sur une langue particulière, forgée au cours de leurs déplacements, et ils sont le groupe le plus conservateur parmi les communautés chinoises installées à l'étranger, avec de nombreuses sociétés secrètes rivales à la fin du XIXe siècle. Une association des Hakkas du Siam voit le jour en 1909 et est toujours située sur la rue Phadsai, à Chinatown. Signe de leur propension à migrer fa- ➤



Les festivités du Nouvel an lunaire sont l'occasion pour les Sino-Thaïs d'affirmer leurs origines. (Anikó Palánki)

« Les Chinois s'installant au Siam n'appartiennent pas tous aux mêmes classes sociales. »

cilement, les Hakkas, qui vénèrent Faa Juking, une divinité masculine à la peau noire et aux cheveux hérissés, peuvent transporter des représentations de la divinité avec eux et sont donc plus mobiles que les Teochius et les Hailams. La communauté cantonaise à Bangkok restera très petite, contrairement aux pays occidentaux (Etats-Unis, Canada, Australie notamment) où elle représente une part très importante de la population d'origine chinoise. Les marchands et artisans venant de Canton forment une association en 1877. De tradition bouddhiste mahayana, mais comprenant également des statues de Confucius et de divinités taoïstes, le sanctuaire de Kwang Tung, sur Charoen Krung, est le seul temple cantonais de Chinatown.

Enfin, de nombreux Chinois des détroits, originaires de Penang, Malacca ou Singapour, viendront également s'installer au Siam. Souvent éduqués et anglophones, ils travaillent comme compradors dans le commerce du riz, intermédiaires entre producteurs thaïlandais et commerçants occidentaux. Le cimetière chinois de Silom abrite leurs tombes. Aujourd'hui, on estime que les Teochius d'origine comptent pour un peu plus de la moitié de la population d'origine chinoise en Thaïlande. Les Hakkas et les Haïnanais re-

présentent chacun entre 10 et 15 %. Le reste est réparti entre descendants d'Hokkiens, de Cantonais et d'autres origines.

Cette grande diversité, associée à une superposition des zones d'habitation, engendre un sentiment « d'insécurité culturelle ». De nombreuses associations, organisées par communauté et lieu d'origine, se développent : clubs de récréation, groupes d'études, sociétés religieuses, mais également associations de commerçants et guildes professionnelles.

Les sanctuaires chinois sont nombreux à Sampheng dès sa fondation, et reflètent la diversité des croyances des diverses communautés chinoises : taoïsme, bouddhisme, confucianisme, parfois pratiquées dans un même lieu. Tous sont construits par un groupe linguistique particulier et dédiés à ses divinités. Mais jusqu'aux années 1870, il n'y a aucun temple mahayana – la tradition du bouddhisme chinois, distincte du bouddhisme theravada thaïlandais – ni aucun prêtre relevant de cette tradition. Les bouddhistes chinois se rendent donc dans les temples vietnamiens ou thaïs.

Sous le règne de Rama V, un groupe de prêtres chinois arrive au Siam et le premier temple mahayana est construit en 1871, avec la collaboration financière

de l'ensemble des communautés chinoises. Le wat Mangkon Kamalawat, autrement dit le temple du dragon au lotus, est encore aujourd'hui le plus grand temple bouddhiste chinois de Chinatown. Situé dans une cour à proximité de la rue Charoen Krung, il abrite trois grandes statues de Bouddha, mais également celles des Quatre Rois célestes, les gardiens des horizons et de la loi bouddhique en Chine, ainsi que des statues de dieux du taoïsme et du confucianisme.

Longtemps résidence du patriarche de l'ordre mahayana, ce temple reste très populaire. Un fourneau permet de brûler des offrandes aux ancêtres. Des cérémonies lors desquelles les fidèles viennent se débarrasser du mauvais sort sont organisées. On y voit même des Sino-Thaïs chrétiens qui maintiennent leurs rites et traditions d'avant conversion. Le Wat Mangkon donnera son nom l'an prochain à l'une des nouvelles stations de MRT, en cours de construction à proximité.

Au-delà de leurs différentes origines et de leurs pratiques culturelles et religieuses variées, les Chinois s'installant au Siam n'appartiennent pas tous aux mêmes classes sociales. Jusqu'aux années 1850, les arrivants sont souvent commerçants. Ceux qui sont dénommés en chinois les « *Nanyang Huas-*



Pour les fêtes du Nouvel an chinois, les vendeuses de marché n'hésitent pas à passer l'habit traditionnel rouge et or. (Anikó Palánky)

hang», marchands des mers du Sud, font généralement souche localement tout en gardant contact avec la Chine pour garder leur avantage compétitif. Chez certains riches marchands teochius qui ont une famille en Chine et une autre au Siam, les fils nés au Siam sont envoyés en Chine auprès de leur belle-mère afin d'y étudier et de se marier, reproduisant ensuite le modèle familial et permettant le maintien d'une identité chinoise d'outre-mer. Mais la plupart des immigrants sont des hommes célibataires qui cherchent la fortune. S'ils deviennent commerçants ou artisans, ils pourront faire partie de la classe moyenne, ou resteront dans les classes pauvres s'ils sont plutôt colporteurs ou marins. Néanmoins, contrairement à la structure figée de la société thaïe, les Chinois au Siam peuvent bénéficier de mobilité sociale. À partir de la moitié du XIXe siècle apparaissent les « *Huagongs* », des paysans sans terre ou des urbains pauvres qui émigrent pour échapper à la misère et envoyer de l'argent à leurs familles restées en Chine. Travaillant souvent dans la production agricole, l'industrie, les mines ou la construction, ces « *coolies* » rentrent souvent au pays à la fin de leur contrat. Au Siam, une immigration de près de 50 000 personnes par an au tournant du siècle

permet à peine de palier la pénurie de main d'oeuvre, alors que les Siamois préfèrent la culture du riz et la vie villageoise aux travaux souvent harassants liés à l'expansion économique urbaine. La construction du chemin de fer est par exemple essentiellement confiée à des coolies chinois. Les diversités sociales et culturelles entraînent des spécialisations et le développement de savoir-faire particuliers à chaque communauté. Les Teochius sont spécialisés dans le commerce, les transports ou la finance. La construction et la menuiserie sont l'apanage des Hakkas, qui développent également leurs compétences dans la confection et la cordonnerie. Les forgerons sont souvent Hokkiens ou Hakkas, mais les orfèvres plutôt cantonnais, de même que les architectes, ingénieurs ou médecins. Enfin, les Haïnanais tiennent les restaurants, auberges, salons de thé, ainsi que les abattoirs et maisons de passe. Ces spécialisations nécessitent le développement de relations entre les différents groupes, ce qui favorise l'émergence d'un sens d'identité ethnique, au-delà des différences culturelles régionales. Le nationalisme chinois trouvera là un terrain fertile au XXe siècle pour se développer.



Cette boutique de la rue Charoen Krung propose un vaste choix d'offrandes chinoises traditionnelles : bougies, encens et objets en papier du type de ceux fabriqués par les artisans de la communauté de Charoen Chai. (B-E. P.)

Jeunes filles en habit traditionnel lors des festivités du Nouvel an lunaire. (A.P.)



Les sociétés secrètes

Sur la rue Phadsai, le café La Sae est l'un des derniers survivants d'un Chinatown dont les troquets ont presque disparu. Ouvert en 1928 par un marchand ambulant chinois, il est tenu aujourd'hui par son arrière-petit-fils. Dans sa salle ouverte sur la rue, de vieux chinois discutent dans un sabir de teochiu et de thaï. Sur le mur jaune décrépi, une peinture naïve représente le Sampheng de 1900. Le temps passe sur une vieille horloge. A côté, un portrait du roi Bhumibol tenant sa mère dans ses bras. Les habitués lisent le journal ou échangent les dernières nouvelles du quartier. Apporté au Siam par les Hollandais de Batavia à la fin du XIXe siècle, le café se boit chaud ou glacé, mais toujours noir, et allongé d'une bonne dose de lait concentré.

officielle deviendra « *angyi* » à la fin du XIXe siècle, du nom de l'un des groupes. Elles sont omniprésentes dans la vie quotidienne des Chinois au Siam. L'ouvrier chinois qui refuse de devenir membre n'a aucune chance d'être employé dans les moulins à riz de Bangkok. Mais il sait également qu'il peut compter sur la société secrète à laquelle il appartient pour l'aider en cas de besoin, par exemple en honorant les frais d'un procès devant un tribunal ou en l'aidant à se procurer les traitements adéquats s'il tombe malade ; ses funérailles mêmes seront financées s'il est nécessaire. Les triades se livrent bien entendu également à des activités criminelles, telles que le trafic de l'opium, l'usure et le racket. Avant l'explosion de l'immigration chinoise au Siam durant la seconde moitié du XIXe siècle, des tensions entre les Chinois et la société siamoise appa-

durant deux jours sur Charoen Krung en 1889. Interdites en 1897, les sociétés secrètes se maintiendront encore mais vont perdre de l'influence au fil du temps. Les abus de pouvoir et la corruption qui les gangrènent auront finalement raison d'elles.

Bangkok au tournant du XXe siècle

Au tournant du XXe siècle, Sampheng compte 200 000 habitants, le tiers de la population totale de Bangkok. Le quartier reste un gigantesque taudis surpeuplé. La pénurie de logements est criante, l'hygiène déplorable, les rues encore rarement pavées, le manque d'espace rend la vie des habitants difficile.

Etienne Lunet de la Jonquière est un militaire français qui remonte le Chao Phraya et ses affluents en 1904 jusqu'en Birmanie. Dans *Le Siam et les Siamois*, le témoignage de son exploration, il accorde quelques pages hallucinées à sa visite de Sampheng : « *Comme dans toute ville chinoise, les abords des maisons sont infects : les dalles des ruelles font jaillir en retombant sous le pied une boue noirâtre et puante. En certains coins, sur le bord des canaux, des amas d'immondices attendent que les pluies viennent les entraîner vers le fleuve et à la saison sèche, il n'y a plus là que quelques flaques d'eau verdâtre dans laquelle croupissent des charognes. Les ponts, les parvis des pagodes sont encombrés de lépreux aux plaies hideuses : ils les étalent aux yeux des passants, sans même en chasser les mouches qui y pullulent. Les parfums des fleurs, des fruits, les odeurs violentes des drogues pharmaceutiques, des bâtonnets d'encens, des cuisines en plein vent, se mêlent à des relents de pourriture et aux miasmes qui s'élèvent le soir des boues infestées.* » Après la construction des premières routes sous le règne du roi Mongkut, son fils et successeur Chulalongkorn (Rama V) poursuit l'effort. A la suite d'un incendie qui ravage le bidonville situé au nord du quartier en 1892, il annonce la construction d'une nouvelle rue : Yaowarat. Il faudra près de huit ans pour achever cette artère de 20 mètres de large qui court sur un kilomètre et demi. Son parcours sinueux, dû aux nombreux pâtés de maisons appartenant à des propriétaires privés que le roi souhaite éviter, lui donne

« Sans patron pour les protéger et exclu du système social thaï traditionnel, les Chinois se tournent vers les sociétés secrètes. »

Longtemps, les cafés au Siam ont mauvaise réputation, car ils servent de couverture pour les sociétés secrètes, « importées » de Chine pour régir la vie des communautés.

Les Chinois, exemptés de corvée en payant la taxe de travail, peuvent voyager et s'installer où ils le souhaitent. Mais cette liberté a un prix : l'absence de patron pour les protéger et la vie en dehors du système social thaï traditionnel féodal mais garant d'une certaine sécurité. Les immigrants se tournent donc vers les sociétés secrètes qui les avaient défendus des officiels corrompus et des bandits dans leur pays d'origine. La Triade originelle, première société secrète, est née à la fin du XVIIe siècle en opposition à la dynastie des Qing : elle n'aura de cesse, jusqu'à la révolution de 1911, de soutenir les révoltes contre les « usurpateurs mandchous » et de tenter de restaurer l'ancienne dynastie Ming. Les sociétés secrètes sont d'abord appelées « *tua hia* », ce qui signifie « grand frère » en dialecte teochiu ; l'appellation

raissent. Les nouveaux arrivants n'acceptent pas certaines règles qui contredisent leurs traditions, en particulier en matière d'héritage. Des tribunaux chinois sont créés en 1868 pour régler les affaires entre Chinois selon la coutume. Des « shérifs », souvent lukchins, sont chargés par l'Etat siamois de veiller au respect de l'ordre dans leur juridiction : cela signe de fait la reconnaissance officielle de certains leaders de sociétés secrètes.

Par ailleurs, pour contrecarrer l'influence occidentale sur la population chinoise, qui est exposée aux missionnaires chrétiens et peut bénéficier de la protection offerte par certaines ambassades contre rétribution financière, le pouvoir siamois décide aussi d'utiliser les sociétés secrètes. Mais cette stratégie ambiguë est à double-tranchant et des conflits apparaissent à partir des années 1870 : des gouverneurs siamois sont assassinés, des membres de sociétés secrètes exécutés en masse en guise de représailles. La guerre des triades voit plus de mille Chinois combattre

toine**in**bangkok

. studio .

des projets . de la déco . des fous rires . de
l'architecture d'intérieure . des œuvres d'art
dans des hôtels. de l'adrénaline. beaucoup .
des dessins et des images . des coups de
cœurs. des jeunes artistes

merci a vous

et des moins jeunes . de l'émotion . de la
couleur . de l'inattendu . de la surprise . un
nouveau show-room . du design . de
l'humour . du décalage . de la french touch .
du vernaculaire . du revisité . du sophistiqué
. de l'accessible . du bonheur .

. boutiques .

toine**in**bangkok

www.toineinbangkok.com

HOME DESIGN
DECORUM
Furniture & Decoration

Meubles à la française et à l'italienne

Un savoir-faire reconnu

dans la décoration intérieure

Ouvert de 9h à 20h tous les jours



Tel: 038 251 970

Email: decorum@loxinfo.co.th • www.decorum-thailand.com

217/21 Theppasit road, Jomtien, Pattaya

Yves
Joaillier

**FABRICANT JOAILLIER
DEPUIS 1980**

LA BOUTIQUE
CHARN ISSARA TOWER I
3RD FLOOR / RAMA IV



OUVERT DE 11:00 A 17:30
TOUS LES JOURS SAUF LE DIMANCHE

02 233 32 92

joyaubkk@gmail.com

MAUBOUSSIN

Artiste Joaillier



Photo: Sylvie Lancheron

L'heure du Premier Jour
Steel watch, mother of pearl dial, quartz movement. B12,500

Central World A121 1st Floor Atrium Zone Tel 02 252 6811

*Dé*lifrance

HÉRITAGE

VIENNOISERIES

DÉLIFRANCE HÉRITAGE

élaborées à partir d'ingrédients nobles
de notre terroir français.

Quand les saveurs traditionnelles françaises s'invitent au royaume du sourire.

*Oufs Label
Rouge*

*Beurre de
Bretagne*

*Farine de blé
française*

*sucre de
canne*

*Dé*lifrance

La boulangerie inspirée

une forme incurvée rappelant celle d'un dragon, dont la tête serait située là où Yaowarat rejoint Charoen Krung. Les habitants du lieu y voient bien entendu un signe extrêmement favorable. Dans la vaste tâche de modernisation du royaume qu'il entreprend, s'inspirant de l'Occident pour éviter paradoxalement la colonisation, le roi Chulalongkorn envoie ses experts étudier l'urbanisme de Singapour et favorise sa duplication à Bangkok. Un boom de la construction a lieu dans les rues Yaowarat, Ratchawong, Anuwong ou Songwat dès les années 1890. Des rangées de compartiments chinois (« shop houses ») modernes sont construites. Ces maisons à deux étages, aux murs de briques crépis et au toit recouvert de tuiles, sont en général financées par le Trésor royal, puis louées à des marchands chinois. Au rez-de-chaussée, le magasin ; à l'étage, les appartements des commerçants. Les travailleurs dorment parmi les marchandises ou dans des dortoirs surpeuplés.

Les plus vieux bâtiments encore visibles à Chinatown datent de cette époque : certains sont très beaux, mais le temps a fait son œuvre et la plupart sont aujourd'hui bien fatigués. L'immeuble Kao Chan est la première structure équipée d'un ascenseur en Thaïlande et ses neuf étages en font le plus haut édifice de son époque. A la fin du siècle, un tramway – dont le service ne sera interrompu qu'en 1968 – est mis en place sur Charoen Krung et Yaowarat.

Lors de la Première Guerre mondiale, l'influence européenne est en baisse au profit des marchands chinois. La demande de riz augmente fortement : des centres d'acquisition du riz non décortiqué, le paddy, sont situés en bordure de Sampheng, tout au long du Chao Phraya. Les rues Songwat, puis Yaowarat, deviennent les centres importants du négoce. Un port de plus fort tonnage est ouvert à Khlong Toei et de nombreuses entreprises déménagent dans ce quartier. Les marchands de Chinatown doivent réorienter leurs investissements vers l'économie domestique. Des banques et compagnies d'assurance, ainsi que des entreprises de transport, sont créées par les Chinois dans la première décennie du siècle.

La Siam Commercial Bank, fondée en 1906, est la première banque com-

merciale au Siam. Son siège initial, situé à Talat Noi, est toujours visible : situé juste à côté du fleuve, ce bâtiment créé par l'architecte turinois Annibale Rigotti (1870-1968), à qui l'on doit également la gare de Hua Lamphong, est un bel exemple du style néo-Renaissance en vogue à la fin du XIXe siècle en Europe. Parfaitement conservé, il est à l'ombre d'un grand arbre sacré dont la forme des feuilles a inspiré le logo de la banque.

À l'intersection de Sampheng Lane et de la rue Mangkon, un beau bâtiment de sept étages, qui est lors de sa construction l'un des plus hauts du quartier, abrite la boutique d'or Tang To Kang. Originaire de Chenghai, dans le Guangdong, et arrivé au Siam dans les années 1870, son fondateur est l'un des premiers orfèvres du quartier. Son fils Tang Tek-kwang deviendra orfèvre royal de Rama VI et un garuda

tégitime de la division ethnique interdisent de fait cette mixité. Si les nouveaux arrivants maintiennent certains de leurs particularismes, de fait une intégration progressive a lieu. Kenneth Landon, un universitaire américain, fait ainsi le portrait amusant, dans son livre *The Chinese in Thailand*, paru en 1941, d'un lukchin sino-thaï. « *Un marchand chinois important au visage clairement chinois, dont le père était Chinois et la mère Thaïe, fut offensé d'être traité de «Chek», de façon ludique. Et cela malgré le fait que les affiches de sa boutique étaient en chinois, qu'il parlait deux dialectes chinois, qu'il faisait ses comptes en chinois, envoyait ses enfants à une école chinoise. Il parlait lui-même thaï parfaitement, se considérait comme Thaï [...]* »

Symbole de cette intégration, les noms des lukchins, à l'origine composé de deux syllabes – le clan et le nom personnel – sont progressivement thaïsés,

« N'épouse pas une Siamoise » disaient les mères teochiues avant de laisser partir leur fils. »

orne la façade de ce bâtiment datant de 1921 et construit par un architecte hollandais. Les Chinois, ne pouvant acheter de terre en tant qu'étrangers, investissaient l'argent gagné en or. De quatre boutiques au début du XXe siècle, le quartier de Chinatown est passé à près de 150 aujourd'hui, et la qualité de son or est réputée mondialement.

Une identité chinoise en transformation

« N'épouse pas une Siamoise » disaient les mères teochiues avant de laisser partir leur fils. Beaucoup de ceux qui tentent leur chance ne reviennent jamais au pays. Les mariages mixtes sont nombreux, à tous les niveaux de l'échelle sociale. La noblesse thaïe est encouragée à s'associer aux grandes familles chinoises, y compris par le mariage, chose impensable dans les pays voisins colonisés, Malaisie, Philippines ou Indes néerlandaises, où les préjugés raciaux européens et la stra-

prenant une consonance générale thaïe, mais toujours reconnaissables à leur longueur. Au XXe siècle, apparaît néanmoins le terme « *huaqiao* » – personne chinoise résidant à l'étranger – pour désigner les nouveaux immigrés chinois qui conservent un lien fort avec la Chine. Pour la première fois, des femmes et des familles entières s'installent au Siam. Les mariages inter-ethniques déclinent rapidement. L'enfant chinois remplace le lukchin et ses sympathies et loyautés sont dirigées vers la mère-patrie chinoise. L'intégration s'en trouve compliquée.

Paul Morand, dans *Rien que la terre*, consacre quelques pages aux deux mois qu'il passa au Siam en 1925 : « *Le Sampheng, ou quartier chinois de Bangkok, c'est la Chine du Sud, hors de Chine, la même qu'à Singapour, Cholon, Hanoi, Manille. Tout le monde connaît le Chinois envahissant, avide, travailleur, maigre dans les rues, gras dans les boutiques, xénophobe, soumissionnant toujours au plus haut, mettant la main sur tous les monopoles, prêtant aux pauvres pour* »

éclairant. « De tous les Asiatiques étrangers, les Chinois sont certainement ceux qui tiennent la plus grande place dans le royaume de l'éléphant blanc. Ils sont plus de 200 000 à Bangkok, dans le Sampheng, dans les marchés, dans les rues commerçantes [...] On en trouve à tous les échelons du monde commercial et industriel, depuis le scieur de tek millionnaire dont les établissements occupent plus d'un kilomètre de rives au faubourg de Samsen, jusqu'au marchand de berlingots et au montreur de marionnettes qui dresse ses tréteaux dans les carrefours entre quatre quinquets fumeux. Ils sont tout et font de tout [...] ; ils sont universels. Quelques-uns parlent l'anglais, presque tous se mettent vite à apprendre les quelques mots de siamois qui sont nécessaires à leurs transactions journalières; leurs enfants fréquentent d'ailleurs assidûment les écoles qui leur sont ouvertes et y occupent facilement les premières places. »

Face à cette omniprésence chinoise dans le pays, le gouvernement siamois a une approche interventionniste : les sociétés secrètes sont interdites, des patrouilles de police plus nombreuses ont lieu dans le quartier chinois, les activistes politiques sont déportés. Se pose même la question de la loyauté d'une communauté qui s'assimile de plus en plus difficilement.

En 1908, du haut d'un balcon situé à Sampheng à l'intersection des rues Phlitphon et Tao Lane, le révolutionnaire chinois Sun Yatsen fait un discours très remarqué de la population. Voulant mettre fin à la dynastie mandchoue des Qing au pouvoir en Chine depuis 1644, c'est sa troisième visite à Bangkok depuis 1903. Il souhaite rassembler au Siam un support moral et trouver des financements. Les premières visites ont été peu fructueuses car les dirigeants de la communauté, bien que tradi-

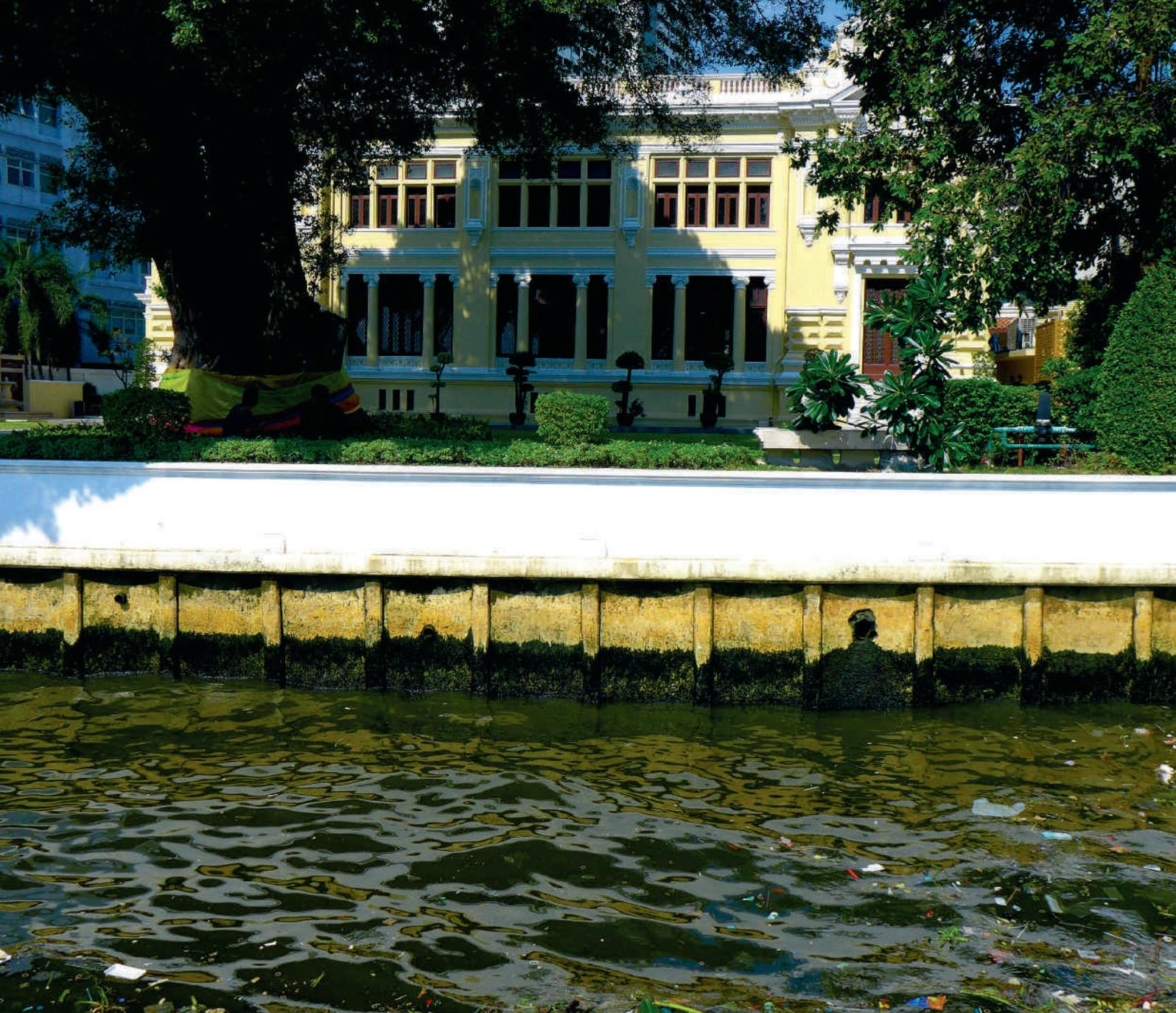
tionnellement opposés au pouvoir mandchou, ne comprennent pas la notion de république et soutiennent la monarchie absolue thaïlandaise. Mais lors des visites suivantes, Sun Yatsen essaie de toucher directement la population. Beaucoup de migrants ayant quitté la Chine pour échapper à la pauvreté et aux difficultés liées au régime mandchou corrompu sont sensibles aux thèses prônées par le révolutionnaire. Après le discours de 1908, beaucoup de Chinois de Sampheng coupent leur queue de cheval pour se démarquer des Qing et en signe de rejet du joug mandchou. Le balcon est aujourd'hui encore visible et le carrefour porte le nom de « Carrefour de l'Oraison » (Si Yaek Pathakatha). Le pouvoir siamois est au départ hostile au mouvement révolutionnaire de Sun Yatsen. Menaçant la stabilité politique du pays, celui-ci est d'ailleurs invité à quitter le pays après ses premières vi-

sites. Mais les grèves de 1910, auxquelles il est opportunément opposé, permettent au mouvement révolutionnaire d'affirmer sa loyauté au pouvoir siamois, tandis que les conservateurs responsables de la communauté chinoise et les chefs de triades clandestines sont décrédibilisés.

Les grèves de 1910 sont dues à l'abandon du « phuk pi », la taxe de travail spécifique payée par les Chinois. Ceux-ci étant désormais soumis à la même contribution financière que celle imposée aux Thaïs, ce qui représente une augmentation substantielle de la somme à payer, les dirigeants de la communauté veulent montrer à l'élite siamoise que les Chinois ont la maîtrise du commerce. Ils décident de paralyser le centre de Bangkok. Le mouvement de grève dure trois jours, jusqu'à ce que Rama V appelle l'armée et que l'ordre soit restauré dans le sang. De nombreux travailleurs ►



Un des nombreux autels chinois que compte le quartier. (Anikó Palánky).



La Siam Commercial Bank, située à Talat Noi, au bord du Chao Phraya, fut la première banque commerciale du Siam. Construite en 1906 par l'architecte italien Annibale Riggotti dans un style néo-Renaissance, parfaitement conservée jusqu'à aujourd'hui, elle est toujours en service. Les feuilles du grand arbre sacré qui l'ombragent ont inspiré le logo de la banque. (B-E.P.)

et dirigeants sont arrêtés et, pour la première fois, la communauté chinoise est vue comme un problème au Siam. La royauté et l'intelligentsia ont le sentiment que l'assimilation ne fonctionne plus.

La révolution Xinhai de 1911 voit la chute du régime mandchou en Chine et l'instauration d'une République à Nankin. Si la révolution est accueillie avec joie à Bangkok, ses débuts sont difficiles et la Chine se divise bientôt entre chefs de guerre au nord et nationalistes du Kuomintang – le parti fondé par Sun Yatsen après la révolution – au sud. La communauté chinoise de Sampheng est au départ très favorable aux seigneurs du nord, mais le parti nationaliste, dirigé par Chiang Kai-chek après la mort de Sun Yatsen, parvient finalement à ga-

agner les suffrages de la population chinoise du Siam au milieu des années 1920.

Chiang Kai-chek lance bientôt une chasse aux sorcières contre les communistes du Guangdong. De nouvelles arrivées massives de Chinois ont lieu au Siam en 1927. De nombreuses femmes, ainsi que des professeurs et d'autres membres de l'intelligentsia éduquée, rendent cette immigration encore moins assimilable que les précédentes, mais permettent la création de très nombreuses écoles chinoises et de journaux en langue chinoise, ainsi que l'ouverture de clubs d'études et d'associations politiques. De nombreux militants communistes entrés au Siam entre 1927 et 1929 enseigneront dans les écoles chinoises.

Des Chinois à la fois acteurs et boucs-émissaires

Les règnes de Mongkut et de Chulalongkorn sont une période de profondes transformations pour le Siam. Reposant traditionnellement sur les trois piliers brahmaniques de la monarchie, du système administratif et du contrôle de la population via le « *phrai* » – travail forcé – et l'esclavage, le pays va se transformer en quelques décennies en un État-nation. Rama V cherche à moderniser le pays pour lui éviter la colonisation tout en gérant les changements sociaux liés à l'arrivée du capitalisme et adopte une nouvelle doctrine – Nation, Religion et Roi – qui reste en vigueur aujourd'hui. La monarchie thaïlandaise devient le lieu ►



Vivez la magie du lac !

A partir de 60 \$* la nuit jusqu'au 31 août 2015 avec un dîner pour 2 pers offert** par Gavroche !

* séjour de 3 nuits minimum. Réservation code « Gavroche »
** hors boissons



Tél +95 (0)81-209928
thanakha.inle.hotel@gmail.com

thanakha-inle-hotel.com

No. 80-81, Nan Thae Street, Nan Pan Quarter, Nyaungshwe, Shan State, Burma

Le plus ancien restaurant français de Bangkok

« Une institution où la cuisine lyonnaise est mise à l'honneur. »

Gavroche, Sep 2013



Spécialités maison

Nem au fromage de chèvre

Timbale de chair de crabe sauce au Noilly

Steak tartare pommes frites

Jarret d'agneau aux haricots blancs

Filet de dorade au safran

Formule déjeuner (3 plats)
450 B prix net

Le Bouchon

37/17 Patpong 2, Surawongse Road

BTS Sala Daeng

Ouvert tous les jours (sauf le dimanche) de 12h à 23h

lebouchonbkk1@gmail.com

Tél 02 234 91 09

www.lebouchonpatpong.com

Réservation recommandée



WORLD LEADER IN QUALITY OF LIFE SERVICES

ON-SITE SERVICES

Sodexo – the World’s Largest Integrated Facilities Management (IFM) Company

In Thailand, Sodexo provides Quality of Life Services in Healthcare, Education, Corporate, and Remote sites segments. Established in 2004, Sodexo Thailand offers On-site Services Solutions over 100 locations across the country and currently employs 2,500 staff.

Our services include:

- Technical Facilities Management
- Medical Devices Management
- Food Services
- Housekeeping Services
- Gardening Services

Sodexo worldwide revenue reaches 782,000 Millions Baht employing over 420,000 staff, rank 18th biggest employer in the world. Everyday, Sodexo serves 75 millions customers globally.



QUALITY OF LIFE SERVICES



wine
connection

nouveau menu !

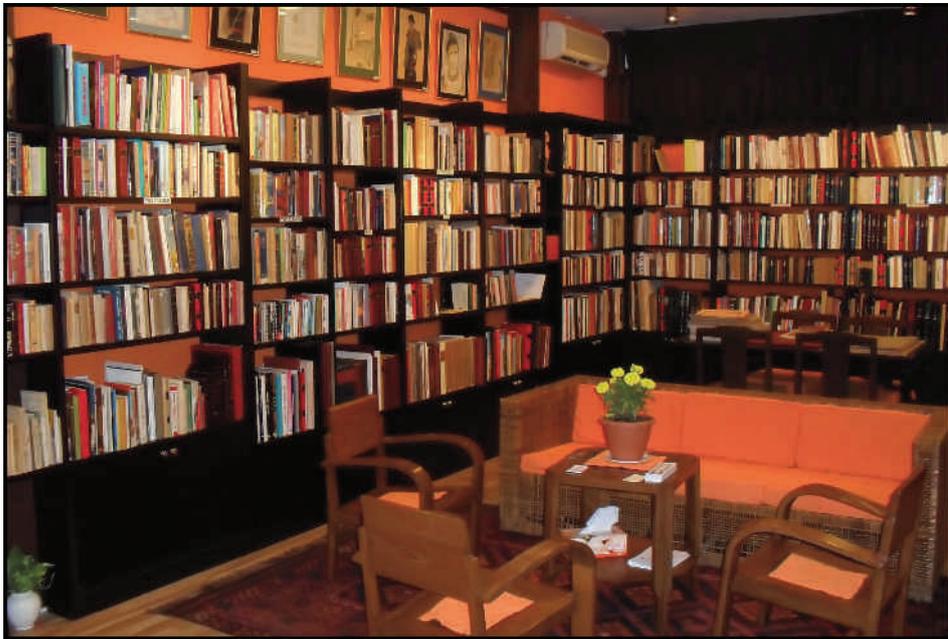
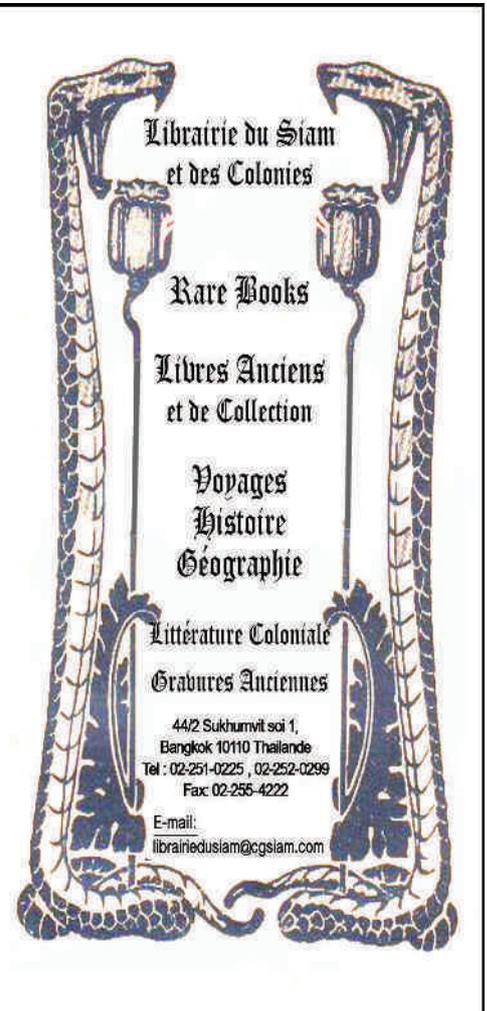
340 THB

Magret de Canard

Servi avec purée de pommes de terre, asperges et ratatouille

www.wineconnection.co.th

Les grillages sont disponibles uniquement dans nos bistros (K-Village/Rain Hill/Siam Complex)

**Libraiirie du Siam
et des Colonies**

Rare Books

Libres Anciens
et de Collection

Voyages
Histoire
Géographie

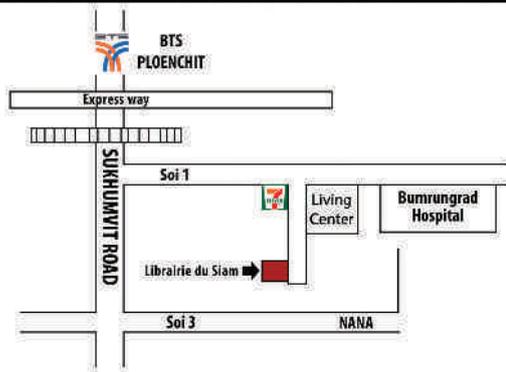
Littérature Coloniale
Gravures Anciennes

44/2 Sukhumvit soi 1,
Bangkok 10110 Thaïlande
Tel : 02-251-0225 , 02-252-0299
Fax: 02-255-4222

E-mail:
libraiiriedusiam@cgsiam.com

**NOUVELLE
ADRESSE !**

44/2 Sukhumvit soi 1
Bangkok 10110 Thaïlande



de convergence de composantes ethniques diverses, le roi personnifiant les valeurs religieuses, sociales et politiques. Peu importe son origine, un vrai Thaï se doit d'être loyal à son roi : le Siam devient une nation.

Le système de collecte de l'impôt est centralisé et les monopoles sur les ressources naturelles, les denrées essentielles, ainsi que sur l'opium, le jeu et l'alcool abandonnés. Le phraï est libéralisé et l'esclavage progressivement abandonné, jusqu'à son abolition complète en 1905. Alors que la population siamoise est presque entièrement dédiée à l'agriculture, les Chinois, prêts à travailler plus longtemps et dans des conditions souvent plus dures, sont très majoritaires sur les docks, dans les moulins à riz et dans les services. La centralisation administrative, notamment de la collecte de l'impôt, affaiblit par ailleurs le lien qui existait entre la royauté et les Chinois qui géraient les monopoles.

À la mort de Chulalongkorn en 1910, son fils lui succède sous le nom de Vajiravudh (Rama VI). Ayant étudié à Oxford, celui-ci est très influencé par l'antisémitisme européen et voit l'occasion de souder le destin national de son peuple par l'exacerbation des sentiments anti-chinois. Son article *The Jews of the Orient* (Les Juifs de l'Orient), écrit sous pseudonyme en 1914, est un décalque saisissant du traditionnel discours antisémite en vigueur alors en Europe. Il accuse les Chinois de tout ce qui est traditionnellement reproché aux Juifs : inassimilables en raison de leur loyauté avant tout raciale et de leur sens de leur supériorité, ils considèreraient leur résidence au Siam comme temporaire, et n'auraient pour seul but que de gagner le plus d'argent possible ; ils forceraient leurs femmes siamoises à devenir chinoises et éduqueraient leurs enfants à la chinoise ; opportunistes et hypocrites, ils voudraient tous les privilèges, mais refuseraient les obligations de la citoyenneté ; face à l'État ils seraient perfides, secrets et rebelles et parasiteraient l'économie thaïe en important leurs produits de Chine tout en épuisant la richesse du pays... Mais les mesures anti-chinoises réellement mises en place restent légères à

cette époque. Des conflits ont lieu pour le contrôle de l'éducation de la communauté chinoise au Siam, les écoles chinoises devant favoriser une assimilation de leurs élèves via des cours d'histoire thaïlandaise et de langue thaïe ; les associations chinoises sont également contrôlées de plus près. Les anoblissements de riches Chinois, qui étaient courants auparavant et permettaient de rapprocher les élites siamoises de la bourgeoisie chinoise, sont abandonnés. Ce raidissement se produit alors que l'immigration connaît un pic : la période 1918-1931 voit s'installer au Siam plus de 1,3 million de Chinois.

Les réformes entreprises par Mongkut et Chulalongkorn durant la seconde moitié du XIXe siècle, si elles sont nécessaires pour éviter au pays d'être colonisé par les puissances euro-

Après les grèves de 1910, la communauté chinoise est vue pour la première fois comme un problème au Siam. »

péennes, n'en affaiblissent pas moins la monarchie en la sécularisant. La nouvelle élite bureaucratique et militaire a de plus en plus de mal à supporter l'inégalité de traitement entre les aristocrates de naissance médiocrement qualifiés qui monopolisent les postes de direction au détriment de roturiers éduqués dont la promotion se fait exclusivement au mérite. Cette nouvelle élite demande par ailleurs un meilleur partage des richesses et la mise en place d'un nationalisme réellement populaire, alors que la monarchie absolue est, selon eux, synonyme d'arriération et de status quo.

Un groupe appelé « les Promoteurs », composé à la fois de militaires et de civils de la nouvelle élite, prend le pouvoir le 24 juin 1932. Parmi eux, Pridi Banomyong, un lukchin né en 1900, qui entre dans la bureaucratie d'État juste avant que les mesures anti-chinoises de Rama VI n'interdisent le recrutement de Chinois dans les rangs des fonctionnaires. Étudiant à Paris en

1920, il rencontre Phibun Songkram et Khuang Aphaiwong, autres membres des Promoteurs. Le membre le plus âgé des révolutionnaires de 1932 est le colonel Phraya Phahon-Phonphahasena : né en 1887 d'un père lukchin qui avait reçu le titre nobiliaire de « phraya », il est l'un des premiers étudiants non issus de la famille royale à étudier à l'étranger, en Allemagne.

Après la prise du pouvoir, les militaires font appel aux bureaucrates du groupe des francophiles de Pridi Banomyong, influencés par les idées marxistes. Ceux-ci proposent de s'attaquer à la pauvreté rurale, aux inégalités de richesse et à la stratification du système économique. Mais les anglophiles et militaires du groupe des Promoteurs, par crainte du bolchévisme, forcent bientôt Pridi à l'exil. Les Chinois sont désignés comme boucs émissaires de

l'échec du gouvernement à régler les problèmes et, alors que la révolution de 1932 a été largement rendue possible grâce aux Sino-Thaïs assimilés – qui représentaient un tiers des membres du nouveau Sénat – une politique anti-chinoise inédite va être mise en place

au cours des années suivantes. Ce paradoxe reflète le conflit interne au sein de la communauté chinoise entre lukchins intégrés dans la société thaïlandaise, qui ont souvent rejoint les classes supérieures, et nouveaux émigrants orientés vers la Chine, parlant des dialectes chinois dans leur vie quotidienne et ayant conservé leurs coutumes d'origine. De nombreuses professions sont progressivement interdites aux Chinois, alors que la taxe de séjour pour les étrangers est multipliée par 6 entre 1921 et 1938. Le nombre d'heures d'enseignement du chinois dans les écoles est limité, et sur les 270 écoles chinoises que compte le pays en 1933, la plupart doivent fermer au cours des années suivantes. Il ne reste également qu'un seul journal en langue chinoise en 1939. Si les mesures anti-chinoises ne s'attaquent jamais aux personnes, un climat de suspicion est encouragé, et le fossé séparant la communauté chinoise des Siamois grandit. ➤



Seconde Guerre mondiale : les Chinois en porte-à-faux

Après l'invasion de la Chine par l'Armée impériale japonaise en 1937, des grèves et boycotts ont lieu à Bangkok contre les entreprises japonaises. Les dirigeants siamois, eux, se sont alignés officiellement sur le Japon, considérant l'impérialisme nippon favorable aux intérêts du Siam, alors que les puissances occidentales démocratiques représentaient l'ennemi historique.

Avec l'arrivée au pouvoir du maréchal Phibun Songkram, qui devient Premier ministre en 1938, les mesures anti-chinoises se multiplient : nombreuses professions interdites, arrestations et expulsions, écoles et journaux doivent fermer, assassinats de leaders de la communauté, « thaïsation » obligatoire des prénoms et noms de famille. Phibun Songkram décide de changer le nom du pays : le Siam devient la Thaïlande.

Les troupes japonaises entrent sur le territoire thaïlandais en décembre 1941 en vue de l'invasion de la Malaisie. Le gouvernement collabore quasi immédiatement avec l'occupant, dans l'objectif de profiter de l'hégémonie japo-

naise afin d'étendre le territoire du pays et d'asseoir sa domination régionale. Des mesures anti-chinoises supplémentaires suivent : réservation de postes supplémentaires aux Thaïs, interdiction de résider dans certaines zones et provinces.

Mais les premières tensions entre le Japon et la Thaïlande apparaissent dès 1942. Le Japon se comporte en Thaïlande comme en territoire occupé, ses troupes sont agressives et ignorent les lois thaïlandaises. De la main d'œuvre est demandée par les Japonais au gouvernement thaïlandais pour construire le chemin de fer entre Bangkok et Rangoon. Phibun refuse d'envoyer des travailleurs thaïlandais et ordonne le recrutement forcé de main d'œuvre chinoise. Près de 50 000 coolies sont recrutés entre mai et août 1943, dont beaucoup contre leur volonté. Les conditions de travail terribles sur le « Chemin de fer de la mort » coûteront la vie à 90 000 civils et 16 000 prisonniers de guerre.

En décembre 1943, les Alliés commencent à bombarder Bangkok et la Thaïlande entreprend un rapprochement avec Chiang Kai-shek. À l'intérieur du pays, la politique anti-chinoise est abandonnée : des journaux chinois

sont de nouveau autorisés et des décorations remises à des leaders chinois. Phibun est finalement renversé en août 1944.

Le renouveau de l'après-guerre

Après la reddition du Japon en septembre 1945 et la fin de la Seconde Guerre mondiale, Seni Pramoj, résistant et ancien ambassadeur aux États-Unis, devient Premier ministre, et cherche l'appui de la Chine pour éviter une condamnation internationale de la Thaïlande. Ce rapprochement permet l'établissement de relations diplomatiques formelles entre la Thaïlande et la République de Chine en janvier 1946 et l'ouverture de la première ambassade de Chine à Bangkok en octobre de la même année. Les Chinois résidant en Thaïlande n'ont plus besoin de s'adresser aux sociétés secrètes et aux organisations de Chinois d'outre-mer lorsqu'ils ont besoin d'assistance et de protection.

La Thaïlande est temporairement rebaptisée Siam. Les écoles chinoises rouvrent leurs portes, elles seront plus de 400 en 1948. Les journaux de la communauté reparaissent également



A Chinatown, comme partout à Bangkok, les tables des restaurants débordent sur les trottoirs, voire sur la chaussée, au plus près des véhicules... (Bruno-Edouard Perrin)



en grand nombre. Les membres de l'élite n'hésitent plus à proclamer leurs origines et reprennent souvent leur nom chinois. Une nouvelle vague d'immigration voit arriver 86 000 Chinois en 1946, ce qui pousse le gouvernement à mettre des quotas en place et le nombre de nouveaux arrivants est limité à 10 000 en 1947.

Mais le coup d'État militaire d'avril 1948 voit le groupe du so Rachakru remettre Phibun Songkram au pouvoir: les quotas d'immigration passent alors à seulement 200 personnes par an en 1948 et le Siam reprend définitivement le nom de Thaïlande. En Chine, la République populaire de Chine est proclamée le 1er octobre 1949 par Mao. Chiang Kai-chek et deux millions de nationalistes se réfugient à Taiwan. La communauté chinoise d'outre-mer est choquée par la défaite. Des villages peuplés par d'anciens soldats du Kuomintang voient le jour dans le nord de la Thaïlande. L'immigration chinoise en Thaïlande va rester très basse pendant une vingtaine d'années, car les frontières de la République populaire de Chine sont fermées.

En Thaïlande, l'éducation chinoise souffre de la politique d'assimilation nationaliste. Ceux qui souhaitent rester

doivent thaïser leurs noms. Les associations chinoises se désorganisent. Les Chinois de Thaïlande ne se définissent plus par le nationalisme, mais contribuent à l'émergence d'une nouvelle identité thaïlandaise au sein d'un nouvel équilibre géopolitique mondial. La Thaïlande aligne sa politique extérieure sur les États-Unis, notamment dans sa dimension anti-communiste. Pour circonscrire les influences, le gouvernement limite alors les écoles chinoises, suspectées de sympathies communistes, et les surveillent étroitement. La politique économique nationaliste de Phibun Songkram réussit à contrecarrer la traditionnelle domination chinoise dans l'économie thaïlandaise. Les banques et les assurances se développent. Mais les grandes entreprises d'État – les conglomérats – dirigées par l'élite militaire ne sont pas efficaces et le manque d'expertise les oblige à réembaucher des cadres sino-thaïs.

Même si les frontières sont en principe fermées entre la prise de pouvoir par les communistes en Chine en 1949 et les années 1970, les liens culturels entre la Chine et la Thaïlande ne sont pas coupés. On compte jusqu'à 50 troupes de théâtre chinois à Chinatown et la rue Yaowarat abrite cinq salles de spectacle dans les années 1950, dont les plus grandes ont près de 400 places. Les opéras traditionnels chinois, dont chaque représentation peut durer entre quatre et cinq heures, sont plus qu'un simple divertissement: ils servent également à propager des préceptes moraux et sont joués, avant la création de théâtres dédiés, dans les sanctuaires ou dans des salles improvisées lors des festivals. Les habitants comprenant de moins en moins les dialectes chinois, une traduction est souvent nécessaire pour les rendre accessibles et des opéras chinois en langue thaïlandaise voient même le jour...

Alors que le septième art gagne en popularité, de nombreux théâtres vont se reconverter en salles de cinéma. Les films de République populaire de Chine continuent à être montrés dans les cinémas de Yaowarat dans les années d'isolement, tout comme ceux de Hong Kong ou de Singapour. Le théâtre Ching Hua, sur Yaowarat, ouvert dans les années 1930, fonctionnera encore dans les années 1990 avant d'être converti en salle de cinéma. Le Chinatown Rama, également sur Yao-

warat, offre encore aujourd'hui une double projection – un film thaï d'abord, puis une production américaine – pour 60 bahts la séance. Son hall d'entrée délicieusement rétro et sa petite salle aux sièges désormais défoncés sont les derniers témoins de cette époque. Au sud de Chinatown, dans le quartier de Talat Noi, pas de cinémas, mais des rues aujourd'hui encore envahies par des montagnes de pièces détachées. Les descendants des forgerons et chaudronniers hokkiens se sont reconvertis dans l'industrie mécanique. Grâce au recyclage de pièces usées provenant de surplus ou de pays voisins, le quartier a participé au redressement économique de la Thaïlande dans les années 1950. Depuis, les mécaniciens de Siang Gong approvisionnent l'industrie thaïlandaise en pièces de rechange peu chères. Automobiles, camions, tuk-tuk, mais aussi frigos ou pompes bénéficient de ce recyclage traditionnel. Un artisanat particulier qui a permis également la construction de moteurs économes en essence ou moins polluants. Des étudiants en mécanique viennent apprendre sur le tas et chercher des pièces. Les jolies « shop houses » du quartier sont certes parfois un peu cachées par les empilages plus ou moins stables de pièces, mais ce décor particulier qui continue à faire vivre économiquement une bonne partie des habitants est également un argument touristique unique.

La fin de l'âge d'or de Yaowarat

Le coup d'État de 1957, puis l'arrivée au pouvoir du maréchal Sarit, signent la liquidation définitive de l'héritage des « Promoteurs » de 1932 et la reprise du pouvoir par les élites royales. La faction militaire de Phibun est purgée dans l'appareil d'État. L'orientation du nouveau gouvernement est strictement pro-américaine et encourage l'entreprise privée comme moteur du développement économique, au détriment des grands conglomérats. Au cours des années 1960, les grandes familles chinoises et les classes moyennes, largement sino-thaïes elles aussi, sont soutenues afin de limiter la propagation des idées communistes. Les Chinois ne sont plus considérés comme un problème et c'est au contraire leur rôle positif dans le développement du ►

SPANISH ON 4

SPANISH ON 4 TAPAS CAFE

Les Bars Tapas de Bangkok

TAPAS CAFE

Happy Hours
3 dishes for 195++
Local beers 75++
All day, every day till 7pm!

78, 80 Silom Soi 4, 02 632 9955
1/25 Sukhumvit Soi 11, 02 651 2947
www.tapascafebangkok.com



Venez découvrir la magie du Parc Naturel de Sam Roi Yot, à 38km au sud de Hua-Hin.
Classé dans le Top 10  des Meilleurs hôtels pour Enfants de Thaïlande
www.dolphinbayresort.com - +66(0)32 559 360



Thalassa
HOTEL • KOH TAO

T +66(0) 774 56 791 - www.thalassakohtao.com



30/3 Moo 1, Hat Sairee
KOH TAO 84360, Thailand
T 077 456 205
www.farangopizzeria.com

pays qui est mis en avant. L'âge d'or des années 1950 est terminé pour le quartier chinois, connu désormais sous le nom de Yaowarat plutôt que sous celui de Sampheng. Les riches Sino-Thaïs le quittent progressivement pour s'installer dans d'autres quartiers plus modernes, moins denses, où les infrastructures et les habitations sont mieux adaptées aux nouveaux modes de vie. Les entreprises également ont tendance à se délocaliser. L'avenue Petchaburi est tracée en 1967 et va bientôt abriter de nombreuses sociétés. C'est la fin de Yaowarat en tant que centre du commerce à Bangkok. Avec la révolte populaire de 1973, les conglomérats, renforcés par la croissance économique, se débarrassent des généraux qui occupaient leurs conseils d'administration. Mais le coup d'État de 1976 entraîne la mise en place de nouvelles mesures anti-chinoises, notamment dans le domaine de l'éducation, avec la limitation à cinq heures d'enseignement hebdomadaire du mandarin et l'interdiction d'ouvrir de nouvelles écoles chinoises, qui ne sont plus que 30 en 1980.

Les décennies suivantes voient la nouvelle bourgeoisie chinoise reprendre pied dans la vie politique du pays et promouvoir ses intérêts. Les élites politico-économiques chinoises ne rencontrent en Thaïlande aucun obstacle pour placer leurs membres aux plus hauts niveaux. Pour l'historien américain Sterling Seagraves, qui en 1995 consacre son livre *Lords of the Rims* aux expatriés chinois sur le pourtour du Pacifique, le développement économique thaïlandais serait essentiellement dû à une trentaine de conglomérats, dont seulement deux ne seraient pas contrôlés par des entrepreneurs sino-thaïs. La Thaïlande est probablement le pays de la région où l'influence de la diaspora chinoise est la plus forte. En 2003, dans *Le Destin des fils du dragon*, Arnaud Leveau, actuellement chargé de recherche au Centre d'études de l'Asean

à l'université Chulalongkorn de Bangkok, évalue à 80 % la part des capitaux thaïlandais détenus par la population d'origine chinoise, alors que celle-ci ne représenterait que 8 à 16 % de la population totale du pays. Tous les Thaïs présents dans la liste des plus grandes fortunes de Forbes en 2015 sont d'origine chinoise et dominent la plupart des secteurs : alimentaire, médias, assurances, secteur médical ou encore distribution.

Avec la montée en puissance de la Chine continentale, être d'origine chinoise est désormais un motif de fierté. Jean Baffie, sociologue et anthropologue spécialiste de la Thaïlande cite, dans

**« 80% des capitaux
thaïlandais sont détenus par
une population d'origine
chinoise représentant entre 8
et 16% de la
population. »**

un article de 1999 consacré aux Chinois du pays, une anthropologue de l'université Chulalongkorn qui dit, en parlant d'hommes d'affaires sino-thaïs : « *Ils sont Chinois, ils ont toujours été Chinois, ils le resteront et c'est une chance pour la Thaïlande qui profite ainsi de leur savoir-faire et de leurs réseaux* ».

Sampheng, Yaowarat, Chinatown

Ce petit quartier de Bangkok, dont le nom change selon l'époque et celui qui l'évoque, reste une exception dans la mégalopole qu'est devenue Bangkok. Couvrant une superficie de moins de 2 km², et ne correspondant pas à une zone administrative précise dans la nomenclature officielle des districts de la capitale, il reste l'une des communautés chinoises d'outre-mer les plus denses, rivalisant avec Hong Kong ou

Singapour.

Dans *Le tour de la prison*, recueil de récits de voyage en Asie paru de façon posthume en 1991, Marguerite Yourcenar réussit, en un raccourci saisissant, à saisir son charme : « *Ce quartier chinois, qui serait sordide si la puissante vie pouvait jamais l'être* »... Certes, la rue Yaowarat n'est plus le centre commercial et culturel de Bangkok qu'elle était dans les années 1950 ; le pont de Saphan Han était probablement bien plus pittoresque au début du XX^e siècle qu'il ne l'est devenu, entre la tôle et la boue ; bien entendu, les rives du Chao Phraya, lorsqu'elles étaient occupées par une succession ininterrompue de jonques, devaient faire une plus grande impression que depuis la navette fluviale. L'arrivée du métro l'an prochain, celle des hipsters en cours, l'ignorance de ceux qui vivent là pour le patrimoine architectural qui les entoure, les tentatives que font d'autres pour le préserver : peu importe le nom qu'on lui donne, ce quartier historique reste vivant et étonnant,

anti-moderne et contemporain à la fois, promis peut-être à renaître dans une ville qui change.

Il reste en tous cas le témoin privilégié de cette présence ancienne des Chinois au Siam et de l'histoire d'une minorité qui a su transformer son pays d'accueil. Il continue d'être habité par les fantômes des générations qui s'y sont succédé depuis plus de 200 ans, et par des habitants en chair et en os qui y vivent et y travaillent. Même ceux qui l'ont quitté, lui préférant les condominiums confortables du centre-ville ou les maisons cossues des banlieues résidentielles, y reviennent pour se rendre dans les sanctuaires de leur communauté d'origine lors des fêtes traditionnelles ou pour retrouver, dans les vieux marchés chinois, le goût de leur enfance. **B-E.P.**

(Lexique et plan détaillé page suivante) ►



InterAsia & Trocadelyo Group

- Mergers & Acquisitions
- Assets Management
- Trade
- Business Matching
- Human Resources - Capacity building
- Legal Services
- Accounting & Finance

T +66 (0) 2 261 3138 Ext. 19
F +66 (0) 2 261 3139
f.favre@trocadelyo.com

Ocean Tower 1, 14th Floor,
170/42 New Ratchadapisek Road,
Klongtoey, Bangkok, 10110 Thailand

www.trocadelyo.com



Pour découvrir le Laos autrement - Voyages sur mesure
Agences au Laos et Thaïlande
www.asiasafari-laos.com

Asia Safari
Laos

Congratulations **GAVROCHE** Thaïlande for 250th edition

CPIT Galigeo

CPIT is the distributor of products Galigeo for APAC



Location Analytics

Enhance business data by applying the "where" factor

Location Discovery

Plan, execute and track Business outcomes



Location Optimization

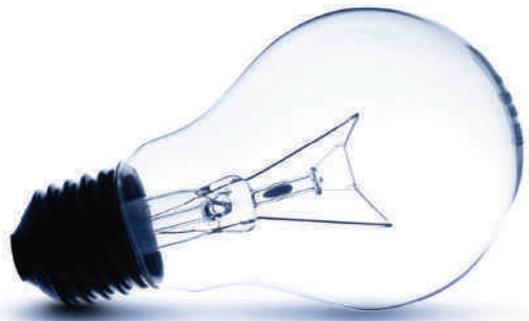
Gain visual insight into the data and take action



sales@galigeoasia.com | www.galigeoasia.com

ananda

INTELLECTUAL PROPERTY



Inventeur, développeur, designer?
Protégez vos idées, vos inventions
et vos marques!

153/3, 4th Floor, A-4 | Goldenland Building | Soi Mahardlekluang 1
Rajdamri Road, Lumpini, Phatumwan | Bangkok 10330, Thailand
T: +66(0)2 684 1145 | F: +66(0)2 684 5990

www.ananda-ip.com



CHINATOWN

MUSÉES

Yaowarat Chinatown Heritage Center

Yaowarat Chinatown Heritage Center, 661, Charoen Krung Rd., Bangkok

Entrée du mardi au dimanche de 8h à 17h, 100 bahts

Le musée est situé au deuxième étage du bâtiment du Wat Traimit, qui abrite le Bouddha d'or. D'une qualité remarquable, offrant en particulier de très belles reconstitutions de la vie du vieux Sampeng, il intéressera tous ceux qui veulent connaître l'histoire de Chinatown et des habitants qui y vivent ou vivent dans le quartier. Il peut tout à fait être visité avec des enfants.

Ban Kao Lao Ruang

Le musée est situé au milieu de la communauté Charoen Chai, dans une vieille « shop house » au n°32 du Soi Charoen Chai 2 (accès par le soi Charoen Krung 23)

Entrée libre tous les jours de 9h à 16h

Créé en 2011 par le groupe de conservation et réhabilitation de la communauté, le musée expose des objets traditionnels en papier, des vêtements chinois, lanternes et ombrelles, d'anciennes photographies en noir et blanc du quartier et des portraits d'anciens membres de la communauté.

Suphaburi Dragon Descendants Museum

Situé à Suphan Buri, à 120 km au nord de Bangkok, le musée est fermé les lundis et mardis. Les visites (guidées) ont lieu toutes les heures à partir de 10h jusqu'à 16h.

Entrée : 299 bahts pour les Thaïlandais (149 bahts pour les enfants), 499 bahts pour les

étrangers (299 bahts pour les enfants). Situé dans un immense dragon long de 135 mètres et haut de 35, le musée présente toute l'histoire chinoise et les relations de l'Empire du Milieu avec la Thaïlande.

LECTURES

22 Walks in Bangkok : Exploring the City's Historic Back Lanes and Byways

Kenneth Barrett, Tuttle, 2013

Ce grand classique du promeneur à Bangkok consacre trois chapitres à Chinatown et fourmille d'anecdotes.

Siam d'hier Thaïlande d'aujourd'hui

Textes français du XVIIIe à nos jours, choisis et présentés par Jean Marcel et Patrick Binot Editions Soukha, 2014

Cet ouvrage offre une compilation d'une trentaine de textes littéraires illustrant l'histoire des relations entre la France et le Siam puis la Thaïlande, choisis et présentés par deux spécialistes francophones vivant en Thaïlande.

A History of the Thai-Chinese

Pimpraphai Bisalputra et Jeffery Sng Editions Didier Millet, 2015

Le livre le plus complet à ce jour sur l'histoire de la communauté chinoise en Thaïlande depuis les origines, il est de plus abondamment illustré. Non traduit en français.

Le destin des fils du dragon : L'influence de la communauté chinoise au Viêt Nam et en Thaïlande

Arnaud Leveau L'Harmattan - IRASEC, 2003

De qualité scientifique mais accessible au grand public, ce livre compare l'influence et la place des communautés d'origine chinoise au Viet Nam et en Thaïlande. Il est nécessaire à qui veut comprendre les raisons du succès sino-thaïlandais.

Yaowaraj. The Best 100 of Bangkok's Chinatown Street Foods

Sarawaj Nui / Post Publishing, 2012

Ecrit par un ancien policier, le guide indispensable pour l'amateur de street food à Chinatown.

Old Bangkok

Michael Smithies

Oxford University Press, 2003 (2e édition)

Ce petit livre parcourt l'histoire thaïlandaise à travers sa capitale.

Bangkok Then & Now

Steve Van Beek

Wind & Water, 2015 (4e édition)

La dernière édition de ce classique est indispensable pour qui vit à Bangkok. Le principe est simple : se rendre sur les lieux de clichés du début du XXe siècle et prendre une photographie du paysage contemporain sous le même angle de vue. Vivant à Bangkok depuis plus de 40 ans, Steve Van Beek est passionné par la capitale thaïlandaise et lui a consacré plus d'une vingtaine d'ouvrages ainsi que des films documentaires. Un très joli ouvrage à lire et à offrir.

Sampheng : Bangkok's Chinatown Inside Out

Edward Van Roy

Institute of Asian Studies, Chulalongkorn University, 2007

Un livre malheureusement épuisé mais passionnant sur l'histoire de Chinatown et de ses habitants.

Où trouver Gavroche (points de vente) ?

THAÏLANDE

▶ BANGKOK

AEROPORT SUVARNABHUMI • **Nai-Inn Bookstore** 3^{ème} et 4^{ème} étage

QUARTIER CHAROENKRUNG / HUALAMPONG • **Folies** Royal Orchid Sheraton • **Kiosk** Mandarin Oriental Hotel • **The Corner** Charoenkrung Soi 36 (rue de Brest) QUARTIER KHAOSAN • **Ton's bookshop** PamonMontri rd QUARTIER PATHUMWAN / SIAM • **Asia Book/Bookazine** Central World, Siam Paragon • **Kinokuniya** Siam Paragon

QUARTIER SATHORN • **Folies** Sathorn City Tower • **Rendez-Vous** Suanplu

QUARTIER SILOM • Asia

Book/Bookazine Silom Complex • **Style Paris** So Sofitel, 10^e étage, Sathorn Rd. QUARTIER SUKHUMVIT • **Asia Book/Bookazine** Bumrungrad Hospital Emporium Shopping Complex, Sukhumvit 13-15, Terminal 21 • **Foodland** Sukhumvit 5 • **Folies** Sukhumvit 21 • **JP Restaurant** Sukhumvit Soi 31 • **JP Travel** Sukhumvit Soi 4 • **Kinokuniya** EmQuartier • **Nana Hotel** Sukhumvit Soi 4 • **RinB** Ekamai Soi 2 • **RX Pharmacie** Sukhumvit Soi 4 • **Verda Store** Royal Orchid Sheraton 4^e étage • **LB Pharmacy** Sukhumvit Soi 5-7 • **JR Pharmacy** Sukhumvit Soi 4 • **Villa** Sukhumvit Soi 11 et Soi 33 QUARTIER YANNAWA • **Breizh Crepes** Suanplu Soi 8 • **Folies** Nanglinchee Rd. • **Le Petit Zinc** Yen Akat Rd. • **Le Smash Club** Rama 3 Rd. • **The Corner** Soi Sri Bumpen QUARTIER LUMPINI • **Carnets D'Asie** Alliance Francaise • **Asiabook/Bookazine** Park Venture • **P&S Store** Four Season Hotel

QUARTIER LADPRAO • **Chez Mimile** Cabin Mall Soi Ramkhamhaeng 39 (Lycée français)

▶ CHIANG MAI

• **Alliance Francaise** Charoenprathet Rd. • **Back Street Books** Chiangmai Kao Rd. • **Book Corner** Thapae Rd. • **Book Zone** Thapae Rd. • **Deli Garden** Soi 5 Arad Rd. • **Jarunee E-Newspaper** 6/1 Kotchasarn Rd. • **Kasem Store** Rachawong rd. • **Le Croissant** Kamphaengdin Rd. • **L'Opéra** 98/7 Sridornchai Rd. • **Restaurant le Franco-Thai** • **The Chiang Mai Nest** 45/1 Moon Muang Soi 2 • **Vieng Ping** Chiangmai Lumpun rd.

▶ CHIANG RAI

• **S.T Motorbike** 1025/34 Jed Yod Rd.

▶ HUA HIN

• **Asia Book/Bookazine** Market Village, The Royal Print

▶ KOH TAO

• **Thalassa Hotel**, Haad Dairee • **The corner**, Haad Dairee

▶ PATTAYA

• **Asia Book/Bookazine** Central Center, Jomtien, Avenue • **Bus Station** North Pattaya • **Boonrungraung** Walking street • **DK Bookstore** Soi Post-Office • **Foodland** Central Pattaya Rd. • **Foodmart** Jomtien, Thappraya Rd. • **Fog & Flora** A Greata Farm Na Jomtien

• **Kung Bookshop** Pattaya Klang • **La Boulange** Third Road, Pattaya Klang • **Le Trafalgar** Soi Lengkee • **Nai-in** Central Pattaya • **TK Book** Soi Post Office • **Valentine Books** Tops Pattaya Klang

▶ PHUKET

• **Asia Book/Bookazine** Phuket Airport : DDI / DI, Junceylon • **Alliance Française** Phuket • **Bangla Pharmacy Shop** Holiday Inn Resort • **BJ Shop** Patong • **Blackcat** Cherngtalay rd. • **Chez Nous** Nai Harn • **C.S. minimart** Karon Beach • **Fresh Supermart** Koktanod rd. • **La Croisette** Rawai • **PNS Supermarket** Rawai • **P&P Mart** Kata Beach • **Julaparn** Chalong • **Kamala Beverage** Kamala, Kathu • **Siam Minimart** Karon Beach • **99Mart** Patong rd.

▶ SAMUI

• **Alliance Franco-Thaie** Chaweng • **Arnon Minimart** Fishermans Village • **Bookazine** Chaweng Beach, Samui Airport, Tesco Lotus • **Boulangerie française** Lamai • **French Butchery** Chaweng • **JP Minimart** Bophut • **Karma Sutra** Bophut • **La Bonne Franquette** Maenam • **Le Café des Arts** Chaweng • **Martin Club & Snack** Chaweng • **Made-in** Lamai • **Nathon Bookshop** 46/63 Ang Thong • **ND Office** Bophut • **The Cottage** Lamai

CAMBODGE

▶ PHNOM PENH

• **Boutique Monument Books** Boulevard Norodom • **Aéroport de Phnom Penh** • **Open Wine** • **Intercontinental Hotel** • **Thai Huot** • **Carnets D'asie**, Alliance Francaise, Keo Chea Rd

▶ SIEM REAP

• **Lucky Mall** • **Musée National** • **Aéroports domestique et international** • **Angkor Market** • **Raffles Grand Hotel** • **Carnets d'Asie**

LAOS

▶ VIENTIANE

• **Couleur d'Asie** Rue Nokeokoumane , en face de l'entrée du Vat Mixay • **Deluxe Food Minimart** • **Institut Français Laos** • **Le Banneton** Ban Mixay • **Monument Toys** • **Phimphone Minimart**

KIOSQUES NUMÉRIQUES

• www.relay.com
• www.lekiosk.com
• www.pressreader.com

VERSION PDF - E-MAG

• www.gavroche-thailande.com/abonnement

www.gavroche-thailande.com



Gavroche
Thaïlande

BULLETIN D'ABONNEMENT

Bon à retourner à : Gavroche Media, service des abonnements, 6/19 Somkid Place, Soi Somkid, Ploenchit Rd, Lumpini, Pathumwan, Bangkok, 10330 Thailand.
Tél: (+66) 2 255 28 68 / Fax: (+66) 2 255 28 69
Email: circulation@gavroche-thailande.com

Nom (société) :

Adresse :

Ville : CP : Pays :

Tél : Email :

THAÏLANDE

Abonnement Individuel

12 numéros : 912 B

Abonnement Entreprise

5 exemplaires par numéro pendant un an : 3 250 B

10 exemplaires : 6 450 B

ASIE DU SUD-EST

12 numéros : 54 Euros (frais de port inclus)

FRANCE & RESTE DU MONDE

12 numéros : 79 Euros (frais de port inclus)

MAGAZINE VERSION DIGITALE

consultez notre site : www.gavroche-thailande.com/abonnement

6 numéros : 10 Euros

12 numéros : 21 Euros

RÈGLEMENT Pour la Thaïlande

CHÈQUE BANCAIRE (Thai Baht uniquement) à l'ordre de Ph & Ph Co., Ltd.

VIREMENT BANCAIRE au nom de PH & PH Co., Ltd. Sur le compte n°: **082-1-060664**, Kasikorn Bank, Lang Suan Branch, Bangkok (joindre l'ordre de virement bancaire).

MANDAT POSTAL à l'ordre de Ph & Ph Co., Ltd.

RÈGLEMENT Autres pays

CHÈQUE BANCAIRE en Euros uniquement à l'ordre de P. PLENACOSTE

RÈGLEMENT SÉCURISÉ (via Paypal)

www.gavroche-thailande.com/abonnement



INTRODUCING THE INCREDIBLE CX7 ADVENTURE RACE

FROM IT'S INTERNATIONAL SUCCESS, THE CX7 ADVENTURE RACE COMES TO KOH SAMUI ON OCT 23 TO 25
BE PART OF THE ADVENTURE AND BECOME A CX7 CHAMPION. MORE DETAILS AT CXSEVEN.COM



Bangkok Post



Travelindex



 CX7CHAMPION #CX7ADVENTURE



Enjoy the Pullman Experience in Thailand.

Pullman Bangkok King Power

8-2 Rangnam Road - Phayathai - Ratchathewi
10400 BANGKOK



Pullman Pattaya Hotel G

445/3 Moo 5 Wong Amart Beach
20150 PATTAYA



Pullman Phuket Arcadia Naithon Beach

22/2 Moo 4 Naithon Beach - Talang
83110 PHUKET



Pullman Khao Lak Katiliya Resort and Spa

9 9 Moo 1 Kuk Kak - Khao Lak
82190 PHANG NGA



Book now at pullmanhotels.com

DESIGN YOUR JOURNEY.

pullman

HOTELS AND RESORTS

Paris . Sao Paulo . London . Shanghai . Dubai . Bangkok . Sydney . Hanoi . Saigon . Danang

LE CLUB ACCOR HOTELS | JOIN OUR GLOBAL LOYALTY PROGRAM AT ACCORHOTELS.COM